



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

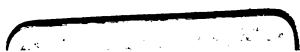
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



86 c. 28













*l*  
**LES SEREES**

**DE**

**GVILLAVME BOVCHET**  
/

---

**LYON**

**IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET**

---

LES  
**SERIES**  
DE  
**GVILLAVME BOVCHET**

*Sieur de Brocourt,*

AVEC NOTICE ET INDEX

PAR

**C. E. ROYBET**

—

TOME PREMIER

/



**PARIS,**  
**ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,**  
27-29, passage Choiseul, 27-29.

M. D. CCC. LXXIII.

~~156 d 51~~  
253 c 5





## NOTICE

**L**ES ouvrages des *Essayistes* français ont tous été rangés parmi les livres des *Conteurs*. Ainsi, les *Dialogues de Tahureau*, les *Propos rustiques de Noël du Fail*, les *Bigarrures de Tabourot*, les *Matinées*, les *Après-dînées de Cholières*, &, pour en venir à Bouchet, les *Serées*, sont regardés comme des recueils d'*histoires facétieuses* à mettre à côté des *Cent Nouvelles nouvelles*, de l'*Heptaméron* & des *Joyeux Devis*. Jamais classification ne fut pourtant plus inexacte. Quoique une grande distance sépare des *Essais de Montaigne*, les livres cités plus haut, il n'est pas moins certain qu'ils offrent quelques traits de ressemblance avec l'œuvre du moraliste gascon. S'ils révèlent un esprit d'observation incomparablement inférieur, des vues peu étendues, un goût trop exclusif pour les bas côtés de la comédie humaine, ils témoignent néanmoins d'une certaine bonhomie, d'une droiture vraie, d'une licence plus naïve que recherchée, imputable surtout aux mœurs de l'époque, &, comme les *Essais*, ils sont des « livres de bonne foy ». Leurs auteurs ne sont-ils pas aussi gens de bonnes & honnêtes maisons : graves magistrats, jurisconsultes savants, poètes raffinés qui, épar-

*gnés par la critique des contemporains, leurs véritables juges, devraient être à l'abri des attaques de notre prudence?*

*La qualification de livre de bonne foi s'applique particulièrement aux Serées que Bouchet a résumées en ces termes : « Tout ce qui se présentait à nous avant le souper ou durant iceluy, ou apres, & en la serée, seruoit de sujet à ceux qui estoient en la compagnie. La jaloufie d'un mary, la passion d'un amoureux, la mignardise d'une femme, la sottise d'un valet, la ruse d'une chambrière, la malice d'un page, la meschanceté d'un laquais, la gloire d'un sot, suffisoit & bailloit matiere de deuiser à tous ceux de la serée. » Si l'on ajoute à cette piquante nomenclature, l'intérêt qu'une remarquable érudition & la connaissance intime des auteurs du temps peuvent donner à la peinture des mœurs, il devient facile de justifier la vogue de cet ouvrage.*

*Les Serées marquent dans l'histoire de nos conteurs une époque décisive. Leur édition complète ne précède que de deux ans Le Moyen de parvenir, cette expression dernière & parfaite du conte français. La nouvelle, qui jusque là avait gardé sa physionomie, son allure & ses proportions particulières, se transforme subitement. Condensée en quelques mots par des esprits satiriques peu soucieux des détails inutiles, elle devient l'anecdote moderne, rapide & aiguë comme une flèche ; puis, d'autre part, agrandie par les écrivains à la mode, elle s'élève au roman de cour : c'est L'Astrée d'abord, & plus tard Le Grand Cyrus.*

*Le nom de Montaigne revient souvent dans les Serées. Bouchet a beaucoup lu les Essais. On peut même affirmer*

qu'il les a relus au fur & à mesure de leurs éditions successives. Pour n'en citer qu'une preuve, le cas de Marie Germain n'est rapporté dans le premier livre des *Serées* qu'après la publication des *Essais* de 1588, où cette histoire se trouve intercalée pour la première fois au chap. 21 du livre 1<sup>er</sup> : De la Force de l'imagination. Il serait aisé de multiplier par d'autres exemples les témoignages de l'admiration ressentie par Bouchet pour Montaigne. Mais le lecteur pourra se convaincre sans peine que, parmi tous les écrivains ses contemporains, cités par lui, Bouchet invoque de préférence l'auteur des *Essais*, tout en gardant vis-à-vis de ce maître illustre une entière liberté.

La vie de Guillaume Bouchet est peu connue. La Croix du Maine ne le mentionne même pas, & du Verdier se borne à quelques mots sur les *Serées*. « Ce sont, dit-il, plusieurs beaux discours tenus par une bonne & notable compagnie assemblée par plusieurs fois, non imprimés. » Cette appréciation s'arrête sur une erreur, car le premier livre des *Serées* a paru à Poitiers en 1584, un an avant la Bibliothèque de du Verdier, publiée à Lyon en 1585. Dreux du Radier, tom. 2 de la Bibliothèque du Poitou, fait naître Bouchet en 1526. Bayle, plus circonspect, se borne à placer sa mort avant le 1<sup>er</sup> novembre 1607, & Viолlet-le-Duc, Bibliothèque poétique, 2<sup>e</sup> partie, n'hésite pas à la fixer en 1606.

Malgré l'autorité de ces biographes, il est impossible d'admettre l'exactitude des dates auxquelles ils se sont arrêtés. Si l'on se reporte en effet aux pièces liminaires du second livre des *Serées*, Paris, Jérémie Perier, 1597 — Avis de l'imprimeur, Vers à la louange de l'auteur, & Pri-

*vildge d'impreſſion donné le dernier jour de juin 1597 — on voit que Guillaume Bouchet, S<sup>r</sup> de Brocourt (1), en ſon vivant juge conſul des marchands de Poitiers, était mort depuis quelques années. Cette dernière particularité reſſort notamment de ce paſſage de l'Avis de Périer au Lecteur : « L'ai fait rencontre dès longtemps de pluſieurs (manuſcripts), entre autres de ceux que ie vous garde des dernières Serées de feu maiſtre Guillaume Bouchet, viuant ſieur de Brocourt. Bien que ie recogneuſſe que la façon de philoſopher dont il uſe n'eſt point vulgaire ne pratiquée par autre que par luy, qui peut eſtre dit entre nos François, le Plutarque & Athénée en leurs conuiues, néantmoins ie n'auois point voulu donner lumière à ſes liures, iuſqu'à ce que ie viſſe naiſtre vne plus heureuſe ſaiſon de bonheur & de ioye de laquelle voyant maintenant quelques commencemens, i'ay permis à ce volume vous aller voir... & m'aduanceray ſi ie cognoy qu'il vous ait eſté agreable de le faire ſuiure bientoſt d'un tiers & enfin de vous faire receuoir auſſi quelque iour le premier grandement enrichi & augmenté de la main de l'auteur. » Cet extrait eſt doublement précieux : il permet de placer avant 1597, la mort de Bouchet, fixée juſqu'ici en 1606 ; il montre, dans la ſoumiſſion de Mayenne, d'Épernon & de Joyeuſe, les évé-*

---

(1) Brocourt eſt une métairie de la commune de Nieuil-l'Éſpoir, connue aujourd'hui ſous le nom de Breaucou. Avant la Révolution, elle faiſait partie de la cenſive du ſief de Nieuil, appartenant aux Religieuſes de la Trinité. (Note communiquée par M. Richard, archiviste de la Vienne.)



nements précurseurs de la paix définitivement assise par la prise d'Amiens, la soumission du duc de Mercœur & l'édit de Nantes ; il établit enfin que l'édition donnée en 1597 par Jérémie Périér, a eu pour unique objet le second livre des *Serées* faisant suite au premier volume dû à Bouchet lui-même.

Ces conclusions ne sont pas les seules à tirer de l'Avis dont il vient d'être donné un extrait. Lorsque Bouchet mourut, le second livre des *Serées* était prêt pour l'impression. Une dédicace de l'auteur, placée par Périér en tête du volume, en fait foi. Elle est adressée à M. de la Clyelle (1), qui se trouvait alors en Italie, chargé d'une mission auprès du pape. Cet incident, qui ne nous révèle pas l'époque de la mort de Bouchet, la fixe néanmoins de 1593 à 1594, puisque nous savons par de Thou (Histoire universelle, La Haye, 1740, tom. 8, p. 314) que la mission confiée à de la Clyelle, avait pour but d'annoncer la conversion de Henri IV & l'arrivée du duc de Nevers,

---

(1) *Isaye Brochard*, sieur de la Clyelle, conseiller & maître d'hôtel du roi, fut un homme politique dont il est fait mention dans les ouvrages ci-après : Palma Cayet. t. I, p. 554, Ed. Buchon ; Dupleix, Hist. de Henry le Grand, 1632, p. 175 ; Lettres de Henri IV, Collection B. de Xivrey, t. III, p. 676 ; Catal. imp. de De Thou ; & dans les manuscrits de la Bibliot. Nation., Affaires de France, 3956, f. fr. pp. 163 & 205. Après avoir mené à bonne fin plusieurs missions délicates, tant en Italie qu'en Suisse, il revint en France & épousa, le 2 février 1599, Charlotte de Moulins, veuve de Claude Brochard, conseiller au Parlement de Paris. La sœur de Claude Brochard, fille de Rend Brochard, sieur des Fontaines, maire de Poitiers en 1589, fut la mère de Descartes. *Isaye Brochard* devint maire à son tour, en 1617, & échevin l'année suivante ; & l'on

de l'évêque du Mans & du doyen de Paris. Or, cette ambassade préliminaire, sur laquelle le cardinal d'Osset donne de curieux détails dans ses lettres, eut lieu en août 1593.

Bouchet, dans sa dédicace au fleur de la Clyelle, ne fait aucune allusion à l'issue des négociations. Selon toute prévision, il mourut peu de temps après leur ouverture. Il avait alors quatre-vingts ans, ainsi qu'il résulte des vers suivants, tirés d'un sonnet figurant sous le titre de Tombeau, parmi les pièces liminaires du troisième livre des Serées :

*Huit fois dix ans complets en ce monde inconstant,  
Sans peine & sans douleur, il a vécu content.*

En remontant, comme l'ont fait tous les précédents biographes, vers le commencement du seizième siècle pour préciser l'époque de la naissance de Bouchet, on est amené à la placer vers la fin de 1513.

Guillaume Bouchet était le fils de Jeanne Boisseau &

trouve, dans la correspondance de Louis XIII, deux lettres qui précisent bien la date de sa nomination de maire, car la première, du 7 juillet 1617, lui est adressée comme conseiller d'État, & sur l'autre, du 11 août suivant, après ce titre vient la qualification de maire de la ville de Poitiers.

Isaye Brochard portait « d'or à l'aigle éployé de sable, patté & becqué de gueules, chargé en cœur d'un écusson d'or à trois fraises ou brocs de gueule feuillés de sinople, posés en pal, avec cette devise: *Poscunt sic dulcia fortes.* »

(Dict. hist. & général. de l'anc. Poitou. N. Filleau,  
Poitiers, 1840.)

de Jacques Bouchet, imprimeur à Poitiers, qui s'affocia vers 1544, avec Jean & Enguilbert de Marnef, libraires jurés de la même ville (1). Il eut un frère, J.-A. Bouchet, dont nous trouvons, dans le tombeau de Jean de la Péruse, un sonnet commençant ainsi :

*Je t'ay taillé, Peruse, vn tombeau d'eternel  
Dans mon imprimerie; & là la muse mienne,  
La muse imprimerie a rauie la tienne,  
Qui te font l'une & l'autre à iamais immortelle.*

*Ton tombeau, c'est ton liure & peu en ont de tel...*

*Et i'y auois pensé grauer la Tragédie  
En sanglant vermillon, signe de la furie,  
Mais mon dueil n'a permis y mettre que du noir.*

Guillaume Bouchet a sa part dans l'œuvre de La Péruse. Elle est plus grande que celle de son frère & nous fournit sur sa vie d'intéressantes indications. Avant de recueillir & d'éditer, avec Boiceau de la Borderie & Scevole de Sainte-Marthe, les œuvres de Jean de la Péruse, il a été l'ami de tous deux. Il a fait partie, de cette pléiade provinciale que complètent Tahureau & Vauque-

---

(1) Avant de devenir l'associé des de Marnefs, Jacques Bouchet paraît avoir été celui d'un frère qui portait le nom de Guillaume. La société des Antiquaires de l'Ouest possède une pièce à l'appui de cette hypothèse. C'est le testament de Jehan Bouhier, prêtre, curé de la Résurrection de Poitiers, en date du 19 juin 1515, qui laisse à Guillaume Bouchet, son compagnon, dix écus d'or & en plus, sa vie durant, tous les ustensiles de l'imprimerie qui est installée dans la maison dudit Bouhier. Il y aurait donc eu deux générations de Bouchets frères, imprimeurs. (Note de M. Richard.)

lin de la Fresnaye, & dans laquelle Baïf vient se préparer aux luttes poétiques dont Paris sera le théâtre quelques années plus tard. C'est à Guillaume Bouchet que La Péruse, sur le point de quitter Poitiers, adresse les adieux destinés à tout le cénacle. Les amis des poètes ne sont pas oubliés : l'Ange de Bouchet, la Francine de Baïf, l'Admirée de Tahureau & d'autres encore qui ne sont pas nommées, reçoivent le témoignage de l'admiration du poète, qui a, d'ailleurs, vanté leur beauté en d'autres occasions.

Il semble maintenant hors de doute que Bouchet appartenu à un petit groupe de poètes & d'amis des lettres, à la tête desquels l'appelaient son âge & son érudition, sinon son mérite poétique. Sur ce dernier point même, s'il nous reste trop peu de pièces pour juger, & pour accorder à Bouchet le titre de poète, peut-être en était-il autrement de ses contemporains. Comme Baïf, & Tahureau, il a chanté sa maîtresse, & il en fait ainsi modestement confidence à la fin d'un sonnet imprimé avec les Foresteries de Vauquelin de la Fresnaye :

..... De ma diuine ange  
Les miens bas verselets ont haussé la louange.  
Si ie ne puis remplir de mes tons l'vniuers,  
Pour le moins qu'une seule entende mes bas vers.

La postérité n'a point entendu les bas vers de Bouchet. Il y a pis encore pour le poète amoureux : sa maîtresse ne les écoutait pas & se montrait cruelle. La Péruse l'en a blâmée avec véhémence dans une apostrophe conservée dans ses œuvres & destinée à fléchir l'impitoyable beauté.

Tahureau, de son côté, dans ses Sonnets, Odes & Mignardises, fait allusion à l'insensibilité de cette « diuine ange », quand il dit à l'amant éconduit :

*Mon amour est langoureuse,  
Et la tienne est malheureuse.  
Il est vray que les maistresses,  
Qui nous causent ces destresses,  
Sont parfaittes en beauté.  
Mais quoy ! si leur cruauté  
Trop cruellement surpasse  
Toute leur meilleure grace,  
Que nous sert qu'ell' soyent si belles  
Puyqu'elles sont tant rebelles !*

Dans ses premières poésies, Tahureau avait conseillé à Bouchet de poursuivre de moins arides galanteries, & il lui avait présenté de l'amour champêtre un tableau qui, plutôt que l'Oaristys de Théocrite, rappelant les idylles licencieuses de Motin, a mérité d'être inséré dans le Cabinet Satyrique.

Cette pièce, antérieure aux Mignardises de l'Admirée, semble remonter assez haut dans la jeunesse des deux amis pour qu'on demeure fondé à croire qu'elle n'eut aucune influence sur leur carrière amoureuse. Ils continuèrent de rester fidèles aux beautés altières, & leur rêve de bergerie ne fut qu'une vision de courte durée.

Malgré son âge (il était de plusieurs années l'aîné de tous), Bouchet eut la douleur de voir mourir de bonne heure Tahureau & La Péruse. Le premier s'éteignit dans l'épuisement, à vingt-huit ans, peu après son mariage, & la publication de ses poésies. La Péruse, plus jeune

encore, mourut d'amour, selon Marcaßus, l'un des commentateurs de Ronfard; en réalité, il succomba à un mal plus grave, comme il le donne à entendre dans sa dernière ode à son ami Boiffot :

*La feure plus fort me bruste  
Que la chemise d'Hercule,  
Et le mont sicilien  
N'eust oncq feu pareil au mien.  
Ah, Boiffot, ah, que ie souffre !  
Que ie souffre iours & nuis.*

*Touffours l'Aigle rauiffante  
Promethée ne tourmente ;  
Le feu qui bruste mes os  
Me tourmente sans repos.*

Colletet, qui ne recule devant aucune indiscretion, insiste, en présence de ces vers, sur l'improbabilité de l'indication donnée par Marcaßus : « La Péruse étant, dit-il, un amoureux jouissant, on confond l'effet avec la cause, car il mourut effectivement d'une honteuse maladie. » Il laissait inachevée sa tragédie de Médée & des poésies que Boiceau de la Borderie & G. Bouchet recueillirent & firent paraître en 1555. Cette publication ne coûta pas peu de peine aux deux amis. D'après les termes mêmes de Bouchet, dans sa lettre à Boiceau, placée en tête de l'édition originale de *La Péruse*, ils durent rassembler des ouvrages « tumultueusement espars par ci par là, ou misérablement enclos dans vn auaricieux coffre & descouurir ce qui estoit caché ». La famille du poète se montra toujours opposée à la publication de ses œuvres, &, de nos jours même, cette résistance paraît

s'être définitivement manifestée par la destruction de manuscrits considérés comme papiers sans valeur (1). Il est donc à craindre que les nombreuses poésies inédites auxquelles il est fait allusion par l'auteur, dans son ode à l'évêque de Therbes (Tarbes), A. d'Achon, n'aient échappé de la sorte aux recherches de Bouchet & de La Borderie, & ne soient irrévocablement perdues.

Scévole de Sainte-Marthe concourut à la première édition des poésies de Jean de la Péruse. Il revit & corrigea la Médée, qui, depuis sa représentation à Paris, en 1553, par les confrères de la Passion, était restée inachevée. Ce travail fut le début poétique de Sainte-Marthe, qui n'avait alors que dix-neuf ans. Dans cette occasion, Scévole montra moins de délicatesse que ses collaborateurs à l'œuvre de l'ami défunt. Il laissa écrire par le Loudunois Marin Blondel, dans le Tombeau de Jean de la Péruse, qu'il avait tiré de la poussière la tragédie de Médée. Plus tard, il affirma, en vers latins il est vrai, que cette pièce était son œuvre sous le nom d'un autre, & qu'il avait, sous ce déguisement, à l'abri de la jalousie & de tout danger, fait l'essai de son génie. Quoi qu'il en soit de ces prétentions, appuyées par Colletet & Dreux du Radier, combattues par Ronsard & Pasquier, il est un témoignage qu'il faut recueillir précieusement, parce qu'il tranche, en faveur de Guillaume Bouchet, toute équivoque : c'est celui de J.-A. de Baïf :

---

(1) Voir Mourier, Notes biographiques & littéraires sur J. de la Péruse. Angoulême, 1861, in-8.

*Peruse, auecq' ton corps ton nom estoit caché  
En vn mesme cercueil ; mais Bouchet eust pitié  
De se voir obscurcir auecque ta mémoire.*

*Bouchet par ta Médée a ton nom arraché  
De la fosse oublieuse, & sans son amitié  
A grand'peine eusses tu jamais eu telle gloire.*

Une longue intimité paraît également avoir uni Guillaume Bouchet & Scévole de Sainte-Marthe ; car, en 1573, alors que ce dernier, contrôleur général des finances à Poitiers, fit jouer dans cette ville la tragi-comédie de Job, il adressa à Bouchet une ode française, parmi celles qu'il écrivit pour les entractes de la pièce. Dreux du Radier, qui rapporte cette particularité, dans son Histoire littéraire du Poitou, ajoute que l'ode en question commence par ces vers,

*Tant que vous estes fauoriz  
De la Fortune, tout vous rit,*

& se trouve à la page 116 des OEuvres mêlées de Scévole de Sainte-Marthe, imprimées à Poitiers, chez les frères Bouchet.

C'est à quelques années de là qu'il faut placer la nomination de Bouchet aux fonctions de juge-consul des marchands de Poitiers. Cette charge honorifique, qui, dans l'état actuel de notre législation, correspond à la présidence du tribunal de commerce, fut conférée par l'élection, ainsi que Bouchet le fait connaître dans l'épître dédicatoire du premier livre des Serées. Tous ces détails



témoignent de l'estime publique accordée à l'auteur de cet ouvrage, & ils attestent la libre simplicité des mœurs du temps. Un magistrat pouvait alors, sans encourir de blâme, offrir à la corporation qui l'avait choisi pour arbitre, un livre écrit au soir le soir, sous la dictée d'insoucians causeurs.

Bouchet mourut très-probablement dans l'exercice de ses fonctions. C'est, du moins, en ce sens qu'il paraît juste d'interpréter les termes du privilège en faveur de Jérémie Périer : « Feu Guillaume Bouchet, en son vivant iuge-consul... » On peut ainsi conclure, à défaut de documents précis, qu'en 1593, neuf ans après sa première élection, Bouchet occupait encore la charge à laquelle l'avait appelé le choix de ses concitoyens.

Le premier livre des *Serées* a paru pour la première fois à Poitiers, chez les Bouchet, en 1584. Ce volume, in-4° de 368 pages, porte au titre une marque ronde représentant l'intérieur d'une imprimerie, avec ces mots : *Vitam post funera reddo*. Il se termine par un privilège du roi pour neuf ans consécutifs, à partir du 29 juillet 1584.

Un an après, deux réimpressions furent données de ce livre : l'une, in-16 de 790 pages, sur la copie faite à Poitiers, sans privilège ; l'autre à Paris, chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enseigne de saint Claude, petit in-8 de 258 feuillets, 16 ff. lim., non chiffrés, portant sur le titre la marque du philosophe Bias. Le privilège du 29 juillet 1584 est reproduit, & à la suite se trouve un permis d'imprimer de Jacques Bouchet, marchand-libraire à Poitiers & frère de l'auteur, sous la date du 15 janvier 1585.

De 1588 à 1593, Brunet (Manuel du Libraire, t. 1, col. 1166) & Nicéron (Mémoires, t. 27) mentionnent deux éditions. La plus ancienne serait une réplique de l'in-16 imprimé sur la copie faite à Poitiers, & l'autre aurait été donnée, dans le même format, à Lyon, chez Jean Veyrat.

En 1597, Jérémie Périer publie à Paris, rue Saint-Jacques, au Bellérophon, in-16, 554 p., 12 ff. lim., le second livre, suivant privilège en date du dernier jour de juin 1597, portant permission pour dix ans en faveur du requérant, « qui a exposé & fait remontré qu'avec grand soin, labeur & diligence, il a recouert toutes les Serées de feu Guillaume Bouchet; en son vivant iuge consul des marchands de nostre ville de Poitiers. »

L'année suivante, 1598, le même éditeur, sous le nom d'Adrian Périer, à la boutique de Plantin, fait paraître le troisième livre des Serées, in-16 de 528 pages. Dans les pièces liminaires, il faut noter les passages suivants : « Ce troisième volume m'ayant été mis entre les mains par les amis de l'auteur, feu M. Bouchet, sieur de Brocourt... » (Épître à M. de la Clyelle.)

« Je vous présente ce dernier volume (amis lecteurs) de feu mon sieur Bouchet, sieur de Brocourt, comme ie le vous auois promis par mon aduertissement fait au second liure... » (L'Imprimeur au Lecteur.)

Après l'expiration du privilège de 1584, cédé à Gabriel Buon, en 1585, Jérémie Périer obtint, en 1607, pour dix années, à partir du 7 août, un nouveau permis d'imprimer, concernant les trois livres des Serées, & le 25 du même mois, par-devant les notaires de Paris, M<sup>rs</sup> Belot &

Fardeau, il donna consentement de jouissance de ce nouveau privilège à Thibaud Ancelin, imprimeur ordinaire du roi à Lyon. Les éditions de Paris & de Lyon, publiées en 1608, ne diffèrent entre elles que par le titre, & elles l'emportent sur toutes celles qui les ont précédées, par l'accroissement du premier livre dans la proportion d'un tiers, le titre dit presque de moitié. Indépendamment de cette particularité, propre à donner du prix à l'édition, il y a lieu d'ajouter que le texte offre une pureté dont les imprimeurs venus après Jérémie Périér se sont tous écartés, sans exception.

A partir de 1608, les *Serées* sont publiées d'abord à Lyon, chez Pierre Rigaud, à l'enseigne de la Fortune, en 1614; puis simultanément en 1615, à Lyon, par Simon Rigaud, rue Mercière, & à Rouen, chez David Ferrant, Pierre Loyselet, Jean Crevel, Robert Valentin, Claude le Villain & Jean Berthelin. Ces éditions, multipliées en apparence, ne sont, en réalité, dues qu'à deux tirages, l'un fait à Lyon, sous un seul nom d'imprimeur, & l'autre exécuté à Rouen, avec des attributions diverses. Une comparaison attentive des exemplaires de Rouen lève tous les doutes à cet égard. La composition des volumes, le nombre des pages de chacun d'eux, les fautes de texte & les erreurs typographiques se retrouvent uniformément partout à la même place.

L'édition de Simon Rigaud de 1615, réimprimée en 1618, est infiniment supérieure à celles qui viennent d'être indiquées. Toutefois elle ne paraît pas mériter la préférence qui, suivant le Manuel du Libraire, lui serait accordée par les bibliophiles sur l'édition de Périér. En effet,

elle présente des modifications de titres, des suppressions de noms, enfin, dans les pièces liminaires, sinon dans l'ordre des *Serées*, des transpositions qui lui ôtent de la valeur & ne permettent pas de la considérer avec certitude comme la plus complète des éditions des *Serées*.

La dernière réimpression des *Serées* a été donnée à Rouen, en 1634 & 1635, chez Louys & Daniel Loudet, rue aux Juifs, près le Palais. Elle est assurément la meilleure de toutes celles qui ont paru dans la même ville, car elle semble avoir été publiée sur un exemplaire, corrigé à la main, de l'édition de Rigaud. Malgré ces rectifications, elle offre encore des lacunes qui la laissent au-dessous de son modèle.

Les diverses observations qui précèdent ont imposé aux nouveaux éditeurs des *Serées*, le texte des second & troisième livres publiés par Jérémie Périer en 1597, & réimprimés, avec la leçon définitive du premier livre, en 1608. Un exemplaire de cette date a donc servi de type à la publication faite aujourd'hui. Pour compléter utilement ce répertoire d'anecdotes & d'observations classées par chapitres, un index des noms propres, une table des contes & un vocabulaire des expressions curieuses ou difficiles seront joints au dernier volume. De cette façon, les *Serées* de Bouchet, qui ont conservé jusqu'à ce jour la faveur exclusive des bibliophiles, pourront être recherchées des lecteurs curieux de notre vieille littérature.

Au moment de mettre sous presse, M. Richard, archiviste de la Vienne, nous transmet sur Guillaume Bouchet des indications que nous sommes heureux de placer sous les yeux des bibliophiles, dans les termes mêmes où elles

nous ont été adressées. Après avoir consulté sans résultat les archives générales du département, M. Richard a trouvé dans les titres provenant de l'abbaye des Religieuses de la Trinité, propriétaires du fief de Nieuil-l'Espoir, où était située la métairie de Brocourt, quatre pièces, dont voici les dates & l'analyse :

« 1547, 3 décembre. — Déclaration roturière faite par Jacques Bouchet à la seigneurie de Nieuil, pour une maison & 25 septerées de terre, fise à Brocoux, près le querroi de la mort au chevalier, & une pièce de terre de 6 septerées, aux Belletieres; signé : Bouchet. »

« 1558, 8 octobre. — Déclaration roturière des mêmes lieux, par Jeanne Boisseau, veuve de Jacques Bouchet; signé : J. A. Bouchet, fils de la susdite Boisseau. »

« 1576, 27 août. — Autre déclaration par les Bouchets frères, marchands à Poitiers. » La métairie y porte le nom de Brocou. La pièce est signée G. Bouchet, J. Bouchet. La signature de G. Bouchet est fort tremblée.

« 1599, 24 octobre. — Autre déclaration par Pierre Bouchet, sieur de Brocous. »

Il est inutile d'insister sur l'importance de cette communication, qui met en scène le père & la mère de G. Bouchet, son frère J.-A Bouchet, l'auteur du sonnet imprimé dans le Tombeau de La Péruse, Guillaume Bouchet lui-même, & Pierre, l'héritier du nom & de la petite seigneurie de Brocourt. La réunion de ces documents, qui ont tous une valeur propre, constitue pour les curieux une véritable bonne fortune.

Telles sont les informations que nous avons pu recueillir sur Bouchet, sa vie & son rôle dans notre histoire litté-

*raire. S'il n'a pas comme Bonaventure des Périers, Noël du Faÿl & Henri Estienne, eu l'honneur d'une réédition pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'en est pas moins resté dans la mémoire des lecteurs passionnés pour notre vieille littérature. Quelque rang que tienne parmi les conteurs français, l'auteur des Serées, Guillaume Bouchet, l'essayiste qui a marqué sa place près de Montaigne, mérite à son tour un peu de gloire. Indépendamment de l'œuvre personnelle & considérable qui porte son nom, nous lui devons les poésies de Jean de La Péruse. Ainsi, toute proportion gardée, se complète encore la ressemblance de Bouchet avec Montaigne. Comme cet illustre maître, il nous a donné, nous le répétons, un livre de bonne foi &, comme lui, il nous a laissé le souvenir d'une généreuse amitié.*



PREMIER LIVRE  
DES SEREES  
DE GVILLAVME  
BOVCHET, SIEVR

DE BROCOVRT.

*Reueu & augmenté par l'Autheur en  
ceste derniere Edition, pres-  
que de moitié.*

ET NVGAE SERIA DVCVNT.



Se vendent

A PARIS, .

CHEZ IEREMIE PERIER,

en sa boutique sur la petite  
montee du Palais.

---

M. DCVIII.

*Avec priuilege de sa Majesté.*







*A MESSIEURS LES MARCHANDS*  
DE LA VILLE DE POICTIERS.

**L**E sentiment que i'ay tousiours eu, Messieurs, de l'honneur qu'il vous a pleu me deferer lors que ie fus constitué par vous en la charge & dignité de vostre Iuge & Consul, a fait que mon plus grand desir a depuis esté non seulement de m'acquiter de mon deuoir, & m'efforcer de satisfaire au iugement de vostre election, mais aussi de laisser quelque marque qui peust rendre tesmoignage de combien ie me repute vostre tenu & obligé. Ce que i'ay pensé ne pouuoir mieux faire qu'en vous dediant partie de mes labeurs : entre lesquels i'ai choisi ce petit Liure, dont ie vous fais present, d'autant plus volontiers qu'il m'a semblé proprement vous conuenir, attendu que les discours libres & gaillards contenus en iceluy, se ressentent encores de l'ancienne preud'homie du bon vieux temps & simplicité de nos peres, qui aloient à la bonne foy, passans le temps à conuerfer & rire ensemble, au parauant que la naïfue bonté de leur naturel fust corrompue par le malheur des guerres ciuiles, qui ont chassé par leur diuision l'amitié, concorde & priuauté, qui ne peut estre sans la fiance mutuelle entre les hommes. Laquelle contagion i'ose dire

auoir moins penetré en nostre endroict, qu'en autres gens de quelque vacation qu'on les vueille choisir. Estant assez notoire que le principal instrument, par le moyen duquel nous exerçons diuerfement nos commerces, est la foy & loyauté, sans laquelle aucun trafic ne peut subsister. Et vous diray, Messieurs, avec verité, qu'en vous fournissant la marchandise qu'icy ie vous presente, ie ne me suis en rien esloigné de ceste bonne coustume : vous asseurant, foy de marchand, que ie l'ay garnie des meilleures estoifes qui fussent en ma boutique. Qui est cause que ie ne vous en monstre vn petit eschantillon seulement, mais la moitié de toute la piece, à fin de vous faire mieux cognoistre que vous n'estes point trompez : aussi n'ay-ie pas peur qu'elle ne vous contente, cognoissant assez vostre candeur & bonne volonté. Mais s'il se trouue quelques fascheux, n'estans de nostre estat, à qui de prime face elle ne plaise, ie les prierai d'excuser mon peu de moyen, qui ne me permet auoir en tout mon magazin de meilleur assortiment pour ceste heure. Ce qui neantmoins ne les doit inciter à m'auoir en mespris, car si quelque fois les Romains ont bien daigné prendre patience d'escouter vn rustic du Danube, qui surmonta leur attente, il ne leur deura fascher de prester leurs oreilles ou leurs yeux à vn marchand Poicteuin, avec lequel ils trouueront, peut-estre, dequoy se contenter mieux qu'ils n'esperent. A Poitiers, ce 15. d'Aoust 1584.



## DISCOVRS DE L'AVTHEVR

SVR SON LIVRE DES SEREES.



**E**NTRE plusieurs plaisirs & honnestes passe-temps qu'on recherche pour l'allegement du corps & recreation de l'esprit, j'ay opinion que les banquets & conuis non somptueux, tiennent le premier lieu, principalement ceux qui se font entre familiers, voisins & amis, sans grand appareil, lesquels le Poëte Epigrammataire propose pour vne espece de bon-heur & felicité de nostre vie : estans tels banquets confits en toute amitié, soulas & repos, comme au contraire ceux qu'on celebre avec grande solennité, bobans, & despense, sont tumultueux, & pleins de confusion. Et tout ainsi qu'au banquet facile & entre pareils, l'homme est conuid & semond à toute parsimonie, modestie & temperance, & par iceluy luy est proposee la consolation de l'esprit, aussi le banquet farcy d'une delicatesse & diuersité de viandes, l'inuite au plaisir & rassusiment du corps : ioinct que les conuis particuliers & familiers, où chacun

*apporte sa portion, sont plus libres, au rapport d'Hesiodé, plus honnestes, & plus sobres. Parquoy ie ne me sçaurois saouler de louer l'honnesté coustume & façon de viure, de laquelle lon vse en plusieurs villes de nostre France, où les parens, amis, & voisins s'accordent à porter chacun son petit ordinaire en la maison, tantost de l'un, tantost de l'autre : lesquelles assemblees, à ceste cause ont esté appelées des Latins, Conuiuia per vices agitata, c'est à dire, qui se font alternatiuement, & l'un apres l'autre, par ceux d'un mesme voisinage. Et là, sans aucuns frais extraordinaires, & comme dit Hesiodé, avec beaucoup de plaisir & peu de despense, les compagnons de table iouissent de ce souper, conioincts ensemble d'une douce vnion, & concorde. Ce qui a esté cause que les Grecs ont appelé ces conuis, Symposia philetica, & les Latins amica conuiuia, c'est à dire, banquets d'amis. Aussi disoit Marcus Cato que la table faisoit entre autres choses des amis, & les entretenoit en bonne volonté les uns enuers les autres : parce que le conuy & la table commune, sont propres & idoines pour moderer & fuire abbaïsser les hautains, qui par là se rendent sociables avec les autres, estant difficile d'y garder sa grandeur & seuerité. Encores que Pericles ait esté de contraire aduis, & n'ait approuué ceste amitié de table, disant que l'homme pert sa liberté, & met sa reputation en danger, quand il va boire & manger en la maison d'autrui. Mais Athenée confirmant l'opinion de Caton, dit que le conuy, & principalement le vin beu en iceluy, a vne certaine efficace & puissance pour attirer l'amitié de ceux qui boient & mangent avec nous, & entretenir vne égalité entre le peuple. C'est pourquoy les*

anciens auoient accoustumé de faire manger & boire ensemble à certains iours tous ceux d'un mesme village, & s'appelloit ce banquet *Comessatio*, de *Comé*, qui signifie village, & le iour que cela se faisoit se nommoit *Philotesia*, venant ce nom Grec d'amitié. Aussi trouuons nous en la primitive Eglise, qu'il se faisoit entre les Chrestiens des festins, qu'ils nommoient *Agapas* en Grec, c'est à dire, dilection & charité. A quoy se rapporte nostre pain benist qu'encores aujourd'hui plusieurs villageois, mesme en Poitou, appellent vulgairement la charité. A ceste cause aux banquets des Grecs, il y auoit tousiours quel'vn qui partageoit, detranchoit, decoupoit, & presentoit les viandes, & se nommoit *Daitros*, & *Carptor* : & vn autre qui auoit charge de regarder si tous beuuoiient également, & de mesme vin, qui s'appelloit *cenopta*. Et ordonnoient les anciens ces banquets publics, pour entretenir amitié, & conseruer vne egalité entre les citoyens, comme vne chose grandement plaisante & agreable au peuple : lesquels banquets pour ceste raison ont esté nommez des mesmes Grecs *Syffitia*, & des Latins *Sodalitates*, presque semblables aux Confrairies des artisans de nostre France, esquelles encores aujourd'huy nous les voyons boire & manger ensemble. Aussi furent anciennement trouuez & mis sus les festins, les ieux, & les banquets publics, afin que les Citoyens s'y retrouvans ensemble, eussent moyen, en se frequentant, de se pouoir voir, & plus entierement se cognoistre : & les Grecs appelloient leurs banquets, *Syffitia*, mot & nom qui signifie la grande frugalité qu'ils y gardoient. Et outre tout cela, ces banquets publics seruoient aux ieunes enfans comme de colleges de temperance, & ciuilité.

*Or si les anciens ont fait si grand cas & estime de ces banquets publics, & si nous mesmes voyageans quelque fois auons prins du plaisir aux hostelleries à deuiser avec plusieurs personnes incogneuës, estuns assis à mesme table : ie vous laisse à penser combien l'aïse doit estre plus grande, où le banquet est composé seulement de parens, de familiers & amis. Esquels chacun portant son ordinaire, on dresse vn festin seigneurial & magnifique : tous ne pouuans pas en leurs maisons couvrir leur table d'vne variété & abondance de viandes & de vins, là où ceux qui se treuuent en ces conuis frequentez de familiers & voisins, ont autant de sortes de viandes & de vins, qu'il y a de personnes au souper : banquets bien plus grands que ceux d'Homere, là où les Roys & grands seigneurs n'ont pour tout potage, & tous mets, que du bœuf rosty : & plus grands que le festin du triomphe de Cesar, où il n'y auoit que de trois sortes de vins, encores trouua l'on cela bien estrange. Mais laissant à part la refection du corps, comme comme la chose moins considerable en ces banquets, i'estime plus la refection & contentement de l'esprit qu'on prent en iceux, que toute autre chose : car comme dit Epictete, il faut en mangeant & beuuant traicter aussi bien l'esprit que le corps. Et dequoy le scauroit on mieux repaistre que du deuis, qui se peut dire l'ame du conuy ? Caton l'aîné, comme tesmoigne Ciceron en son liure de l'estat de vieillesse, prenoit plaisir de se trouuer es conuis, à cause des propos ioyeux qui s'y tiennent : & disoit que pour viure heureusement il estoit conuenable & expediant de viure avec gens de bien & recreatifs. En ce mesme liure de Ciceron, iceluy Caton dit : Le me trouue*

iournellement à banqueter avec mes voisins, où nous passons une partie de la nuit, en devisant ensemble : estimant plus les conuis pour deviser avec nos amis, que pour le plaisir des viandes & friands morceaux. C'est selon mon aduis ce qui a meu Plutarque de dire que les Muses ne doivent estre moins familiares de Bacchus que les Nymphes : ce qui est pareillement confirmé par Hesiode, lequel associe Bacchus avec Mercure, pour nous apprendre que les propos doctes, & recreatifs des banquets resiouysent les corps & les esprits, autant ou plus que fait le vin. Outre laquelle refectiion de l'esprit & du corps, ces mediocres & familiers conuis & banquets, accompagnez de leurs Serees, seruent encores pour acquerir la congnoissance de plusieurs sciences : l'un discourant d'une chose, l'autre d'un autre, & par ce moyen chacun sera sans peine participant de ce qu'il n'auroit peu comprendre à part soy, qu'avec un long temps, & travail. Escole vraiment Pythagorique, pour estre exercee par une communication liberale, & non mercenaire, estant trescertain qu'un homme de lettres fait plus de profit en une heure qu'il employe à discourir & raisonner avec ses semblables, qu'il ne feroit en un iour se tenant solitaire, & renfermé en une estude. Et si vous m'alleguez qu'en ces banquets ny en leurs Serees, il n'y a pas gueres de temps pour dire & apprendre beaucoup de choses, ie vous respondray qu'il y en a bien assez, estant employé comme font les gens vertueux & sçauans, qui n'en perdent une seule minute : car les menetriers, chantres, & bouffons, en qui le vulgaire se plaist, n'empeschent gueres leurs Serees, ayans en eux-mesmes assez dequoy se recreer, & resiouir, sans le

ministere des farceurs, badins, danseurs, & autres telles gens, dont ils se passent aisément. Et à la verité, ie trouue la musique, avec ses instrumens, les bouffonneries & badinages, inutiles, & de nul ou peu de proffit és banquets, où on est exempt de passions & d'ennuis : car en mangeant & beuuant, sommes nous pas assez ioyeux & gail-lards ? Iamais on ne cherche le Medecin qu'en accident de maladie, qui nous destient & nous menace de danger : là où au contraire, les ignorans & gourmans ne peuuent estre és banquets seuls ensemble : parce qu'ils ne prennent point de plaisir à ce qu'ils disent, ny aux propos que les autres tiennent, à cause de leur grossiere ignorance, qui fait qu'ils sont contraincts de louer à grand prix la voix des chantres, le vent des flustes, & la main des violons : mais les doctes deuis sont les ieux & plaisirs des hommes sages & sçauans. C'est pourquoy Alcibiades reiettoit toute musique & badinerie durant qu'il estoit à table : tout cela luy ostant le plaisir qu'il prenoit à deuiser familierement avec ceux du conuy. Encores que Homere die, Conuiuij citharam quam dij fecere sodalem : si est-ce que si anciennement ils auoient la musique és conuis, ce n'estoit que pour medecine contre l'intemperance des banquets. Que si la menestriere se trouua au banquet des sept sages, Plutarque dit qu'ayant vn peu chanté, apres graces, que elle se retira incontinent de la salle. Que si durant le souper, ou peu apres, & durant les Serees, quelques vns s'accommodans au lieu & au temps, ont meslé parmy leurs propos serieux, quelques discours plaisans & recreatifs, & que gens de vertu & honnestes, ayent proferé quelque parolle vn peu libre, ie leur mettray en barbe, pour



defence, les anciens qui ont approuvé les conuis acroamatiques, c'est à dire, assaisonnez de quelque bonne saulce, & sauoureux surpiquet de contes recreatifs, & plaisantes sornettes : imitans en cela les bons peintres, lesquels laissent de l'ombre en leurs ourages, pour leur donner iour plus clair & illustre : parce que le banquet rempli de doctes deuis & serieux propos, se rend à la fin fascheux & ennuyeux, s'il n'est temperé de faceries & rencontres ioyeuses & gaillardes. Que si l'un est moderé par l'autre, vous ne scauriez penser la recreation & le plaisir qui en prouient. Platon en son banquet n'a point oublié de ietter vn entremets de Comedie touchant l'amour : encore que tout le reste du Sympose ne fut que graues & sages discours de Philosophie. Et ne faut point blasmer ceux qui estans à table, ou tost apres, disent quelques mots de risée, & iettent à la traaverse quelque ioyeuseté, car comme dit Zenon, le sage fait bien & seamment toutes choses, & c'est tout vn qu'il face, estant tousiours semblable à soy mesme, & ne s'oubliant iamais en son deuoir de faire choses honnestes & vertueuses, aussi bien es petites choses de risée, qu'es grandes serieuses : car ceux qui se montrent graues & seueres es conuis en chose de risée, se rendent ridicules à l'endroit des plus sages & mieux aduisez. L'homme sage & docte en se taisant & iouant, en se gaudissant des autres, & endurant aussi d'estre gaudy, ne laisse à exercer sa philosophie. Et est vne prudence de philosopher, & ne sembler pas philosopher, & en iouant faire tous offices de ceux qui font à bon escient. Si doncques ceux qui meslent quelques risées parmy les propos plains d'erudition & de doctrine sont excusables : combien

le doit estre celuy qui les a colligees, & couchees par escript? Aussi me doute-ie bien, que si ie n'eusse mis en lumiere que les deuis doctes de ces soupers & Serees, les plus lettrez & resolut, enuieux du bien d'autrui, qui rient & blasment ce qui ne leur agree, voulans tousiours auoir pour eux la meilleure part, eussent dit ce que souloit dire Apollodore des liures de Chrysippe, que si les sentences des autres en estoient ostees, les pages demeureroient blanches & vuides. Mais ie prieray ces censeurs de les remplir: que si i'ay desrobé quelque chose, quel interest y ont-ils? ce n'est pas d'eux, ny rien du leur. Et encores qu'il soit d'vn autre, puis qu'il est veritable il est mien, disoit Senneque: car toutes choses bonnes sont communes. Ne voyez vous pas en Ciceron des fueillets tous entiers de Platon, & d'Aristote, & comme il a voulu traduire de mot à mot Demosthene? Et ie croy aussi que ceux de qui i'ay prins quelque chose, n'en seront point marris: & feray pour ce coup comme ceux qui ayans en main bonne somme de deniers appartenans à quelque amy esloigné d'eux, prennent la hardiesse de s'en accommoder pour quelque temps. Parquoy veu que la diuersité des opinions est si grande, que les hommes qu'on pense de meilleur iugement, blasment aucunesfois les choses iustes & droicturieres, & hault louent les iniustes & mauuaises, se moquent de ce qui est docte & bien faict, & donnent louange à ce qui est grossier & gauffe, & que les plus accorts & aduisez, comme dit Petrarque, voyans le meilleur s'attachent tousiours au pire: me desiant de ces tant resolut & habiles gens: ie me suis aduisé de gaigner la faueur du menu peuple, qui prent plaisir à ce qu'il entend, & en estant ignorant, de-

meure estonné, & s'esmerueille de ce qu'il ne sçait & n'entend pas : ce qui m'a faict mettre par escrit aussi bien les choses de risée, qui ont esté tenues en ces conuis & Serees, que les plus doctes & serieuses. N'estant pas de l'opinion du iouëur de Lyre, qui trouua son disciple mauuais sonneur pour auoir esté agreable au peuple. Et pour ce aussi que ie ne pouuois pas, à cause de mon peu de sçauoir, escrire tousiours des choses graues & serieuses, ie me suis addonné à vous faire voir quelques propos facetieux & ioyeux : imitant les amoureux de Penelopes, lesquels ne pouuans iouyr de la maiestresse, se mirent apres les chambrieres. Et que sçay-ie si on pourra point dire de ces Serees, comme quelqu'un a laissé par escrit de ses œuures ?

Et pourrez, vous sçauans, quelque plaisir y prendre : Vous, non sçauans, pourrez en riant y apprendre.

Toutesfois, il me semble que ie ne merite d'estre moqué ne repris avec raison, ny des vns ny des autres, d'auoir entremeslé les propos doctes & serieux, avec les plaisans & gaillards : puis que Xenophon dit qu'il faut mettre en sa memoire, & remarquer non seulement les choses graues & viles, proferees par hommes sçauans & vertueux, ains aussi les plus legeres, ioyeuses, & recreatiues. Que si vous accusez de folie ceux qui ont mis en ieu ces plaisanteries & risées, & moy de les auoir racontées, ie pourray à bon droit autant en dire de vous, qui vous amusez à les lire. Mais Aristote respondra pour eux, pour moy, & pour vous : qui dit que nulle ame n'est exempte de quelque meslange de folie. Si en mon priué nom, ie suis accusé de n'auoir gardé aucun ordre en colligeant ce qui a esté dit

en ces banquets & Serees : quel ordre faut-il garder, quand il est question de rire? Si outre on ne trouue pas bon que l'aye introduit vne Fesse-tondue, vn Drolle, vn Franc-a-trippe, qui veulent rire, Lycurge permit bien aux Lacedemoniens d'yser en leurs festins de brocards & atteintes mordantes, que les Grecs appellent Scommata, les Latins Diſteria. Homere ayant dit Salem esse optima bellaria. Aussi void on le Sympose de Platon estre farcy de fols & de gaudisseurs, qui se brocardent & moquent l'un de l'autre. Les conuis des nobles & doctes Romains, qui se celebrent durant la feste des Saturnales, estoient-ils pas abondans en ieux, ruses, & recreatifs propos de table? Les anciens ne propoſoient-ils pas en leurs festins, des questions argues & difficiles à entendre, & à souldre, toutesfois ioyeuses & plaisantes, qu'ils appelloient gryphi & ænigmata? En Homere les plus grands Seigneurs estriuent ensemble, se tansans l'un l'autre : estans tellement yures & trempes de vin, qu'ils ietterent quelquefois à la teste d'Vlyſſe vn pied de beuf. Quelle plus grande Drollerie voudriez vous? Que si d'autre part il y en a qui trouuent bonnes les plaisanteries de nos soupers & Serees, comme estans propres & peculiers au vin, & à la table : mais disent que les discours serieux & doctes se doiuent traiter ailleurs qu'entre le vin & les viandes : ie les prie de considerer les conuis des Philosophes, qui se faisoient en l'Academie, ou en l'escole d'Aristote nommee Lycium, lesquels estoient pleins de disputes doctes & fructueuses, & fondez pour cela, estant permis entre les viandes & le vin de discourir des sciences : de maniere que celuy qui sequestre la Philosophie du banquet, il fait pis que celuy qui en oste

la lumiere. Plutarque dit qu'en la feste Agroniene les femmes cherchent Bacchus, comme s'il s'enfuyoit : puis cessans de le pourfuiure, disent qu'il s'est retiré avec les Muses, & qu'il est caché avec elles : voulant par cela signifier & faire entendre, que la folie & fureur engendree par le vin, est moderee & retenue par les Muses. Les anciens ne se contentoient pas estans à table de parler ensemble, & discourir des choses graues & serieuses, mais d'abondant auoient des lecteurs, que les Grecs appellent Anagnostæ, pour lire quelque matiere, comme il s'observe encor auourd'huy és religions & colleges bien reiglez. Nous lisons qu'Alexandre Seuer, Empereur, & en mangeant & en beuuant, & apres aussi, lisoit ou faisoit lire pour se recreer : & que Tibere & Adrian propoisoient durant le souper, & apres, des questions & problemes, ayans des lecteurs, pour rassasier & recreer l'esprit aussi bien que le corps : ce qu'ils faisoient à l'imitation des Pythagoriens, qui admettoient la lecture des liures apres le repas, comme tesmoigne Iamblichus. Il y a bien plus : nous trouuons en Homere, que les seigneurs de plus grande autorité mesloient en leurs tables & Serees, non seulement des discours Philosophiques, mais parloient aussi de la guerre, & disputoient s'il falloit prendre Troye d'assault, & par force de guerre, ou par surprinse. En Virgile, Aenee en mangeant & beuuant, raconte à Didon le sac & la destruction de Troye. Cornele Tacite dit que les Allemans entre les viandes & le vin deliberent de la paix, & de la guerre, & font leurs mariages, & qu'en trinquant gars, l'un à l'autre, ils contractent amitié, iurent la paix, & passent leurs contrats & accords, ne deliberans iamais

*des grandes affaires, finon entre les gobelets, à fin de descourir le cœur d'un chacun, qui alors ne tient rien secret, suiuant le prouerbe qui dit, In vino veritas : estant la seule raison, comme dit monsieur Muret, pour laquelle les Germainz vident tant de vaisseaux de vin qu'ils peuuent rencontrer, pour trouuer la verité. A ce propos, de Montagne dit que ceux qui veulent practiquer avec les Allemans se mettent en grande peine, s'ils ne scauent boire d'autant à eux, & que beaucoup d'Ambassadeurs se sont enyurez avec eux, pour l'aduancement & despeche des affaires de leurs maistres, ou d'eux-mesmes : voulans les Allemans qu'on face ce qu'ils font, à fin que rendans iures ceux qui traffiquent avec eux, le vin puisse faire desborder leurs plus intimes secrets : comme le moult bouillant en un vaisseau pousse amont tout ce qu'il a dans le fond. A ceste cause Platon appelle la verité fille du vin. Æschylus disant, que comme l'airain est le miroir de la forme, que le vin l'est de l'entendement : lequel rend les personnes si grans causeurs, qu'ils ne peuuent rien celer : dont est venu le prouerbe, que le vin n'a point de chaulsüre : parce que l'yurongne est descouuert de toutes parts, & le vin rend toutes choses euidentes, comme le miroir, les meurs d'un chacun estans cogneuës par le vin : le poëte Theognis disant, que comme l'or est esproué au feu, qu'aussi l'entendement l'est par le vin. Ruffus dit que les Perses voulans traicter de la Republique, s'y mettoient apres boire : parce que le vin sert à aiguïser l'esprit & la raison, & sur tout à trouuer la verité, dont Xenophon rend plus amplement la cause, disant qu'ils le font à fin que le vin leur ayant accru le courage, ils parlent avec*

plus de liberté : qui est peut estre l'occasion pourquoy Plutarque appelle Bacchus bon conseiller. Et si de Montagne adiouste, qu'Auguste s'estant confié à Lucius Piso, qui conquist la Thrace, & Tyberius à Cossus, ne s'en trouuerent iamais trompez : quoy qu'ils fussent si fort subiects au vin, que l'un & l'autre a esté rapporté du Senat, estans yures. Quant à ceux qui voudroient blasmer la façon de rire librement, qui a esté gardée en nos Serees, ie pense leur auoir assez satisfait par les discours contenus cy dessus, ne leur voulant dire sinon, que s'ils sont hommes, ils doiuent penser qu'il n'y a rien qui leur soit plus propre que le ris. Et quelque chose qu'en vueille dire Platon, reprenant Homere de ce qu'il faict rire les Dieux demesurément, il n'est point mal seant à gens d'autorité de rire en temps & lieu. Democrite, qui fut vn plus grand Philosophe qu'aucuns ne pensent, ne faisoit que rire à pleine gorge de tout ce qu'il voyoit & oyoit. Ce qu'aucuns Abderites reputoient à folie, qui fut cause qu'ils enuoyerent Hippocrate pour le guerir : mais ce grand Medecin publia qu'il n'estoit ny fou ny resueur, ains le plus sage de son temps. Si vous voulez forclorre le ris de la table, qui doit estre ioyeuse, il faut en oster la parolle : & si vous en ostez la parolle, vous en ostez l'ame : comme à bon droit ont estimé plusieurs des anciens, qui ont dit, qu'il vaudroit mieux oster le vin des conuis que le parler. C'est pourquoy il me semble que Zenon estant en vn banquet, où estoient des Ambassadeurs, ne fit son deuoir en ce qu'il ne dit vn seul mot. Vray est qu'un homme ignorant ou fol, faict vn acte de sagesse quand il s'abstient de parler : parce qu'en se taisant il ne manifeste son

*imperfection : mais celuy qui est sage, sçauant, & de bon esprit, se fait tort s'il en use de mesme : d'autant que non seulement il cache ce qu'il y a de bon en luy, mais encore se rend suspect d'ignorance ou de folie en ne disant rien. Non toutesfois que ie vueille approuuer le trop de langage, ains trouue bon qu'on parle avec mediocrité, & que le propos qu'on tient à la table soit honnesté, recreatif, & retenu, sans user de trop grande indiscretion & liberté, autrement nous donnerions occasion de penser de nous que le vin nous auroit eschauffé la ceruelle : mesmement si les propos sentent leur calomnie & detraction : ce qui est vn peu difficile à euter es banquets, où il n'y a faulte si delicate & sauoureuse au palais, que la mesdisance est à l'oreille, ce dit le poëte. Que si vous prenez ceste occasion pour blasmer nos Serees, disant qu'il estoit impossible qu'entre les tables & le vin, il n'eschapast quelque parole à la volée, qu'on eust trouuee mauuaise si elle eust esté proferee en public : pour responce, Nous practiquions l'institution de Lycurge, enseignant que le plus ancien du conuy demeurant à la porte, disoit à ceux qui entroient, leur montrant la porte, Nulle parole ne sorte par icy : & si nous souuenoit de Flaccus, lequel ayant inuité Torquatus à souper, luy promit de prendre garde qu'il ne s'y trouuast aucun lequel peust esuanter & rapporter dehors les propos qui y seroient tenus. Car sur tout nous chassions, & ne pouuions aimer ceux, qui mangeans & beuuans avec nous, retenoient les propos qui se tiennent au banquet, pour puis apres les rapporter & flagorner au premier rencontré : suiuant le prouerbe qui dit, Odi memorem compotorem, & le François dit :*



le ne veux point pour compaignon à boire  
Vn qui apres en ayt bonne memoire.

*Ce qui est confirmé par les anciens, qui auoient coustume de desdier à Bacchus, & l'oubliance, & les verges : voulans monstrier qu'il ne falloir rien retenir en sa memoire, de ce qu'on faisoit & disoit entre les viandes & le vin : & que s'il y auoit quelque faute, on la deuoit corriger d'une peine legere, & non rigoureuse. Et suis de l'opinion d'Epicurus, qui dit qu'il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange, qu'avec qui on mange : & louë Chilon, de n'auoir voulu permettre de se trouuer au festin de Periender, auant que d'estre informé qui estoient les autres conuiez. Or combien qu'il soit difficile en grande compagnie de banqueteurs, qu'il ne s'en trouue de rapporteurs, mesdisans, & fascheux, & qu'Auguste deffendit les banquets, à cause que c'est lors qu'on diffame son prochain : si est-ce que le nombre des inuitez, ne fut iamais limité à ces soupers & Serees, à cause d'un dire ancien, que Homere a mis en un seul vers Grec, qui est, qu'au conuy des sages, des sçauans, & gens de bien, les doctes, les vertueux, s'y peuuent trouuer, & y sont les bien venus, encores qu'ils ne soient inuitez : aussi qu'il est mal-aisé, principalement en une ville, limiter les conuiez, car on ne s'est iamais accordé du nombre qu'il faut garder aux conuis, & combien il faut qu'on soit en un banquet. Le conuy de Platon estoit de vingt, Varro le faict de neuf, Xenophon voulant que le maistre du conuy face le neufiesme, le nombre septenaire estant le nombre de virginité, & aimé de Pallas : parce, ie croy que les filles, pour le moins sont pucelles*

iufques à fept ans. De mefurer le nombre des conuiez felon l'appreft & les viandes, il n'eftoit point de befoin, chacun apportant fa portion. Que fi nous craignons le nombre, c'eftoit pour euitier la confufion, & de peur qu'il n'y euft place à la table pour tous : eftant vne des principales chofes où celuy qui faict le conuy doit plus regarder : car fi la table ne peut receuoir tous ceux qui font conuiez, celuy qui les aura femond fera plus remarqué de faute d'efprit, que s'il y auoit faute de viures : d'autant qu'on fe peut excufer fi l'appareil n'eft grand, ou fur les feruiteurs, ou qu'on n'a peu rien trouuer au marché : mais s'il n'y a place pour tous les appellez, cela ne fe peut imputer qu'au peu de iugement de celuy qui faict le banquet, qui eft caufe de la honte que reçoient & ceux qui font affis, & ceux qui ne le peuuent eftre. Si bien que plufieurs ont dit que c'eft vne mefme vertu de bien drefser vne armee contre fes ennemis, & drefser bien vn banquet pour fes amis. Les Romains auoient fi grand peur de tomber en ce reproche, que ceux qui triumphoient à Romme, apres auoir conuié les Consuls, les prioient de ne venir point, fi quelques autres furuenus, empeschoient qu'il y euft place pour tous. Nous gardions encores cefte couftume, que y ayant place pour tous, le maiftre du conuy n'auoit point la peine de faire affeoir chacun en fon rang, & mettre le plus aimé & digne à fon cofté droit, comme faisoit Cyrus : car fi toft que le Benedicité eftoit dit, on prenoit place comme on se trouuoit, fans aucune ceremonie, & nous moquions de ceux qui font marris quand on les faict affeoir au lieu plus bas, penfans d'eux que ce foit comme des aftres, qui pour eftre plus hauts,

ou plus bas, deuiennent meilleurs ou pires. Auffi que le seigneur de Montagne dit, qu'en quelque lieu qu'il soit à la table, il a les yeux & les oreilles par tout : parce, dit-il, qu'on trouue souuent les premiers sieges saisis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de Fortune ne se trouuent gueres meslees à la suffisance. Si bien que pour euitier ceste superstition de table, d'estre au haut bout, ou au plus bas, & qu'il ne semblaist que le maistre de la maison, en lieu de faire bonne chere les eust enuoyez querir pour estre iuges de leur preference & precedence, & de les fâcher : & aussi à fin que chacun participast aux mesmes propos & deuïs de table, comme ils ysoient en commun de mesmes viandes, & qu'entre nous vne egalité y fust obseruee (laquelle des le commencement se doit garder, en les accoustumans de se ranger & asseoir simplement & familierement les vns avec les autres, democratiquement & populairement, & non pas aristocratiquement & seigneurialement à vn Senat) il se trouua quelques vns de nos Serees qui firent faire des tables rondes, le haut-bout des anciens estant le milieu, à l'imitation d'Artus Roy de la grand' Bretaigne, lequel institua les Cheualiers de la table ronde : car estans pareils en vertu & vaillance, il auoit peur que la difference des lieux de la table, n'engendrast quelque inegalité entre eux. Ce que les Hebreux ont bien obserué, lesquels pour garder vne egalité, & qu'il n'y eust ny hault ny bas bout, appellent leurs conuis Circuitus, par ce qu'ils s'asseoient en rond quand ils prennent leurs repas, comme en vne table ronde. Or si quelqu'un, se contentant de tout ce que dessus, ne doute plus finon pourquoy ces conuis se faisoient au soir, dont est venue

*l'appellation de Serees, i'ay bien dequoy l'acheuer de contenter : s'il veut confiderer que chacun ayant tout le iour mis ordre à ses affaires, se trouue bien plus libre sur le soir, ayant plus de moyen & de loisir de tenir longue table, & demeurer apres le repas aux Serees, pour deuifer, & se regaillardir ensemble. A ceste cause, quasi toutes nations ont prins plustost leur repas & refection, & se sont plustost assemblez avec leurs parens, amis & voisins, au soir & au souper, qu'en autre temps. Et de là est venu que le mot coena est dit par etymologie Grecque, quasi communio : ioinct que les Romains ne mangeoient gueres qu'yne fois le iour, ce qui se faisoit sur le soir : que s'ils mangeoient quelque chose auant le principal repas, c'estoit bien peu, encore estoit-ce en lieu priué, & à part. Parquoy suiuant les anciens, & Galien, qui dit autrement qu'Auicene, qu'il est plus sain & meilleur de manger & boire beaucoup au souper qu'au disner, à cause du dormir qui aide à la digestion, nous faisons nos banquets bien auant en la nuit, imitant Socrate & Agathon, qui demurerent toute la nuit au banquet de Platon : & suiuant l'opinion des Medecins qui approuuent les repas nocturnes, à cause que la Lune corrompt toutes choses aiseement, ce qui conuient à la digestion : la concoction se faisant par putrefaction. Pour toutes ces raisons, le docte Turnebus dit que les conuis & banquets qui se font de iour, ne sont point festins faicts en temps & saison, & que pour ceste cause ils estoient dictz Intempestiua conuiuia. Ne pensez pas pourtant, encores que nos festins, & leurs Serees, s'estendissent bien auant en la nuit, que ce fust pour la gourmandise & friandise, ou grand appareil de*

viures, & pour nous seruir de la nuit, laquelle avec l'amour & le vin prent toute licence, dont est que Bacchus a esté appelé Nocturnus, & que les Grecs disent qu'ebriété est fille de Bacchus & de la nuit: mais ce qui nous y retenoit, c'estoit la société & compagnie des honnestes, sçauans & vertueux, qui s'y trouuoient, ne pouuans viure seuls en leurs maisons, comme font les lebreux & loups-garoux, qui mangent tous seuls, & qui par ie ne sçay quel mespris & haine de la conuersation des hommes, ont delaiissé & abandonné la société d'iceux: là où Dieu nous a mis au monde, & produits pour viure en société, & non pas en solitude, comme bestes sauvages: l'homme solitaire estant figuré par les sacrees lettres des Egiptiens, par le lieure, qui est au giste; où ne sont iamais deux ensemble. Aristote le confirme, quand il dit, que qui vit solitairement, il est plus semblable à vne beste, qu'à vn homme: ce que Homere aussi tesmoigne quand il dit:

Celuy meschant & sans loy faut-il dire,  
Qui refuyt l'homme, & à part se retire.

Le croy que ces chymeres, maussades & rechinez, avec leur manie, pensent estre transformez en vaisseaux de terre, & pourtant n'osent approcher des autres, de peur d'estre brisez & froissez: ou bien ne sachant parler ny respondre, ne veulent faire les gens sçauans de leur ignorance. Or si ces missantropes viennent à blasmer nos longues tables & Serees, comme nuisantes à la santé, qu'ils entendent que nous estions plus longs, & prenions plus de soucy à refectionner l'esprit que le corps, duquel neantmoins nous auions aussi quelque soin: car les nap-

pes estans leuees, on se retiroit de la table, & chacun prenant place, on se mettoit en repos, pour aider à la digestion, qui se faict mieux quand on est assis que quand on est debout, ou qu'on s'exerce : parce qu'alors le cœur n'est point embesoigné à fournir d'esprits aux sens pour exercer leur office, ains les enuoye aux parties où la digestion se faict. Si ne veux ie pas pourtant esloigner ces Serees gueres loing de la table, à fin qu'elle me serue d'excuse si on y trouue quelque chose à redire. Que si la table, le vin, & les gobelets, entre lesquels elles ont prins naissance, à la verité sentans plus le vin que l'huile, ne vous ferment la bouche, que le tiltre du liure pour le moins me serue de couuerture. Car au pis aller, qui ne sçait que les Serees ne sont faictes que pour les contes des vieilles, pour le caquet des femmes, & des filles, pour le babil des chambrières filans leurs quenouilles, & pour recreer l'esprit, qui apres le manger & le boire est plus subtil & gaillard? Que si le tiltre des Serees ne me defend, voire qu'il soit occasion de me calomnier encores plus, que voulez que i'y face, puis que Heraclides mesmes n'a peu euitier que le tiltre de son Liure n'ayt esté moqué? car ayant intitulé son Liure Ponou encomium, c'est à dire, loüange de travail, le Roy Ptolomee faisant achepter tous les exemplaires, en osta la premiere lettre de ce mot Ponou, & intitula le Liure Onou encomium, c'est à dire loüange d'asne. Pour le moins ce tiltre de Serees seruira à fin qu'on ne demande point, où est le Liure de ce tiltre, comme on faict aux autres superbes tiltres. De dire que i'ay redigé par esoxipt en m'esbatant seulement, ce qui a esté dit par ceux qui ont assisté en nos assemblees, ie ne

veux user de telle vanité, mais dire franchement que j'ay travaillé à les recueillir autant qu'il m'a esté possible, & n'ay peu faire mieux : tellement que s'il y a quelque faute, ie n'en demande autre excuse, que mon peu de suffisance : dont il n'est ia besoin que ces repreneurs ordinaires prennent la peine de m'accuser, veu que ie le confesse moy-mesme. Encores moins me voudra l'on croire, si ie dy qu'on m'a desrobé cest œuure, ou arraché des mains, & mis en lumiere, auant que d'y auoir mis la dernière main : aussi ie mentirois euidentement, veu que moy-mesmes l'ay imprimé, comme estant chose de si peu de valeur, qu'autre n'y eust voulu employer ny son argent ny sa peine. Mais ie diray bien, que ie l'ay imprimé d'une ancre non commune aux autres Imprimeurs : laquelle j'ay faicte, mixtionnee & composee avec ius d'Absynthe, qui empeschera que les rats, les fourits, les teignes, & autres vermines ne le puissent ronger ne manger. Le feu mesme, qui tout consume, ne le pourra reduire en cendres, ayant mouillé son papier avec vne certaine composition, que tout le monde n'est capable de comprendre. Mesmes la pourriture, vermoliffure, les vers, & les fourits, ne pourront consumer le dessus, ayant arrousé sa couuerture de l'huile du Cedre, que les Grecs appellent Cedreleon, ou de ius de decoction de concombres sauuage. Ou du moins si ie ne le puis garder qu'il ne vieillisse, comme font toutes choses humaines, si l'empescheraie qu'il ne serue de cornets aux apothicaires, merciers & beurriers : car tout ce qui sera empaqueté du papier mouillé de ceste eau, & imprimé de ceste ancre, se corrompra, & sera dangereux & pestifere à manger : si bien que toutes les dro-

gues & espiceries, qui auront esté mises dans ces cornets, serviront d'autant d'aconit, de sublimé, & autres poisons : voire mesmes ceux qui le feront servir à vn vsage encores plus vil, au lieu que les anciens, avant l'inuention du papier, vsoient d'esponges, en sentiront vne grande dys-senterie & excoriation es parties plus cachees, & possible la mort. Lequel secret n'estant communiqué à tous les Imprimeurs, ie leur conseille qu'ils ne s'amusent point à r'imprimer ce mien recueil, qui ne leur tourneroit à grand auantage. Si toutesfois il s'en treuve quelques vns à qui l'esperance du gain commande plus que la courtoisie & honnesteté qu'ils doiuent à ceux qui sont d'un mesme estat, tellement que sans auoir esgard au priuilege du Prince, à moy concédé, ils soient si temeraires que de l'imprimer, ce que ie ne pense pas, ie prendray de là vn argument que ces Serees ne finiront pas si tost, encores que mon ancre ne les ayt imprimees, veu que ces brouillons & banqueroutiers en feront plus qu'on n'en scauroit employer & gaster en tout ce que dessus. Et si me feront à croire que ie suis habile homme, voyant mon labeur si bien receu : ce qui me donnera courage de le continuer, & en publier le second Liure, qui est desia tout prest, sans que i'en soye retardé par la perte qui m'adiendra de l'auarice de telles gens : sachant assez qu'ils feront croistre mon honneur avec leur gain.





## L'IMPRIMEVR AV LECTEUR.

**A**MY lecteur, apres que les Serees du Sieur Bouchet ont demeuré comme hors de la veuë des hommes vn long espace de temps, elles sont tombees finalement en mes mains. l'ay esté curieux de sçauoir la raison pour laquelle tu en auois esté si longuement frustré, que ie coucheray ici en peu de mots pour te satisfaire. L'Autheur, qui auoit ceste partie recommandable, de ne les point mettre en lumiere, qu'elles ne fussent bien limees & exactement polies, voire reduictes à perfection, les a retenues si longuement pour les amplifier. Ce qu'il a fait quant au premier Liure, qu'il a augmenté de plus du tiers, dont i'ay eu les pieces escrites de sa propre main, & mises en leur ordre en ceste impression. Il auoit deliberé le mesme pour les deux autres, mais preuenue de la mort, il ne l'a peu executer. Quant à l'vtilité & plaisir que tu dois receuoir de la lecture d'iceux, ie ne t'en diray rien, parce que ce seroit faire ce qui a esté desia tres-doctement fait par l'Autheur, mesme en sa Preface. Tu as doncques le tout maintenant pour en iouir avec parfait contentement, m'assurant que si tu es du nombre de ceux qui se payent de ceste ancienne monnoye, *Assez tost, si assez bien*, ce que ie t'en ay dit suffira pour t'induire à embrasser ceste façon d'escire, comme approuuee d'ancienneté, & perpetuee iusques à nous par sa bien-seance. A Dieu.





PREMIER LIVRE  
DES SEREES  
de  
GVILLAVME BOVCHET,  
Sieur de Brocourt.



PREMIERE SEREE.

*Du Vin.*



NE desplaife aux Dames, le Vin va tousiours deuant : comme celuy qui accroist la chaleur naturelle, qui fortifie la digestion, prouoque l'vrine, humecte le corps, estant incontinent digeré & transmué en nostre substance, & distribué en toutes les parties du corps, engendrant le bon sang, dont vient le bon sens. Puis donc que le vin va deuant, & que les Grecs ont appellé leurs conuis *Thoinas & Symposes* (comme on m'a fait à croire) pour y boire ensemble : à cause que le vin est le principal du banquet, vous ne trouuerez estrange s'il mene la danse, & que nos Serees se commencent par celuy sans lequel elles seroient froides, fades, muettes, ou du tout auor-

tees, ou pour le moins elles seroient pleines de propos tragiques, melancholiques & ennuieux, veu le temps auquel elles ont prins naissance & accroissement. Qui pouuoit mieux faire oublier les meurtres, la perte des amis & des biens, la misere & malheurté qu'apportent les guerres ciuiles, que ce bon pere Bacchus (homme de bien, & non point vn yurongne) qui les a arrousees de sa douce liqueur? A ceste cause les Grecs l'ont nommé *Chorius*, c'est à dire chasseur d'ennuis, & balleur, & *Lyaus*, encores difons-nous chere-lie, & les Latins *Liber*, de ce qu'il deslie de foucy, mettant les tristes pensees sous le pied, mesmes aux vieillards, le vin leur estant comme le lait aux enfans, & le dernier plaisir naturel. Platon dit que Dieu a donné le vin aux hommes pour medecine salutare contre le chagrin de la vieillesse : car tout ainsi, dit-il, que le fer s'amollist par la force du feu, aussi le corps du vieillard est rendu plus maniable & humain par le vin. A raison dequoy les Poëtes ont baillé la coronne de lierre à Bacchus, pour demonstrier que le vin entretient l'homme en sa verdeur, comme le lierre est tousiours verdoyant. Les Egyptiens quand ils vouloient signifier par leurs lettres Hieroglyphiques la ioye, ils mettoient la vigne. Les Latins disent que la vigne est appelée *vitis* quasi *vita*. Que si vous songez seulement en la vigne, ou de boire la nuit, ou au vin, cela est vn bon presage, & vn bon-heur qui vous doit aduenir; comme vous trouuez de l'eschanfon de Pharaon qui predit la deliurance de Ioseph. Outre plus, le vin chasse la tristesse du cœur mieux que l'or, il donne courage au ieune, vigueur au vieillard, couleur au blefme, au couïard fait

venir le cœur (remede plus asseuré que l'Asserai ou Opium des Turcs) au paresseux il donne la diligence, conforte le cœur & le cerueau, chasse la froideur de l'estomach, oste la puanteur de la bouche, est bon pour le mal des dents, refueille la puissance aux refroidis, fait supporter le trauail aux plus lassez, non seulement aux hommes, mais aussi és bestes. Philippes de Commines raconte, qu'estant à la guerre, il auoit vn cheual fort vieil & recreu, qui se destacha vne nuit, & trouua vn seau plein de vin, qu'il beut, & que le lendemain en vne bataille, il ne trouua iamais cheual si alegre, si dispos, ne si courageux. Atheneus dit que la coupe de Nestor fut autant celebree que l'escu d'Achilles. Et si les soldats Romains ne se sentoient diffamez d'estre frappez d'un bourgeon de vigne : & si ne pouuoit-on faire plus grand honneur à Iupiter que de faire sa statue de bois de vigne. Les Anciens ont eu le vin en si grand prix, que ceux qui le presentoient estoient ieunes enfans, les plus nobles qu'on pouuoit trouuer. Le fils de Menelaus bailloit du vin en vn banquet. Euripide estant ieune baille à boire aux fauteurs d'Athenes au temple d'Apollon. Ceux qui donnoient le vin au Prytanee, & à Rome aux publics sacrifices du peuple, estoient choisis d'entre tous les plus nobles. Comme au contraire, on ne mettoit que les personnes les plus abiectes & viles pour administrer l'eau aux plaideurs, dont est venu l'adage, *Ad aquam malus*. Encores auourd'huy le vin est si precieux, & tant estimé & honoré de tous, que les Allemans & François quand ils veulent honorer les estrangers, leur enuoient du vin, aussi bien que les Romains, qui appelloient ce

vin, *vinum honorarium*. Combien que Cato estant Proconsul, ne voulust iamais prendre des Prouinces ce *vinum honorarium*, tant il estoit iuste, l'appellant *vinum onerarium*. Puis donc qu'il n'y a chose en ce monde tant recommandee que le vin, ny qui recree plus l'esprit de l'homme, & le rende plus subtil & ioyeux, engendrant beaucoup de sang, dont vient la ioye, le vin augmentant aussi la sagesse, & pour ceste cause Pallas & Dionysius ont tousiours esté mis en mesme temple, ie ne craindray à commencer ces Serees par le vin, puis que les propos & deuis honnestes, plaisans & ioyeux, qui ont esté tenus en ces Serees, ont prins leur naissance & auancement de ceste excellente liqueur. Les esprits estans ioyeux & subtiliez, n'enfantent-ils pas leurs semblables ? Rabelais ne dit pas sans raison,

*Furieux est, de bon sens ne iouïst,  
Qui boit bon vin, & ne s'en resjouïst.*

Or ces Serees ne pouuoient mieux sortir en lumiere qu'apres auoir soupé, où le plus souuent on se dispense de plier vn peu le coude qu'en autre repas. Et aussi qu'il n'y a rien qui plus aide à nostre santé, & à la concoction, qu'apres auoir recreé & repeu le corps, recreer & repaistre l'esprit par ces discours plaisans, honnestes, & ioyeux, se sentans du bon sang & bon sens qu'engendre le bon vin, dont ils font procedez. Et ne crains pas, encores que Horace ait dict,

*Laudibus arguitur vini vinosus Homerus,*

qu'en louant le bon pere Bacchus, & commençant ces

Serees par le vin, dont elles ont prins leur vie, & leur estre, qu'on m'estime vn bon yurongne, & qu'on die que les Bacchanales ont toufiours esté celebrees par de bons *yurongnes* : car par vn gentil anagramme, ou inuerfion & transposition de lettres, c'est à dire par de bons *vignerons*. Le craindray moins la fotte opinion d'aucuns, qui fans raifon ont dict, qu'anciennement les vignes se plantoient plus tost pour boire du vin en maladie, qu'en fanté : de forte, difent-ils, que le vin ne se vendoit pas és tauernes, ains és boutiques des Apothicaires. Et à ce propos nous alleguent vne Loy que Zeleucus donna aux Locriens, par laquelle celuy qui beuuoit du vin fans le congé du Medecin, estant malade, estoit puny, encores qu'il reuint en fanté. Car ie leur repons qu'Hippocrate permettoit le vin aux fieures chaudes & aigues, pour aider la digestion, & renforcer le patient. Asclepiades Medecin a fait vn liure de l'utilité qui proceder du vin donné aux malades. Homere dit que Nestor, qui a si long temps vescu, aimoit fort le vin, & le fait toufiours yure. Mnesitheus dit que Bacchus fut appellé Medecin & Guerisseur. Theophraste approuue l'vsage du vin, & dit seulement que les anciens mettoient le vin en l'eau, & non l'eau au vin : mais il faut confiderer la nature du vin duquel il parle : mesmes par les Loix il estoit permis aux prestres de Rome de boire à leur repas trois verres de vin. Si ne voulez croire à ceux-cy, regardez qu'en dit saint Augustin en son liure des vierges sacrees. Et ne m'arresteray à l'Edict de Domitian, qui defendit à tous ceux de l'Asie d'auoir des vignes, à cause des seditions qui procedoien de l'abon-

dance du vin : & encores moins à ce que l'Empereur bailla permission aux François & Espagnols de planter des vignes en leur país, par privilege & recompense : & à ce qu'anciennement le vin n'estoit pas commun, & qu'il ne se bailloit qu'aux banquets des Princes, & ce par grand honneur : ce qui s'obserue encores enuers les estrangers, à cause, disoient-ils, du mal qui procede du vin, n'estant pas raisonnable, pour l'yurongnerie d'aucuns que le vin offense, qu'on doive defendre le vin, plustost que punir telle faute, & que la faute de peu doive estre chastiee par la peine de tous. Que si vous m'alleguez qu'Icarus fut meurdri aux Indes, pour leur auoir appris à faire le vin, à cause qu'ils disoient qu'on leur auoit baillé du venin : car quand ils commencerent à taster du vin, ils deuindrent comme insensez & enragez : & qu'à ceste cause les Latins l'ont nommé *vinum*, à *vi*, pour la violence qu'il fait à l'esprit, estant prins outre mesure : & les anciens l'appelloient *temetum*, parce que l'vsage immoderé tient & corrompt la mente, c'est l'entendement. Vous pouuez lire qu'ils en furent depuis bien marris, & punis : & le mal qui est suruenü à ceux qui ont contemnè le Dieu Bacchus, comme à Panthee, & à Lycurgus. Plutarque parlant de la vertu du vin, il dit que la peste estant en l'armee de Cesar, il vint à prendre vne ville d'affaut, où estans les soldats entrez, & y trouuans de fort bons vins, ils en beurent tant que la peste cessa. Que s'il se trouue des yurongnes que le vin maistrise, & face faire des folies : vous leur ferez hair le vin, si vous prenez l'humeur subtile qui degoute des farmens apres qu'ils font coupez, les mettant dans le boire de l'yurongne :



ou bien luy ferez boire avec du vin blanc des fleurs de seigle, cueillies quand la seigle fleurit : ou bien vous prendrez trois ou quatre anguilles toutes viues, & les ferez mourir en vin, leur faisant boire ce vin : autant en font les grenouilles vertes, & les œufs de Chat-huant, les faisant manger fricassez.

Ce qui bailla occasion à tous ceux de la Seree de parler du vin, de ses effects, & de sa vertu, fut que quelqu'un s'apperceut apres le souper qu'un des nostres auoit deschauffé Bertrand, & qu'on ne s'estoit point mocqué de luy, ne luy ayant point tenu le bec en l'eau. La plus part de la Seree excusoit cestuy-cy qui s'estoit ainsi mis dedans, parce que quand on est en compagnie ioyeuse, on tient plus longue table, tenant plus longue table, on mange davantage, à cause de la diuersité des viandes, en mangeant on s'altere: car la viande tire à soy l'humidité du corps, comme vne esponge : le corps estant desseché, tombe en soif. Les autres disoient qu'en parlant & deuissant l'on s'altere, & qu'il n'y a si sage ne si sobre qui en compagnie ne souffle plus à l'encensoir qu'en son particulier, osté Socrate, qui disoit n'auoir iamais plus mangé en vn festin qu'en sa maison. Et aussi que la diuersité des vins, que les banquets apportent, cause diuers effects, voire es plus sobres : là où à l'entree de table on boit du blanc, au milieu du gris & claret, à la desserte du rouge, & de diuerses sortes d'un chacun, combien que Cesar en son triomphe n'en bailla que de quatre sortes. De ceste diuersité de vins se leua vne dispute, à sçauoir si le vin rouge & claret estoient plus chauds que le blanc. Ceux qui soustenoient le vin

rouge & clairesetre plus chauds que le blanc, disoient les choses chaudes extremement tendre à vne couleur rougeastre & iaune, comme est le vin rouge & claireset : plus le vin rouge nourrir mieux que le blanc, parquoy conuenir mieux és maigres, & le blanc aux gras : estant donc le vin rouge plus salutaire és complexions froides, corrigeant la froideur, & confumant le flegme, cela demonstre qu'il est plus chaud, & par consequent enyurer pluſtoſt que le blanc. Ceux qui estoient de contraire auiſ, se defendoient d'un ſeuil & fort argument, diſans le vin rouge estre plus froid que le blanc, dautant qu'il est plus terreſtre, le blanc tenant plus de l'air, & tant plus que quelque chose tient de la terre, elle est plus froide : comme au contraire, tant plus elle tient de l'air, elle est plus chaude & a plus d'eſprits. A ceſte cauſe l'eau miſe au vin rouge, diſoient-ils, le rafraichit plus que miſe au vin blanc : le vin rouge, qui est plus froid que le blanc, estant plus terreſtre, & le vin blanc plus chaud, & tenant plus de l'air. Auffi que tous les vins forts & excellens, comme la Maluoisie, le Muſcat d'Andelouſie, & autres eſtranges, ſont blancs, & leur donne l'on le nom de maſle, & au rouge de femelle. Et fut adiouſté, qu'on ne meſſoit guieres les vins rouges & les blancs enſemble, ſi on les veut long temps garder, ou transporter, à cauſe que le vin tiré de pluſieurs fortes de raiſins, ne ſe peut long temps garder, n'estant rien ſi aiſé à ſe corrompre que la meſlange confuſe de choses diſſemblables. Ceſtuy de qui on ne s'estoit point mocqué, pour ne luy auoir tenu le bec en l'eau, qui ſeruit de ſujet à ceſte premiere Seree, voyant que ceſte diſpute, à

fon aduis, se faisoit pour l'amour de luy, voulut bien leur monstrier qu'il n'en auoit que quelques grains, encores qu'il aimast autant le rouge que le blanc, pourueu qu'il fust bon. Et à fin d'accorder ceux qui ne s'accordoient point en sa teste, pour mieux apres accorder ceux qui en disputoient, va dire au rouge, au claiet, au gris, & au blanc, qu'il auoit prins durant le souper, qui l'auoient aussi prins, & qui commençoient à luy monter en la teste : Accordez-vous, si vous voulez, car si vous ne vous accordez, ie vous ietteray par la fenestre, comme souuent faisoit l'Empereur Caligule. Ayant esté à l'eschole de Syluius, il vouloit practiquer ce qu'il luy auoit ouy dire à vne de ses leçons, que pour garder que les forces de nostre estomach ne s'appareissent, qu'il est bon vne fois le mois les esueille par cest excez & exercice, & les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et aussi qu'Auicenne tient que l'ebriété aucunesfois est profitable. Cela faict, il ne laissa pas de doctement discourir sur ce differend, encores que la langue trop humectée le fist vn peu begayer. Et va dire, que quand Galien appelle le vin blanc, qui est petit, *Vinum aquosum*, qu'il dit auoir moins de force que les autres, nourrir moins, n'estre si fumeux, ne si chaud, que cela s'entend si on fait comparaisson des vins rouges & des blancs d'vn mesme terroüer : car ie vous assure, disoit-il, que le vin blanc de Beaulne, ou d'Onix, est plus fort, plus chaud, & enyure plustost que le vin rouge de Poictou : comme aussi le vin du Rin, & le vin Grec, qui sont blancs, sont sans comparaisson, quant à la force & chaleur, bien autres que les vins rouges de France, fussent-

ils de Graue ou d'Orleans. Qu'il soit ainsi, dit-il en continuant, ie m'en vay vous faire vn conte assez gentil & plaissant, par lequel vous iugerez la force, la chaleur, & la vertu du vin Grec blanc, si la diuersité des vins que i'ay beu durant le souper, & le trop que i'en ay prins, comme vous pensez, ne m'a osté toute la memoire. Le grand Roy François, restaurateur des Lettres, & l'appuy des Lettrez, auoit entre autres vins, vne bouteille de vin Grec, lequel luy auoit esté enuoyé ou de Falerne, ou de l'Isle de Chio, appellee pour le iourd'huy l'isle de Sio, & par les modernes mariniers, Capobianco, qui est selon du Pinet, le *Phalacrum promontorium* de Pline, en l'isle de Corfou, où croissent les meilleurs vins de toute la Grece, desquels les Anciens en leurs banquets & festins ont fait grand' estime, comme recite Pline, disant que Cesar distribua au festin d'un sien triomphe, cent amphores de vin de Falerne, & cent caques ou feullettes de vin de Chio. Or il aduint qu'un archer de la garde Escoffoise, se trouuant en la fommellerie du Roy, trouua moyen de crocheter vne de ces bouteilles qui y estoient, mais la fortune voulut qu'il rencontra la bouteille où estoit ce vin Grec, entre toutes les autres, le trouuant si bon qu'il n'en laissa pas vne goutte. Durant le souper il souuint au Roy de son vin Grec, qui en va demander : l'Eschanfon voulant verser de ce vin en la coupe, trouua la bouteille assechée & vuide; qui s'adressant au Roy luy dit que son vin Grec auoit esté beu, & que la bouteille auoit esté si dextrement crochetée, qu'il ne sçauoit qui en accuser. Tous ceux qui estoient au souper du Roy, se regardans l'un

l'autre, craignans que le Roy se faschaft, voyant que cest Escossois portoit sa halebarde tout de costé, ne se pouuant luy mesme tenir droit, & que contre sa coutume il n'auoit fait rien que babiller durant le souper, estant beaucoup plus ioyeux qu'on ne l'auoit iamais veu : le vin changeant les mœurs selon l'object qu'il rencontre. Le vin, comme Aristote annote, s'accommodant à la nature des beueurs : car si la pituite remplit le cerueau du beueur, le vin le rendra stupide & endormy : si le sang, gaillard & ioyeux : si la bile flaue, contentieux & babillard : si la bile noire, querelleux, iniurieux, & hargneux : si l'humeur melancholic, froid, taciturne & songeard. Le Roy voyant que tous auoient l'œil sur cest archer, le regardant va dire, que celuy qui auoit si bien fait l'essay de son vin Grec, deuoit estre quelque bon compagnon, & homme de bien, & qu'il ne s'en soucioit pas, n'aimant pas les vins si forts, ne si fumeux, & que celuy qui l'auoit beu le pouuoit dire hardiment. L'Escossois s'asseurant vn peu, s'approche du Roy, & se mettant à genoux, confessa que c'estoit luy qui auoit beu son vin Grec. Le Roy voyant bien qu'il auoit haussé le temps, luy demande en riant, comme sçais-tu que c'est du vin Grec que tu as beu, veu qu'il estoit entre d'autres bouteilles pleines d'autres vins ? L'archer assura le Roy que c'estoit du vin Grec qu'il auoit beu, car, disoit-il au Roy, beuuant à mesme la bouteille, le vin qui en fortoit, & tomboit en ma gorge, disoit, & faisoit Grec, Grec, Grec. Le Roy se print si fort à rire, qu'il dit que pour rien du monde il n'eust voulu auoir beu ce vin, & qu'il trouuoit meilleure la

rencontre que s'il eust beu le vin. Et si enuoya son archer boire au gobelet, & depuis ne le rencontra jamais sans rire, & luy parler du vin Grec. Ceux qui estoient au soupper du Roy, ayans veu la bouteille, & sçachans la force & vertu du vin Grec, s'esmerueilloient comme cest Escossois en si peu de temps, & d'un seul trait, auoit peu vuidé vne telle bouteille, quand vn d'entr'eux, qui volontiers estoit compagnon en beuuerie de cest Escossois, va dire, qu'il ne trouuoit estrange qu'un homme eust vuidé vne bouteille, veu qu'il vuidoit bien un puits, mais qu'il trouuoit plus difficile d'en auoir tant beu, & en si peu de temps, mesmement beuant en vne bouteille, qui faisoit Grec, Grec. Un homme docte, qui estoit là, comme le Roy François en auoit toufours aupres de luy, va dire que cest Archer auoit bien beu à tire-lerigot. Tous ceux qui estoient là le prièrent de leur interpreter que c'estoit à dire boire à tire-lerigot, & qu'il n'y auoit pas long temps qu'on auoit veu deux vieilles, qui se disoient l'une à l'autre, ie boy à toy à tire-lerigot, & qu'ils ne sçauoient quel langage ce pouuoit estre. Il leur va dire, sans se faire prier davantage, que *larynx*, *laryngos*, estoit vne partie de la trachyartere, que cela valoit autant, que si on disoit, ie boy à toy, & i'employe & eslargis tant que ie puis ma trachyartere, & mon gosier. Combien, adioustoit-il, qu'aucuns ont voulu dire, que boire à tire-lerigot, venoit d'Alaric Roy des Goths : parce que ses gens-d'armes entrans en France, & estans en Guyenne, contraignoient leurs hostes, & tous les François, encores qu'ils fussent leurs ennemis, de boire à la santé & prosperité de leur

Roy Alaric Goth. Mais il arriua que Clouis, Roy de France, deffit ce Roy Alaric, & le tua de sa main (cas non gueres aduenue, qu'en vne bataille le chef d'une armee ait tué de sa main l'autre) à deux lieuës de Chauigny, en vn lieu lequel s'appelle Cinault : là où il y a encores aujourd'huy vn cimetiere tout remply de tombes cauees, & deux lieuës à l'entour, vous ne trouuerez dans terre que de ces sepulchres : & y en a si grande quantité, qu'il n'y a que ceux qui l'ont veu qui le peussent croire, n'y ayant pierriere là autour : & près de ces tombes y a encores vn lieu sur la riuere de Vienne, qu'on appelle le pas à la Biche : pource qu'elle enseigna aux François le gué, pour combatre les Goths. Le reste de ceste armee Gothique estant deffaict à deux lieuës de Bourdeaux, où il y a encore aujourd'huy vn village, qui s'appelle le Champ-arriou, le Roy Alaric mort, & toute son armee deffaite, les François se moquans d'Alaric & des Goths, disoient entr'eux-mesmes, s'inuitans à boire l'un à l'autre, *le m'en vay boire à te le Re Alaric Goth* : & corrompans ces mots, est demeuré qu'on dit maintenant, *le boy à toy à tire-lerigot*. Les femmes qui estoient en ceste Seree, vont interrompre cestuy qui auoit fait ce conte, le priant bien fort de ne meller les femmes parmy le vin, ne les yurongneries : dautant, disoient-elles, que les hommes ont assez de sujet en eux-mesmes, quand il est question de parler de bien boire, sans s'attacher aux femmes, qui ne boient pas tant la moitié que les hommes. Pour le prouuer, vne d'entre elles va dire, Si nous beuions autant que vous autres hommes, nous ferions tousiours

yures, à cause que nous sommes oyfives, & ceux qui sont oyfifs s'enyurent facilement : au contraire ceux qui travaillent, comme vous faites, s'enyurent moins, & sont plustost defenyurez, le travail dessechant les vapeurs, & estans montees, les dissipant. Vn ieune homme (que trouverez en toutes ces Serees en vouloir aux femmes) voyant ceste Dame si doctement discourir, luy confessa que les femmes veritablement ne s'enyuroient pas tant que les hommes, non pas, disoit-il à ceste Dame, que ne beuiez autant comme nous, mais dautant que vous estes humides & froides, le vin venant à tomber en vne si grande humidité & froideur, se trouvant vaincu, & demeurant aqueux, il perd sa force & vertu, ne pouvant s'euaporer iusques au cerueau. Qui demonstre vostre humidité, adioustoit-il, c'est que vous estes contrainctes de piffer souuent (soit dict sans offense) qui vous soulage quand auez trop beu. Puis vous auez la chair rare & poreuse, molle & delicate, & vos conduits ouverts & larges, comme chacun sçait, qui fait que les vapeurs ayans leur sortie libre, ne peuvent pas vous troubler le cerueau comme à nous. Et à fin que le croyez, Athenee dit que les Assyriens n'alloient iamais à la tauerne sans leurs femmes, & encores qu'elles beussent à leurs maris, & à tous ceux qui estoient dans le cabaret, si est-ce que les femmes ramenoient leurs maris en leurs maisons. Ceste honneste Dame repliqua ainsi : le ferois esmerueillee si Balthasar (ainsi auoit-il nom) se presentoit vne fois sans gaudir & rire : mais ie vous respons, que ce n'est ny l'humidité, ny la froideur, ny autre chose, qui empesche de nous enyurer, ains que nous sommes plus sages



& plus sobres que vous autres, ayans en nos corps autant ou plus de chaleur que vous, qui cause l'appetit de boire, & ayans beu, aide à la chaleur du vin à faire monter les vapeurs en la teste, & nous enyureroit si nous beuions autant comme vous. Trouuez-vous pas, adioust-elle, qu'anciennement quand on brusloit les corps morts, on mettoit vne femme avec dix hommes, pour les faire mieux brusler? Son aduerfaire luy va repliquer, que ce n'estoit pas à dire que les corps des femmes fussent plus chauds, parce qu'on les mesloit avec ceux des hommes, mais que cela se faisoit à cause qu'ils estoient plus gras. Elle ne laissa pourtant à luy demander, qui fait que nous voyons par experience, que les femmes endurent mieux le froid que les hommes, & ne demandent pas tant d'habillemens? N'est-ce pas, disoit-elle, qu'elles sont plus chaudes? Balthazar ne fut sans response : car il luy va dire, que si les femmes enduroient mieux le froid que les hommes, & en estoient moins offesees, ne demandans pas tant de vestemens, ce n'est pas, comme aucuns ont voulu dire, qu'elles soient plus chaudes que les hommes, mais c'est qu'une chacune chose s'offense moins de son semblable. Or bien, dit-elle, i'ay ce que ie demande : car si les femmes sont plus froides que les hommes, elles ne boient pas donc tant qu'eux. Parce que l'appetit de bien boire vient de chaleur, & tant plus vn homme est chaud, tant plus il est subject au vin, & le vin luy est plus contraire : le vin par sa chaleur & seicheresse estant pernicieux & dommageable à toutes natures chaudes & seiches, mesmes aux chaudes & humides, comme és enfans. Que l'homme soit plus chaud

que la femme, il appert de ce qu'elle est foible, timide & poreuse, & d'autant plus les hommes sont chauds, tant plus sont ils forts, vaillans & hardis, & tant plus aussi ils boient & aiment le vin : à cause de la chaleur, qui eschauffe aussi bien les poulmons que tout le reste du corps, dont vient l'enuie de boire, estant la soif vn appetit d'humeur & de froideur. L'enuie donc de boire, disoit-elle, & la force & hardiesse viennent d'une mesme cause, qui est la chaleur. Or nous ne sommes fortes ny hardies, nous ne sommes pas donc si alterees ny subiectes au vin que les hommes, qui sont plus hardis & forts que nous : veu que leur force & hardiesse viennent de la mesme cause que leur alteration. Et de fait, adioustelle, on a obserué les plus vaillans & hardis estre subiects au vin, & la vaillance bien souuent conioincte au vin. Qui possible est la cause pourquoy en Scythie, ce dit Aristote, on eslit pour Roy celui qui sçait mieux boire. Ainsi void l'on les peuples Septentrionaux, qui habitent le pais froid, boire plus que les Meridionaux, à cause de la chaleur interne qu'ils ont plus grande que ceux du Midy, qui habitent les regions chaudes : laquelle chaleur interne, qui fait que ces peuples Septentrionaux sont alterez, & aiment le vin, les rend aussi plus vaillans, hardis, forts, & aduisez que ceux du Midy. Et à propos que ce peuple Meridional est tousiours alteré, & aussi boit-il tousiours, il y auoit vn Marius en Italie fort grand beuveur : que quand on luy disoit qu'il ne faisoit que boire, il leur repliquoit en riant, Et pourquoy ne dit-on aussi que j'ay tousiours soif? Il ne faut point espargner le vin, il ne se feroit point.

Vn autre de la Seree voyant ces deux entrer si auant en raifon, va dire, que si la hardieffe & vaillantife viennent de mefme caufe dont vient l'appetit de bien boire, & faire *gar-auff*, c'est à dire, tout hors, qu'il cognoiffoit bien des femmes qui deuoient donc estre quelques Amazones, beuuans autant que les plus vaillans & hardis qu'on peult trouuer, fuſſent-ils Reiftres. Que veut dire, dit-il en continuant, que Bacchus s'appelle *Bimater* (ces deux noms ſe commençans par B) ayant eu deux meres, Iupiter & Semelé? Sinon que l'homme & la femme l'aiment bien: eſtant forty par deux portes, premierement par l'auant-chambre de Semelé, puis par le four de Iupiter, dont iceluy Bacchus a eſté appellé *Dithyrambe*. Et que veut dire que Bacchus a fait ſes guerres & conqueſtes auſſi bien avec des femmes qu'avec des hommes? & que ſes feſtes Orgiennes eſtoient celebrees de trois ans en trois ans, par des femmes folles & acariaſtres, avec des hommes? Leſquels tous enſemble beuuoient iuſques à ce que le vin les euſt rendus eſlourdis & eſtonnez. N'eſt-ce pas à dire que le pouuoir de Bacchus, ſa vertu & puiffance s'eſtend auſſi bien ſur le ſexe feminin que ſur le maſculin? A fin que m'en croiez, eſcoutez d'une Amazone, puis que la hardieffe & le boire procedent de meſmes cauſes, qui vous ſeruira d'eſchantillon pour vous monſtrer que les femmes n'aiment pas moins le vin, & en boient autant que les hommes. Ceſte Amazone, dequoy ie veux vous parler, eſtoit vne grand' Dame veſue, qu'aimoit tant le piot, qu'elle ne vouloit iamais eſtre ſans luy, & quand il la laiſſoit, elle pleuroit: car elle beuuoit

toufiours tout; & iufques aux larmes, de telle forte que fon vin en eftoit moderé : ce qui toutesfois la falchoit vn peu. Quelques vns de fes parens & amis lui remonfterent que, cela n'eftoit honnefte ne ciuil, mef-  
mement à elle qui eftoit grand' Dame, & que cela pou-  
uoit nuire à fes filles qu'elle auoit à marier, & à elle, fi  
elle fe vouloit remarier, dautant qu'on pourroit dire  
qu'elle eft vne yurongne, parce que les yeux leur pleu-  
rent communément, à caufe des humeurs engendrees  
par le vin au cerueau, enuoiees aux yeux qui font po-  
reux, pour fe defcharger. Cefte bonne vefue respond  
à ces cenfeurs, que ce n'eftoit pas le vin qui la faifoit  
pleurer en beuuant, mais que quand elle beuuoit, voyant  
au fons de la coupe les armoiries de fon feu mary,  
qu'elle regrettoit tant, & auoit tant aimé, que fe sou-  
uenant de luy, elle ne pouuoit fe contenir de pleurer.  
Car vous fçauiez, leur difoit-elle, que toute trifteffe tend  
à froideur, & que la froideur rend les pores & conduits  
de nos yeux denfes & refferrez, qui fait fortir l'hum-  
idité, la trifteffe preffant par froideur les yeux, comme  
la ioye les dilate en ouurant les pores. Ces correcteurs  
y allans à la bonne foy, & penfans que la fouuenance  
de fon mary fust la caufe de ce qu'elle pleuroit tou-  
fiours en beuuant, & beuuoit en pleurant, commande-  
rent aux feruiteurs de cefte vefue, d'emplir de vin toute  
la coupe, quand ils luy bailleroient à boire, raifonnans  
ainfi : Elle ne pourra pas boire tout, qui fera qu'elle  
ne pourra pas voir les armoiries de fon feu mary, lef-  
quelles luy caufent cefte trifteffe, & par confequent ce  
pleur : ne les voyant, eftans couuertes de vin, elle ne

pleurera plus. Mais il aduint tout au rebours : car tant plus on luy verfoit de vin en sa coupe, tant plus elle beuvoit : ne laissant iamais rien, tant elle aimoit à boire net, & haïffoit à coup le vin. Parquoy les parens de ceste vefue voyans que cela ne seruoit de rien, se vont aduifer de faire mettre au fond de la coupe vn grand diable hideux & cornu, au lieu où estoient les armoiries de son feu mary : pensans que la peur qu'elle auroit de voir ce diable espouventable en sa coupe, si elle beuvoit tout, l'empescheroit de tant boire, par ainfi qu'elle ne pleureroit plus en beuant. Mais ce vilain diable ne peust empeschier qu'elle ne beust tout le vin qui estoit en sa coupe, sans auoir peur de luy ne de ses cornes. Dont en fin furent contraincts de luy dire que ce n'estoient point les armoiries ne la souuenance de son feu mary qui la faisoit pleurer en beuant, comme elle disoit, veu qu'au fonds de la coupe les armoiries n'y estoient plus, mais vn diable si horrible qu'elle deuoit auoir peur de le voir : & pour ne le voir point, ils s'esmerueilloient qu'elle ne laissoit du vin en sa coupe, qui cacheroit ce grand diable. Moy, leur repliqua ceste vefue, que i'en laiffasse vne goutte à ce meschant diable, i'aimerois mieux en creuer. A grand' peine le conte estoit acheué, que tous ceux de la Seree pleurerent autant à force de rire, que la vefue à force de boire : la ioye leur ouurant le cerueau à cause de la chaleur qui y monte, dont vient l'effusion de cest humeur. Quelqu'un voulant soustenir la bonne affection de ceste Dame, va dire que ce n'estoit pas du iourd'huy qu'on mettoit au fonds des coupes les armoiries & images des morts qu'on a aimez, à fin d'auoir souuenance

d'eux, toutes les fois qu'ils boiroient. I. Capitolinus dit que Corn. Macer auoit l'effigie d'Alexandre en sa coupe. Cicero afferme que les Epicuriens auoient l'image d'Epicure où ils beuuoient. Saint Hierosme escrit, que plusieurs de son temps mettoient au fonds de leurs coupes la ressemblance des Apostres. Il y auoit en ceste Serree vne Fesse-tonduë, lequel apres auoir ry comme les autres, & les voyans pleurer de force de rire, leur va dire, qu'il aimeroit beaucoup mieux pleurer de boire comme la vesue, que pleurer de force de rire, & qu'il y auoit bien plus de volupté à l'un qu'à l'autre. Ce qui l'auoit incité de mettre en l'ame de sa deuise, *In fletu solatium*. Puis pourfuiuant nous va dire, qu'il y auoit bon moien d'empêcher ceste vesue de pleurer en beuuant, luy trempant son vin avec de l'eau : car l'eau rabat les vapeurs qui montent au cerueau, dont viennent les humeurs qui se deschargent par les yeux. Celuy qui auoit fait le conte de la vesue, lui replique, que l'eau n'y faisoit rien : veu qu'elle rendoit par les yeux assez d'eau, qui tomboit en son vin, pour rabattre les fumees & vapeurs qui font pleurer, si cela auoit lieu. La Fesse-tonduë nie que ceste vesue rendist & verfast de l'eau en sa coupe, pour ce qu'elle n'en beuuoit point. Et nous va asseurer que ceste vesue n'estoit point forcier : & que c'est vne chose veritable que les forcieres ne pleurent iamais, & qu'il frequenteroit plustost les femmes qui pleurent en beuuant, que les autres, veu qu'elles ne sont point forcieres. Que si on se veut garder de pleurer en beuuant, il n'y a que de prendre haleine en beuuant, comme faisoient anciennement les bons beueurs.

Puis va soustenir que le vin où il y a de l'eau causoit plus de vapeurs, dont vient le pleurer, que le vin pur : & qui plus est, que le vin meslé avec de l'eau enyuroit plustost que ne faisoit le vin tout pur : & que le vin trempé d'eau ne laissoit d'enyrurer. Et pour le prouver commença ainfi. Vous me confessez que les raisons cessent où l'experience a lieu. Regardez que l'annee 1576. encores que les vins fussent verds, & en la plus grande part on eust mis de l'eau, à cause du peu de vin qu'on auoit amassé, on voyoit autant de gens yures, que si les vins eussent esté bons & purs, & autant de vapeurs montoient au cerueau, & si on ne vid iamais tant d'hommes & de femmes piffer au liêt : car il n'y a rien qui face tant piffer au liêt que boire du vin meslé avec force eau. Vn de la compagnie, en riant luy va demander. Les vins de ceste annee-là, enyuroient-ils point, parce qu'ils estoient bien forts, estans enuironnez d'eau : si forts, dis-je, qu'on n'en pouuoit gueres boire sans eau. Tellement que ceux qui le vendoient, asseuroient leurs vins si forts, qu'ils portoient la moitié d'eau. La parole reprins par celuy qui tenoit que le vin verd, & où il y auoit de l'eau, enyuroit plustost, & auoit plus de vapeurs, que le bon vin & pur, continuant va demander : si le vin verd ne demeueroit pas dauantage en l'estomach que le vin bien meur : y demeurant long temps, & le trauaillant, il rend plus de vapeurs, qui par la chaleur penetrent au cerueau, dont viennent les larmes & l'ebriété. Quant au vin où il y a de l'eau, ie soustiens que l'eau meslee parmy le vin, estant plus subtile que le vin, le subtilise, estant subtilisé, le fait penetrer, où le vin tout seul & pur

n'eust sceu paruenir, & en penetrant cause l'ebriété. L'experience nous a appris, disoit-il, que le vin muscat enyure plus meslé avec de l'eau, que s'il estoit beu tout pur. Et est chose toute asseuree que le vin trempé cause vomissement, & si debilité la vertu retentive. Et combien que le vin meslé avec de l'eau appaise plustost la soif que le vin pur, ne que l'eau mesme pure, faisant le vin plus aiant penetrer l'eau, laquelle refreschit & humecte, si est-ce que le vin ne laisse à faire mesmes effets : car le vin tant laué que vous voudrez, retiendra tousiours son naturel, en proportion de sa qualité. Le vieux proverbe des vieux Medecins, adiousta il, qui dit *Post crudum purum*, ne fait-il pas totalement pour moy ? Car si apres auoir mangé du fruit cru, vous beuvez du vin mixtionné avec de l'eau, le vin subtilisé par l'eau penetrera plus facilement, & tirera avec soy es veines les fruits indigestes, qui autrement n'eussent sceu y penetrer. Dauantage, pour monstrier que ceux qui boient le vin meslé avec l'eau, s'enyurent aussi tost que ceux qui boient du vin tout pur : c'est que ceux qui boient le vin tout pur n'en boient pas tant que ceux qui y mettent de l'eau : or ceux qui ne boient gueres, ne se sentent pas tant du vin que ceux qui en boient beaucoup. Et vous dirai bien plus, pour l'auoir expérimenté, que la teste fait plus de mal quand on a trop beu de vin où il y ait de l'eau, que quand on a trop prins de vin pur. Et c'est pource que le vin pur est de meilleure digestion, & ainsi les fumees & vapeurs ne causent point de mal à la teste : mais le vin trempé d'eau, quand il paruiet au cerueau, il en fort avec grande difficulté. Il en y eust



en la Seree qui accorderent bien que le gros vin où on ne mettoit gueres d'eau, pouuoit plus enyurer que le pur, l'eau le subtilifant, & le faifant penetrer, & le rendant plus fumeux : mais que le petit vin se pouuoit avec peu d'eau si bien moderer, qu'il ne nuifoit nullement à ceux qui le beuuoiert, & ne les enyuroit en aucune façon : ioinct qu'il estoit plus fain que le pur. Toutes-fois, adiouta-il, encores que le vin meflé avec l'eau soit plus fain que le pur, si est-ce que ie le boy tousiours fans eau : dautant qu'on m'a iugé à deuenir hydropique, si ie ne m'en donnois garde. A ceste cause, ie fis conuenir vn villageois, qui m'auoit vendu vn petit buffard moitié d'eau & moitié de vin : & ie disois au Iuge que l'eau qui estoit meflée avec le vin feroit cause de ma mort, & que ie tomberoie en hydropisie. Celuy qui m'auoit vendu le vin se defendoit, disant qu'il ne m'auoit aucunement trompé, & que en me vendant le vin, il m'auoit bien dit, qu'il me vendoit vn buffardeau. Ceux de la Seree ayans vn peu ry, il recommença à parler à eux ainfi. Messieurs, si vous aimez ma santé, ie vous prie de m'enfeigner comme ie pourray sçauoir si en du vin il y a de l'eau, & s'il y en a, comme ie la pourray separer d'avec le vin : estant subiect à deux maladies, qui sont causees & aidees pour boire de l'eau : la plus dangereuse est l'hydropisie, la plus douloureuse la cholique : qui peut venir de la mixtion d'eau & de vin, dont s'engendre vn vent flatueux, qui est dissipé par la chaleur du vin pur. Que si le vin pur dissipant par sa chaleur les vents, me nuifoit en quelque autre chose, i'aimeroie mieux boire le vin tout pur, & l'eau toute

pure, que les boire meslez : l'eau ne pouuant d'elle-mesme engendrer ce vent crasse, qui cause la cholique, ce qu'elle fait aidee du vin.

Quelqu'un prenant la parole l'aduertit que les choses chaudes pouuoient bien engendrer des maladies froides, la trop grande chaleur consumant & suffoquant la chaleur naturelle. Et qu'il se donnaist garde qu'il ne luy aduint comme il fit à vn bon biberon, à qui la Bohemienne auoit dit qu'il deuoit bien craindre à mourir par l'eau. Lequel adioustant foy à ces paroles, n'alloit iamais près de l'eau, ni dessus, & encores moins dessous, & si ne beuuoit iamais d'eau, fust elle bouillie, & en fa soupe, tant il la craignoit. Mais beuant du meilleur, & beaucoup, il ne put euite qu'il ne s'en allast par eau, comme on luy auoit predict. Si ne laisseray-ie pourtant, va il dire à ce cacochyme, de vous apprendre à cognoistre s'il y a de l'eau dans le vin, & s'il y en a, de les separer, m'assurant qu'estes si aduisé, que ne prendrez du vin que modérément, si le beuez sans eau, craignant l'hydropisie. Si vous mettez des pommes, disoit-il, ou des poires sauages dedans vn vaisseau de vin, & tout va au fond, assurez-vous qu'il y a de l'eau parmy ce vin. A defect de pommes & poires, prenez vn baston frotté d'huile, & si le mettant dans le vaisseau il retient quelque chose de ce vin, le vin indubitablement est meslé. Aucuns mettent le vin dequoy ils se doutent dessus de la chaux viue, que si elle se dissout & detrempe, c'est chose assuree qu'il y a de l'eau avec ce vin. Les autres, pour sçauoir s'il y a de l'eau dans du vin, versent du vin en vne poisse, où il y a de l'huile bouil-

lant, que s'il y a de l'eau meslee parmi le vin, l'huile fera grand bruit, & si bouillonnera. Les autres prennent vn jonc desseché, & le mettent dans le vin, que s'il y a de l'eau, elle fera attirée par ce jonc : ou bien iettent des meures dans le vin, que si elles vont au fonds, le vin n'est pas pur : autant en est-il d'un œuf. Que si on veut les separer, mettez les en vn vaisseau de lierre : car le vin s'escoulera dehors, & ne demeurera que l'eau dans le vaisseau : à cause que le lierre, dont est fait ce vase, estant plein de trous, fait place au vin qui sortira, & ce qui a plus de corps, se contiendra mieux dans le vaisseau : le vin ne voulant auoir nulle amitié avec l'eau : si bien que par apres ne le vin ne l'eau se sentent d'aucun meslange : le vin pouuant passer à trauers l'eau sans aucune mixtion de l'un avec l'autre. Ce que pourrez aisément comprendre, prenant deux vaisseaux de verre, nommez monte-vins. Autrement pour separer l'eau du vin, faut mettre dans le tonneau alum fondu, puis estouper la bouche du tonneau d'une esponge imbibée d'huile, & tourner la bouche contre terre : car l'eau sortira seulement. Vn de la Seree demanda s'il y auoit point de moien de cognoistre quand les vins sont meslez avec d'autres vins, comme on iugeoit si l'eau estoit meslee avec le vin : pour autant qu'il asseuroit, que le vin verd & rude meslé avec le doux, & le blanc avec le rouge, estoient causes de diuerfes maladies, aussi bien que l'eau qu'on brouille avec le vin : car l'un & l'autre empesche l'estomach, à cause des nourritures qui sont de diuerfes qualitez les vnes se conuertissans plustost à la substance du corps, & les autres plus tard. A ceste cause

vne Republique bien policee deuoit sur tout punir ces brouille-vins : n'y ayant rien qui enyure plus promptement, & face faire plus de folies, que le vin meflé de plusieurs vins. Pleuft à Dieu, replica vn bon Drolle, qu'ils fussent aussi bien chastiez que celuy dont ie vous feray vn petit conte. L'estois vn iour, disoit-il, en vne tauerne, avec aucuns miens voisins : il arriua qu'ainsi que nous beuions, ie vay appercevoir nostre hoste, qui portoit deux seaux tout pleins d'eau en sa caue, & deux autres pleins de vin que portoit son valet : tout sur l'heure, me mettant à la fenestre, ie crie à pleine teste, au feu, au feu, aussi effroyablement que le petit bossu de Turc, qui routissoit le gentil Panurge, crioit *dalbaroth, dalbaroth* : toute la ville fut tout incontinent esmeuë, craignant le feu, à cause que c'estoit sur le soir : tellement que la tauerne se trouua pleine de toutes sortes de gens. Les vns y apportans de l'eau, comme contraire au feu : les autres de l'huile, le feu estant aucunefois si grand, que l'eau à cause de sa frigidité, ne peut penetrer iusques là où est la nourriture du feu, mais l'huile, qui est lente & crasse, ne s'escoulant pas si aisément, estoupe & assopist ce qui nourrist le feu : les autres apportoiēt du vin-aigre, estant par sa grande frigidité du tout contraire au feu, & par sa tenuité penetrant où l'eau ne l'huile ne peuuent penetrer. Le peuple entrant en la chambre où nous estions, & ne voyant feu ne fumee, nous demande où estoit le feu : tout enrouë d'auoir si fort crié au feu, ie leur responds, qu'il falloit bien qu'il fust en la caue, & que tout maintenant i'auois veu le maistre de la maison, nostre hoste, qui y portoit

de l'eau. Ils descendent subitement en la caue, & là trouuent le tauernier, avec son valet, qui mettoient de l'eau dans le vin, & brouilloient tout. Alors l'un leur iette son eau & son seau à la teste, l'autre son huile, l'autre son vin-aigre, si que bien peu s'en fallut qu'ils ne fussent noyez & affommez de coups. Nostre hôte esbahy de voir tant de gens en sa caue, & ne sçachant pourquoy ils luy en vouloient, se sauue en un petit cauerneau : & qui luy aida bien à se sauuer, c'est que la plus-part s'amusa tellement à boire, qu'il ne demeura pas vne goutte de vin en sa caue : & si ne laisserent par apres à le trouuer, & si bien le pelauder, qu'il garda le liêt plus de six mois apres. Et quand il en voulut informer, il ne trouua sergent, ni procureur, ni aduocat, ni iuge, qui voulussent estre pour luy. Qui voudroit estre aussi pour ceux-là, adioustâ celui qui auoit faict ce conte, qui non seulement marient le puits & la caue, mais pour habiller leurs vins, mettent dans les tonneaux des choses qui nuisent grandement à nostre santé ? Comme de la semence de Eruca, du soulfre, de l'eau de mer cuite avec du miel, de la resine, du lait de vache, de la chaux, du sable, des œufs. Quelque autre prenant la parole va dire que de là estoit venu qu'on dit, C'est un ris d'hottellier, il ne passe pas le bout des dents, ou plustost des leures : car ie ne sçay de quelle partie on rid. Et à la verité, disoit-il, comment est-ce que ceux qui gastent ce que Dieu a faict, pourroient rire à bon escient, & du bon du cœur, & contre leur conscience ? Aussi les François, adioustoit-il, ont appellé ces gens icy hostes, du mot Latin, *Hofis*, qui est à dire, ennemy : le François

retenant du mot Latin *Hofis*, hofte & hoftelier : n'ayant le François plus grand ennemy que celui qui gaste & corrompt vne si bonne chofe qu'est le vin, ne le pouuant autrement ne plus proprement appeller qu'ennemy. Et pour monftrer que ce n'est pas du iourd'huy qu'on tient les hoftes & tauerniers pour ennemis, vous trouuerez qu'anciennement celui qu'on nomme *Hofpes* en Latin, s'appelloit *Hofis*, *ab hofiendo*, *id est*, *quando* : auffi *noftri hoftes*, nos ennemis, meflans l'eau avec le vin, les rendent esgaux, vendans l'un autant que l'autre. Et c'est vne des raifons pourquoy Platon ne veut point que fes citoyens foient hoftes, & tiennent hofteleries, & le permet feulemment aux plus abiefts du peuple : à caufe que telles gens font vicieux. Et le Iure-confulte au tiltre de *Nundinis*, fait mention de ce qu'en dit Platon. Muret dit auoir trouué en vn liure non encores imprimé, que les hoftes font accomparez à la Fortune, en ce qu'ils baillent au commencement de bon vin, puis en feruent de mauuais, la Fortune en faifant ainfi, en liurant d'entree à fes fauoris de grands biens avec grande felicité, puis apres les rempliffant d'autant de malheur, qu'elle leur a departy de bon heur. La faincte Efcriture mefme voulant exprimer vn grand mal, quand la parole de Dieu est falſifiée, alteree, meſlee & corrompue, elle vſe de ce mot *cauponari*. Et auffi il ne falloit pas aux premices que les anciens preſentoient à leurs Dieux, que les Latins appellent *Libationes*, leur bailler du vin meſlé avec de l'eau, eſtant appellé *ſpurcum* : le vin pur denotant vne ſincerité, & vn cœur ſans fraude, meſlé avec de l'eau, ſuperſtition & tromperie. Quelqu'un de la Seree luy ſouuenant de ceſt hoſte, à

qui on auoit fait vn vray tour de Panurge, souhaitoit que tous ces brouillons de vin fussent aussi bien chastiez qu'auoit esté nostre brouillon, ou comme fut Lycurgus Roy de Thrace, lequel ses subjects precipiterent en l'eau, pour auoir le premier osé mesler l'eau avec le vin, si nous voulons croire Laetance : ou bien que toutes les eaux de ce país eussent la propriété d'une fontaine, qui est en vne certaine isle des Cyclades, appelée *Teneo*, ainsi que recite Athenée Naucratis. L'eau de laquelle fontaine ne veut en sorte du monde consentir d'estre meslée avec le vin, ains elle se tient tousiours à part, encores qu'elle soit versée dans vn verre avec le vin, de maniere qu'on la peut separer aussi pure qu'elle estoit deuant l'auoir mise avec le vin. Je ne sçay, repliqua vn autre, comment cela se peut faire, attendu que le vin Maronean, qui est en Thrace, le meilleur vin du monde, si nous croyons Homere, porte les deux parts d'eau, & que Mutius Consul Romain trouua qu'en ce país-là on ne beuuoit le vin que trempé avec autant d'eau. Que si i'estois Magistrat, adiouta-il, on ne vendroit pas vne goutte de vin, où il n'y eust de l'eau assez long temps deuant, tant à cause des querelles, qui viennent de boire le vin pur, que pour euitier les maladies qui surprennent ceux qui mettent seulement de l'eau en leur vin lors qu'ils le veulent boire.

Pour monstrier qu'il estoit bon pour la santé de mettre de l'eau dans le vin long temps auant que le boire, il disoit, que les liqueurs meslées, qui ne sont point contraires l'une à l'autre par aucune qualité, ne resistent point à la concoction, mais que les liqueurs contraires,

comme est l'eau & le vin, refistoient à la concoction, engendrans des ventosités, & faisans des douleurs de teste par leurs qualitez contraires. Si bien que Plutarque dit, que s'il luy falloit boire du vin tout incontinent qu'on y a mis de l'eau, qu'il aimeroit mieux le boire tout pur, mais en petite quantité, qu'avec de l'eau. Ces raisons estoient confirmées par vn vieux quolibet, qu'on a adiousté aux Aphorismes d'Hippocrates, qui dit, *Vinum lymphatum, citò potatum, gignit lepram*. Alors se trouua vn de nostre Seree, qui accorda bien qu'il estoit bon à ceux qui mettoient de l'eau en leur vin, de l'auoir meslée long temps auant que de boire, mais que les querelles & folies, qui se font communément sur le soir, venoient plustost pour auoir mis de l'eau en son vin, & pour n'auoir assez beu, que pour auoir beaucoup beu, & sans eau : dautant, disoit-il, que les gens à demi-yures, sont plus dangereux de beaucoup, que ceux qui sont du tout yures, lesquels sont si suffoquez de vin, qu'ils n'ont nulle action, & ne sçauroient rien faire de bon ne de mauuais. Mais ceux qui n'ont beu qu'à demi, leur iugement estant seulement corrompu des fumees du vin, sont les folies, les pouuans executer. Si bien qu'il maintenoit que les Loix deuoient excuser celui qui est totalement yure, s'il commettoit d'auenture quelque folie : car il n'a nul iugement. Et quand le Poëte dit, l'ay esté yure, il donne vne excuse suffisante pour tous les maux qu'on sçauroit faire. Mais on ne doit pas supporter celui qui n'est yure qu'à demy, adioustoit-il, dautant qu'il a iugement, combien qu'il l'ait peruerty. Le m'esbahy, va repliquer quelqu'un,



comme le vin fait faire des follies, veu qu'on trouue par les Liures, ce qui est confirmé par experience, que si vn homme entre en cholere, & qu'on ait peur qu'il face quelque follie, il n'y a rien meilleur pour l'appaiser, que de luy bailler à boire de bon vin, comme conseille Plaute, qui detrempera la cholere, & deschaffera la tristesse & melancholie, qui cauoient la fureur. Mesmes nous trouuons en la Maison rustique, qu'aux mulets & mules, qui sont lunatiques, il n'y a pas meilleur moyen pour leur oster ce vice, que leur faire boire souuent du vin. Aussi trouuons-nous en Homere que Polyphemus fut adoucy par le vin, & parla plus doucement à Vlysse. Et quand les poëtes ont feint que le char de Bacchus estoit tiré par des tigres, ils ont voulu demonstrier que pour abaissier l'audace & fierté de l'esprit, il sert beaucoup d'vser de vin modérément. Et qui est cause que ceux qui ont bien mangé & beu, adioust-il, se mettent moins en cholere que ceux qui sont à ieun? Sinon qu'alors que le corps est assouuy & plein de viandes & de vin, il est moins à sec, parquoy la chaleur naturelle estant attiedie, le corps est moins subiect à courroux: & aussi qu'alors la faculté naturelle est occupee à la concoction. Or bien, va dire vn autre de la Seree, ie m'en vay vous mettre hors de dispute, car ie vous apprendray comme ayant beu beaucoup, ou peu, tout pur, ou avec de l'eau, il n'en aduiendra aucune folie, & ne ferez aucunement prins de vin, eussiez vous disné & soupé hors de vostre maison, & si boirez aussi bien vostre saoul qu'un cheual, sans vous enyurer. Les femmes s'en vouloient aller, disans que ces beaux dif-

cours ne les concernoient en rien. Mais elles furent arrestees par leurs maris, qui leur dirent qu'elles demeurassent à toutes adventures, & qu'il n'y auoit homme ni femme qui ne fut subiect à ceste vimere, & à ce climat. Parquoy celuy qui auoit faict ceste promesse, estant prié de s'en acquiter, commença ainsi, Messieurs & mes Dames, auant que ie vous die les moyens & receptes que i'ay pour empescher que ne foyez accusez d'estre dedans & d'auoir veu boire, notez deux axiomes ou maximes. La premiere sera, que si auez peur que la pluye vous prenne, ne beuuez pas tant au dîner qu'au souper : à cause de la chaleur naturelle, qui est plus grande sur le soir que sur le dîner, laquelle digere plus aisément le vin, & aussi que les veines & les conduits sont plus ouuerts & larges sur le soir qu'au matin, & pourtant le vin estant departy en plusieurs lieux, n'a pas si grande force, ni tant de vapeurs. L'autre maxime sera, que ceux qui ont peur de se mettre dedans, ne doivent pas tant boire l'Esté que l'Hyuer : car i'ay vn mien voisin qui ne desenyure point tout l'Esté, à cause, dit-il, que les nuits sont si petites, qu'en si peu de temps il ne peut desenyurer. Et ne fait, que Cato veut qu'on boiue dauantage l'Esté que l'Hyuer : car il parle aux gens des champs qui, traouillent plus l'Esté que l'Hyuer ; l'exercice dissipant les vapeurs, qui causent l'ebriété, empesche qu'ils ne s'enyurent. Et ainsi, à mon aduis, adioust-il, doit estre interpreté ce que dit Hesiodé, qu'il faut boire tout pur vingt iours auant la Canicule, & vingt iours apres. Cela presuppposé, disoit-il en continuant, ie m'enuois vous dire plusieurs remedes & re-

ceptes pour vous empescher de chafourrer, à fin que chacun vse de la plus aisee à prendre, combien qu'il n'en y ait pas vne diagrediee. Il sera bon au matin, principalement quand il faudra disner ou souper hors de vostre maison (car on ne s'enyure pas volontiers de son vin) ou aller à quelque feste de Bacchus, car comme dit le prouerbe Latin, *Sacra hæc aliter non constant* : il sera bon, di-ie, manger cinq ou six noiaux de pesches, ou autant d'amendes ameres, desquelles le Medecin de Drusus vsoit, ce dit Plutarque, ou boire le ius de leurs feuilles, ou prendre quelques choses ameres, qui par l'vrine euacuent les humeurs aqueuses, & par ce moien les fumees s'en vont ailleurs qu'au cerueau, & le vin est empesché d'entrer és veines, l'amertume desséchant l'humidité : & aussi que les choses ameres font si fort eslargir les conduits de l'vrine, que ce qu'on boit ne sejourne gueres au corps, parce n'y fait pas grande operation. La noix muscade, & vn petit morceau de pain abreuvé en miel dompte la force du vin, & si chasse les fumees mordicantes. L'huile d'oliue beuë rend les boyaux coulans, & dilate les vases vrinaires, si bien que le vin n'arreste point, & s'escoule incontinent. L'on dit que vn grand beuveur ne s'enyurera iamais, s'il dit la premiere fois qu'il boira ce vers d'Homere,

*Iuppiter his alta sonuit clementer ab Ida.*

c'est à dire, De ce haut mont d'Ida Iupiter fit sa voix doucement retonner : si celui qui dira ce vers, est couronné d'une muscate. Autrement. Les choux mangez, cuits ou crus, ou le ius d'iceux beu, esteignent la force du vin, & si defenyurent, selon Cato (qui louë les choux

iufques à fafcher) à caufe de la grande contrariété qu'ils ont enfemble, ou felon Aristote, à caufe du ius de chou qui eft doux & abfterfif. Encores aujourd'huy quand les Allemans veulent boire à plein godet, fans s'enyurer, ils mangent force choux auant que boire. Les cendres du bec des Arondelles & de la pouldre de choux, broyees avec du myrrhe, & beuës dans du vin, font fingulieres contre l'ebriété. A cefte caufe, ce dit Stoflerus, les anciens faifans leurs vaiffeaux pour boire, meffoient avec la terre, de ces trois chofes, pour empêcher l'ebriété. Le raifort rabat la vertu du vin, par fa force & acrimonie, par laquelle il deffeche & brufle les vapeurs qui troublent les efprits. Les oignons mangez avec du vin-aigre, la coriandre avec du fucré, boire de l'eau froide avec du vin-aigre, tout cela empêche qu'on ne s'enyure : comme auffi fait la poudre de pierre-ponce, à caufe de fa vertu deficcative, qui deffeche la force du vin. Il y en a, adioufta-il, qui tiennent que le poulmon de bouc mangé eft fouuerain pour empêcher l'ebriété, mais parce que ie n'aime point le bouc ne fes cornes, ie ne l'ay point effayé. Et me fuffira de vous dire que les anciens, ou pour empêcher l'ebriété, ou pour purger & corroborer l'eftomach, ou pour eftre prouoquez à bien boire, irritans le ventricule, prenoient vn antidote auant le poifon, qu'ils appelloient *Propomata*. Je m'oubliais, adioufta-il encores, de vous dire, ce que faifoient ces mefmes anciens, qui pour empêcher l'ebriété fe coronnoient de lierre aux grands banquets : comme on peint Bacchus : non tant pour monftrer leur ioye, & la fertilité de l'annee, que

pour reprimer la chaleur du vin, ce que fait le lierre par sa froideur & siccité, & par sa propriété naturelle : & si defend, ce dit Tertullian, la teste des pinteurs d'une pesanteur de teste & endormissement, qu'il appelle *Helucus*. Aucuns, adioustoit-il, faisoient leurs chapeaux de fleurs & d'herbes chaudes (combien qu'Athenée ne les approuve) qui par leur chaleur ouurent les pores & conduits du cerueau, & en ce faisant donnent moien aux vapeurs du vin de s'éuaporer, lesquelles estans diffipees ne peuuent donner à la teste, & se saisir de l'origine des nerfs. Les autres au contraire les bastiffoient de fleurs & fueilles modérément froides, comme de roses & violettes, qui par leur frigidité repoussent les vapeurs qui autrement monteroient au cerueau. On dit aussi qu'on ne s'enyure iamais si on est couronné de petits rameaux d'une muscate. Quelques uns se trouuoient bien de se chappeller de Melilot : dont vous voyez que Cratine en Platon appelle tousiours le Melilot sa fidele garde : comme celui qui le gardoit d'estre yure : à cause de sa bonne senteur, & sa vertu de refroidir. Le chapeau de roses estoit frequent aux banquets, tant à cause que la rose refroidit le cerueau, & sède la douleur de la teste : que pource qu'elle est amie & familiere des conuiuies, estant la rose le symbole de silence, & pour cela dediee au Dieu de silence : par là voulans monstrier qu'il faut taire ce qui se dit banquetant avec ses amis. Les chapeaux de Troefne n'auoient moindre vertu contre le vin, comme Ovide l'a chanté :

*L'yurongne banquetant a son chef couronné  
D'un beau chapeau de fleurs, de Troefne façonné:  
Puis toujours en sautant à bien boire s'addonne,  
Toutesfois le vin pur ne l'enteste & estonne.*

Ce qu'Horace tesmoigne, quand il dit :

*Le hay les appareils des Perses, somptueux  
En habits parfumez, & onguens precieux.  
De Troefne les chapedux aux banquets me desplaisent.*

Et non seulement, adioustoit-il, ces coronnes & chapeaux seruoient pour se garentir de l'ebriété, mais ferrans la teste, ils sedoient la douleur qui prouient de trop boire, si bien qu'aucuns n'auoient leurs coronnes que de laine, ferrans avec cela bien fort leur teste. Du depuis voulans conioindre le soulagement qui prouient de se ferrer la teste, & le remede & antidote qui prouient des fleurs & fueilles d'aucunes herbes, avec quelque ornement, laiffans les coronnes de laine, ils les bastirent de lierre, de myrthe, de roses, de melilot, de laurier (defendu toutesfois par Athenée) & autres herbes odoriferantes : lesquelles, outre la vertu de reprimer la force du vin, peussent avec leur odeur resiouir les sens, & reprimer la senteur du vin, qui desplaisoit à aucuns, principalement l'odeur vineux des grands banquets. Combien que dans Horace si l'on fait quelque feste, le vin est espandu sur le paué. Et à la verité, ie ne sçai point pour quelle autre raison Platon veut que les banqueteurs soient couronnez, sinon à fin que par la bonne odeur de ces chapeaux, la senteur Bacchique fust reprimée & mode-

ree. Et encores que ces chapeaux & coronnes fussent d'herbes & de fleurs, si ne laissoient-ils pas à ferrer aussi bien la teste & s'edifier la douleur de trop boire, que leurs bandeaux de laine, qui sembloient au diademe que portoient les Rois de ce temps-là. Parquoy les grands Seigneurs n'osans se coronner de laine, furent contraincts prendre des chapeaux de fleurs : à cause qu'un Grec, qui se bandoit souuent en beuuant, pour euer le mal de teste, fut accusé de vouloir vsurper la tyrannie, & se faire Roy, aussi bien que Pompee fut soupçonné d'affecter la Roiauté, pour bander vne playe qu'il auoit au genou d'un bandeau blanc. Mais outre cela, adioust-il encores, ie croi pourtant que ces coronnes de chapeaux faictes de fleurs, seruoient de quelque magnificence & triomphe : car les Anciens en leurs festinages & banquets coronnoient & le vin, & les viandes : car Virgile dit, *Et vina coronant*. Et aussi les Grecs appelloient les grands festins *Thalia*, comme si on disoit fleuris & verdoians : si on ne m'a trompé. Quelqu'un de la Seree, qui demandoit vne caution pour s'affeuer de tous ces remedes & precautions des bandeaux, des chapeaux, des coronnes, lui va demander s'il le pourroit guerir & desenyurer si d'auenture ces antidotes ne l'auoient empesché de se mettre dans la vigne iusques au pescher : car il n'y a si sage en ce cas qui ne s'oublie, & comme dit Abacuch, le vin trompe les plus sages. Le Medecin, disoit-il, tant sçauant & expert qu'il soit, ne peut pas empeschier, avec tous ses bons regimes, qu'on ne tombe en maladie : mais y estant tombé, il a des remedes pour guerir, comme

il en auoit pour entretenir la santé. Celuy qui auoit enseigné ce qui remedioit pour empeschier l'ebriété, va respondre, qu'il leur diroit les moiens de se defenyurer, & de fortir honnestement, sans scandale, & sans aucun inconuenient, de ceste maladie de pippe, si de fortune on n'eust vsé de ses remedes. Que si i'eusse esté, disoit-il, au ieu de prix & combat qu'Alexandre proposa à ceux qui boiroient le mieux d'autant, i'eusse bien empesché de mourir quarante personnes, qui demeurèrent sur la place, pour s'estre voulus efforcer par dessus leur portee, & mesme i'eusse sauué le victorieux & triomphant Polyposias, qui en emportant la coronne, ne suruequit que trois iours apres. Nostre Fesse-tondue alors va parler ainsi : De peur de m'enyurer, & estant yure pour me defenyurer, ie ne voudrois sinon qu'on m'apportast sur la table, ce qu'on y mettoit és banquets des Anciens, pour les inciter à boire : car i'aurois grand soif si ceste teste de mort ou le crane qu'on leur monstroient en leurs banquets, ne me faisoient passer la soif, & serois bien yure, si ayant veu cela, ie ne defenyurois. Pensez vous, adioustoit-il, que ie peusse estre prouqué & eschauffé à boire par leur *Larua*, qui panchoit de tous costez, pour monstrier l'instabilité & brefueté de nostre vie, & pour cela qu'il faut boire, à fin qu'il ne s'en perde rien, & qu'elle soit bien employee ? Encores que Ronfard ait dict :

*L'incertaine vie de l'homme  
De iour en iour se roule, comme  
Aux riuies se coulent les flots :*



*Puis apres nostre heure derniere,  
Rien de nous ne reste en la biere  
Qu'yne vieille carcasse d'os.*

Et en vn autre lieu :

*Les plus chauds Astres ethereꝝ  
Rameinent les iours altereꝝ  
En ce mois pour nous faire boire :  
Boy doncques : apres le trespas,  
Ombre, tu ne boiras là bas  
Que ie ne sçai quelle onde noire.*

Les vers de Petronius, que ces Anciens proferoient apres auoir ietté leur *Larua* sur la table, ou leur *sceletum*, ou quelque chose ressemblante vn mort, qui ne se pouuoit tenir droicte, mais panchoit de tous costez, ne m'inciteroient point à boire, comme ils en estoient prouoquez : mais me feroient bien penser ailleurs qu'à m'enyurer & gourmander. On le pria de reciter les vers qu'on proferoit apres qu'on auoit ietté le *Larua* sur la table : ce qu'il fit, & les voici :

*Ainsi tous vn iour nous ferons,  
Quand aux Enfers nous passerons :  
Viions donc ioyeux & contens  
Cependant qu'en auons le temps.*

Leur teste & cranion, adioust-il, qu'ils apportoint es conuiues, en disant mange, boi, tu feras tel apres ta mort : que sçais-tu si demain tu en pourras faire autant ? ne me sçauroient faire boire dauantage, mais

beaucoup moins. Puis parlant à celui, qui auoit promis des remedes pour se defenyurer, lui va dire qu'il ne laiſſaſt pas à nous apprendre les receptes qu'il auoit promiſes, pource, diſoit-il, que nous beuons aſſez ſans eſtre prouquez. Qui commença ainſi. Si vous auez peur que le blanc & le rouge, le verd & le ſec, le rude & le doux, le claiſet & le gris, le vin fort & le plat, celui qui eſt aigre ou qui a du vent, ne s'accordent, iettez-les, s'il eſt poſſible, par la fenestre, comme conſeille le Sage : & dites pour ſauuer voſtre honneur, qu'auiez la poiſtrine abbatus : & ſouſtenez contre ceux qui diſent le contraire, que le cartilage xiphoide, appellé la fourchette ou brechet, ſe peut luxer & tomber. Si cela ne ſe peut faire, ayant l'orifice du ventricule trop eſtroit, prenez les meſmes choſes qui empeschent l'ebriété : car auſſi elles l'oſtent & gueriffent. Comme le chou, qui chaſſe l'intemperature du vin, teſmoin le Medecin qui ne diſoit aux bons biberons, qui ſe plaignoient de la teſte, que broüet de choux. La laiſtue à cauſe de ſa frigidité naturelle eſt contraire au vin, & à l'ebriété : à ceſte cauſe les Anciens la ſeruoient à l'iſſue de table, ce dit Martial. Si tu ceins ton front de ſafran fraiſchement cueilli, cela te defenyurera, & ſi ne ſentiras le mal que fait le vin quand on en prend trop. L'amethyſte eſt contraire à l'ebriété, ainſi que le porte ſon nom : auſſi bien que le citron & la pomme d'orange. Si vous frottez de ſel la ſole des pieds d'un homme yure, il ne defenyurera pas ſeulement : mais avec cela, le tremblement & chancellement qu'ont communément ceux qui ſe chafourrent, ſera oſté : ce chancellement venant de la chaleur du

vin, qui esteint la chaleur naturelle, & si le fel empeschera que le vin ne porte nuifance à celui qui en aura plus que sa charge : lui sedant la douleur de la teste, qui lui tourne comme s'il auoit vne vertigine, à cause d'un esprit chaud & vaporeux, lequel remplissant le cerueau, fait vn mouuement inegal des esprits confus & turbulents. Que si n'y trouuez amendement, tant le mal est enraciné, il faut mouiller à vn homme les genitoires, i'entends s'il en a, & à la femme les mammelles : & enuelopper l'un & l'autre avec du linge mouillé en belle eau froide, leur baillant à boire vn peu de vinaigre : l'un & l'autre desenyurant, & empeschant les vapeurs, à cause de leur frigidité. Je sçai par experience, adioust-il, ces deux remedes estre veritables, pour les auoir veu practiquer en vn de mes compagnons, qui s'estoit chargé à poids de marc, à bon compte : toutes-fois avec quelque honneste excuse, que receurez, & ie m'en asseure, apres qu'aurez entendu comme la pluye l'auoit prins. Et pour l'entendre, vous remarquerez, que celui à qui nos deux dernieres receptes furent practiquees, & moy, auions disné en la maison d'un bon & vertueux Seigneur. Or là dedans auoient-ils vne coustume, qu'on n'auoit point de peine à demander à boire : car tout incontinent que ceux qui estoient à table, tant soit peu tournoient la teste, il estoit expressement commandé à ceux de ce logis, de leur apporter à boire. Celui qui s'accoustra pour aller au guet, & estoit à la table de ce Seigneur avec moy, auoit vn peu le col de trauers, & estoit colli-torti, & torti-colli : qui fust la cause dont il se brida ainsi de farment. Dautant que les

seruiteurs qui seruoient au dîner, n'auoient quasi pas loisir de mettre les plats sur la table, pour lui donner à boire, pensant qu'il tournaist la teste à fin qu'on lui baillast du vin : tellement que de peur que monsieur se faschaft, il n'auoit pas si tost beu, qu'un autre qui entroit ne lui portaist à boire, pensant qu'il eust la teste tournée pour demander du vin. Mon torti-colli voyant qu'on le seruoit si affectueusement, ne les osoit honnestement refuser, ains en les remerciant beuuoit à eux : ayant leu que les Philosophes mesmes ne trouuerent point louable en Callisthenes d'auoir perdu la bonne grace de son maistre, pour n'auoir voulu boire d'autant à lui : & que Cyrus se vante, avec ses autres louanges, de sçauoir mieux boire que son frere Artaxerxes : & que les compagnons de Demosthene en l'ambassade vers Philippus, le louoient d'estre beau, eloquent, & beau beueur. Mais à la fin, il ne put plus fournir à les remercier, & encores moins à boire : se trouuans derriere lui cinq ou six seruiteurs, luy presentans tous du vin : car ils pensoient, comme ie vous ay dit, qu'ayant ainsi le col de trauers, il demandaist tousiours à boire. Voiant tout cela, ie ne sçauois où i'en estois, aussi ne sçauoit-il pas lui mesme : n'eust esté que deux ou trois gentils-hommes de la maison, se doutant bien de ce qui en estoit, se prindrent si fort à rire, que le maistre du logis voulut sçauoir que c'estoit, & durant le dîner lui en firent le conte : qui le trouua si bon, qu'il beut trois ou quatre fois à mon compagnon de colli-torti, qui le plegeoit, n'osant le refuser. Que voulez-vous plus ? ayant prins un peu le vent, ie ne vis iamais homme si saoul & si yure

que lui sans mort. Et croy pourtant qu'il n'en fust jamais rechappé, sans les deux receptes que ie vous ay dites vn peu auant : lesquelles lui furent appliquees estant sorti du logis, où il s'estoit plus chargé que de sa portee, dont incontinent il fut gueri, & se porta comme de coustume. Nous cogneusmes sa guerison, de ce qu'estant vn peu reuenu à luy, il se souuint de la rifee, & de tout ce qui s'estoit passé durant le disner : & si nous va asséurer, que si en toutes les maisons on bailloit ainsi à boire, en tournant vn peu la teste, & que ce fust la coustume comme chez ce monsieur, qu'il ne voudroit pour rien du monde auoir le col plus droit. Il n'y eut personne en la Seree qui ne se print bien fort à rire : dont celui qui auoit fait le conte, reprenant la parole, leur dict, Ne vous moquez point de mon compagnon : car si vous eussiez esté là, & torti-colli comme luy, ie ne sçai si fussiez en vie, & sain comme il est. Qui lui aida bien, adiousta-il, à se mettre ainsi dedans, outre qu'il estoit colli-torti, chacun lui baillant à boire, c'estoit que les seruiteurs de ce Seigneur, voyans que ne beuuions pas net, & que faisons à deux fois de ce qu'on nous mettoit en nos verres, nous dirent, qu'il estoit defendu là dedans de couper le vin (ainsi appelloient-ils quand on ne beuuoit pas tout) & qu'on n'estoit au país du Liege, où les soldats partageoient le vin avec des coignes ; ni à Luxembourg, où le vin se couppoit à coups de hache, & se mettoit és panners, & estoit vendu par poids, ce dit du Bellay. Dauantage celui qui s'estoit si bien enfariné de peur de prendre au paillaffon, estoit vieil, & les gens vieux s'enyurent facilement, à cause que leur chaleur est

fi petite, qu'elle ne peut cuire & consumer les vapeurs, parquoy font aisément offenz par trop de vin : n'y aiant rien qui ressemble mieux vn homme vieil, que le ieune estant yure. Ioinct que les vieux aiment le vin pur : car estant leur temperature foible & debile, veult estre frappee & touchee à bon escient, leur goust ne s'es-mouuant que de choses qui poignent & piquent bien fort, non plus que leur odorement, qui ne s'esmeut que d'odeurs fortes. Qui lui aida aussi à se mettre dedans, c'estoit qu'il estoit de haulte stature, & les gens qui sont grands sont plustost prins de vin que les petits : car les petits ayans leur chaleur naturelle plus vehemente & forte que les grands, est cause de consumer plus facilement les vapeurs procedantes du vin. Et aussi que les petits ont le cerueau plus fort, plus ferme, & plus ferré que les grands, ce qui empesche leur cerueau de recevoir aisément les fumees du vin, qui causent l'ebriété : là où les grands aians la chaleur plus debile, parce qu'elle occupe plus grande place, n'est de merueilles si leur cerueau n'estant pas si resserré & fermé, ne peut se garentir des fumees du vin. Vn de la Serée, qui estoit des plus grands, voiant qu'on s'adresseoit quasi à lui, en lieu qu'on pensoit qu'il deust defendre les grands, va accorder ce qu'on auoit dit des grands, & que c'estoit la cause pourquoy les Allemans, Flamens, Frizons & Suisses s'enyurent plus facilement que nous, non pas qu'ils boient plus que nous, mais parce qu'ils sont plus grands, & par les raisons qui ont esté deduites. Ce que ie cogneu, disoit-il, aiant dîné avec vn Flament : d'autant qu'aient autant beu que lui, & à tour de roolle, &

faist autant de fois que lui ghar-aux, qui est à dire tout hors, trinq seignore, si est-ce qu'à la fin du ieu il en auoit trois grains plus que moi : car aiant disné, & que ce fut à descendre vne eschelle de bois pour nous en aller, ie voi mon Flament qui laissa tomber la somme : & le voiant tomber du plus hault de l'eschelle en bas, pensant qu'il se romproit le col, comme fit le compagnon d'Vlysse estant yure, ie lui demande tout en tremblant, *Quid agis magister Lamberte ?* (ainsi auoit-il nom) qui me respondit en tombant, *Videbitur inferius*. Et estant tombé, me demanda, tomberai-ie point encores plus bas. La peur que i'auois qu'il se fist mal en tombant, m'empescha de rire de sa responce, car ie pensois pour le moins qu'il se deust rompre le col, le voiant tomber si roide : mais si ne me fust-il possible de m'en contenir, quand estant au bas de l'eschelle ie lui eu demandé s'il s'estoit point fait de mal, & qu'il m'assura que non, & me dit que c'estoit tout vn, & qu'aussi bien il vouloit descendre : lors en louant Dieu, ie lui di, ô que Dieu vous a bien aidé : par Dieu, dit-il, n'a pas d'vn eschellon. Ceux de la Seree vouloient rire, quand celuy qui faisoit le conte, leur va dire, gardez vous à rire quand ie vous aurai conté ce qui aida bien à mettre dedans nostre maistre Lambert durant le disner, qui fut vn iour de poisson, où à l'entree de table on apporta des huistres en escaille. Chacun se met apres à les ouurir, & puis à les aualler, qui les ouuroit plus dextrement, en mangeoit dauantage, & taschoit-on à tromper son compagnon. Nostre pauure Flament se met à les ouurir, mais voiant qu'il n'en pouuoit venir à bout, & pensant qu'on le vou-

lust defniaifer, & qu'on se moquast de lui, laissant ces huïstres se range aupres du pot, & toutes les fois qu'un de nous aualloit vne huïstre, il aualloit vn verre de vin, en disant, Cela vault bien vn canfre (ainsi appelloit-il vne huïstre.) Si les huïstres estoient bien cheres, le vin l'estoit bien autant : parquoy nous fufmes contrains de lui en ouurir, & de n'en manger plus, à fin qu'il ne beust pas tant de ce bon vin de Marche, & qu'il ne dist plus en auallant vn verre de vin, Cela vaut bien vn canfre. Qui le faisoit tant boire, & à si longs traicts, c'est qu'il se fioit en son Aristote, qui dit que le vin doux n'enyure point : & en Plutarque, qui a laissé par escrit, que les anciens disoient que ceux qui boient à grands traicts, sans respirer, ne s'enyurent pas facilement : parce que le vin ainsi beu ne demeure gueres en vn lieu, mais poussé de force passe par le corps, mais Plutarque ne fut pas plus veritable qu'Aristote. Se voulant coucher, & ne pouuant monter sur son liêt, le met à terre, & se laisse couler dessus : & estant couché, se fait houiller sur le tyn. Il dormit vn iour & vne nuit, ce qui fit iuger à beaucoup que le vin qu'il auoit beu auoit vertu d'endormir, pour auoir esté mis de l'opium, ou du ius de mandragore dans la fente qu'on aura faicte au sarment de la vigne que voulez planter, comme on fait en la vigne theriacale, & en la laxatiue. Et eust dormi encor autant, n'eust esté que ceste nuit le crieur des trespassez, qu'on appelle le Refueilleur, passant par sa rue, le refueilla par son cri. Estant esueillé, & pensant que ce fut vn crieur de vin, qui a accoustumé de le crier de iour, va demander à ce crieur, où est-il bon, mon ami : à combien, à combien ? Puis



va dire, par Dieu bon compagnon, il boit la nuit, & moi le iour. Ce Flament aimoit sur tous les crieurs de vin, & ne vouloit autre harmonie, & disoit que c'estoient les rossignols : quand on crioit à ma belle eau fresche, il disoit que c'estoit vne fresaye : & appelloit ce qu'on met és portes, là où l'on vend du vin, que nous nommons vn bouchon, la belle estoille. Et que ce n'estoit pas sans raison qu'on met des feuilles de lierre, pour monstrier qu'il y a du vin à vendre : à cause que le vaisseau fait de lierre n'endurera point le vin & l'eau meflez ensemble : ce dit Cato. Il disoit dauantage, que si nous croions à Palladius, la vigne portera raisins en abondance, & du vin qui sera bon, & de garde, si le vigneron est couronné de lierre alors qu'il taille les vignes. Tous ceux de la Seree de force de rire se trouuerent si alterez, qu'ils furent contrains de demander du vin, contre leur coustume. Le Maistre de la maison leur va dire qu'il leur en bailleroit de fort bon. Et pour le louer, disoit qu'il estoit de vieille vigne, & qu'il n'auoit qu'un an : & qu'il ne falloit point que le vin de ce pais, pour estre bon & sain, eust plus d'un an : à cause, disoit il, qu'après un an, l'humidité naturelle se passe, le vin demeurant toutesfois plus chaud. Pour leur faire encores plus d'enuie de boire de son bon vin, nostre hôte adioustoit que la pippe où estoit ce bon vin, estoit à demi beuë : & les asseuroit que le vin du milieu du tonneau estoit le meilleur : & le prouuoit de ce que le vin, participant de l'air, & de la terrestrité, estoit si bien gouuerné par la chaleur, qu'elle faisoit assembler la bonté du vin au beau milieu, ce qui est en hault se ga-

stant, à cause de la proximité de l'air, qui le retire hors de sa qualité naturelle, & ce qui est en bas se corrompant aussi, à cause de la proximité de la lie : qui fait que le plus souvent le vin bas sent le vent. Nostre Drolle ayant ouy parler du vin qui sent le vent, & comme pour se donner garde du vent, il ne falloit iamais percer les tonneaux, fust pour boire ou pour goustier le vin, au leuer du Soleil, ou de la Lune, nous va conter ce qu'il luy arriua vne fois. Estant, disoit-il, vn iour en vn cabaret, où le vin estoit si bon, & y auoit si grand' presse à en auoir, que ie fus contrainct d'aller au deuant de la chambriere qui le tiroit, & par l'ouye de la caue ie voy ceste seruante accroupie qui tiroit de la pipe, mais i'ouï aussi quelle en tiroit de deux vaisseaux, faisant vn si gros pet (soit dit plus naturellement que honnestement) que ie ne me peux tenir de luy dire, Petite, ie ne veux point de cestui-là : car il est au bas, & si sent le vent. Nendea, me respond ceste chambriere alors, si le boirez-vous puis qu'il est tiré. Sur cela, ie me prins si fort à rire, disoit nostre Drolle, que ie fus contrainct de m'oster de là, & aller à mes compagnons, pour m'aider à rire, & à recognoistre la chambriere. Vn de la Seree, aiant ouï parler du vin au bas, ne laissa à dire qu'en Portugal la fumee du vin au bas leur est en delices, est le breuage des grands Seigneurs, & en France nous le craignons : chaque nation aiant plusieurs coustumes & vsances, qui sont non seulement incogneuës, mais farouches & miraculeuses à quelque autre nation. Que s'il n'eust esté tiré, i'eusse conseillé à ceste chambriere de l'enuoyer en Portugal, où le vin au bas est en estime &

valeur plus que l'autre. Cependant que la plus-part de la Seree rioient de ce conte qui sent la tauerne, on apporta du vin & de l'hypocras. Il y en eut beaucoup qui ne voulurent boire, & disoient que boire quand on se va coucher, engendroient des syncopes, qui sont fort dange-reuses à ceux qui aiment le vin. Nostre Drolle ne laissa pour cela à boire & de l'un & de l'autre : disant que ceux qui ont le poulmon rosti, doiuent bien boire, de peur que la chair ne tienne au pot. Ayant vuidé son verre, qui estoit plein de vin, il demande de l'hypocras, combien qu'on l'eust aduerti que l'hypocras beu au soir causoit & la squinancie, & l'enrouëure. Puis à propos de son hypocras, qu'il auoit trouué bon, nous va faire ce conte.

C'est qu'aux premiers troubles, la maison de ville de Paris donna à dîner aux Colonels & principaux Capitaines des Suisses. Aufquels à l'entree de table on seruoit de l'hypocras blanc, comme c'est la coustume aux grands banquets : qu'ils trouuerent si bon, que puis apres quand on leur eut baillé du meilleur vin de Paris, & en eurent tasté, demanderent vin papier, vin papier, & ces messieurs les Lifrelofres ne voulurent boire autre vin que du vin de papier, tant qu'on en put trouuer de blanc & claret. On commençoit à rire, quand quelqu'un va demander si les Anciens auoient de l'hypocras, veu que les liures n'en parlent point : mais seulement font mention de *Vina refinata & picata*, qu'ils auoient en grand prix. Il luy fut respondu, que le *vinum picatum* des Anciens, n'estoit point aussi un vin sophistiqué & mixitionné comme est l'hypocras, mais qu'ils l'appelloient ainsi, à cause de la refine qu'on mettoit dans le

vin; ou bien que les vaisseaux où estoit ce bon vin, estoient gouldronnez de poix : & qu'encores aujourd'huy il y a du vin en Italie, qui s'appelle *Vinum picans*, d *pice*, & d *vino picato* des Anciens. Et que le Pin anciennement estoit consacré à Bacchus, produisant la poix-refine, dont l'on enduifoit les vaisseaux pour mettre le vin, la poix augmentant la force & bonté du vin, lui donnant vne bonne odeur, le gardant d'eunter, & le retenant en sa bonté : de maniere qu'il y en a qui en mettent dans le vin mesme : aussi bien qu'en Allemagne on soulphre les vins pour les mesmes causes. Nostre Fesse-tondue nous va asseurer que l'Italien a prins son *Vinum picans* du François : qui appelle le vin piquant, celui qui pique & mord sur la langue : veu qu'on ne poixe plus les tonneaux où l'on met le vin. Et que les Romains appelloient le bon vin, *Vinum picatum*, parce qu'ils gouldronnoient le vin qu'on vouloit garder, & dautant que leur vin vieux qui estoit poixé de poix-refine, valoit mieux que le nouveau, comme dit vne de leurs loix, & le nouveau que on ne vouloit point reseruer ne l'estoit point, qui n'estoit pas si bon que le vieux, ils appelloient leurs bons vins *Vina picata*. Et pour vous monstrier, adiousta-il, que les vins vieux des Romains estoient les meilleurs, & que pour les marquer & recognoistre, ils marquoient leurs vaisseaux d'escripteaux, par lesquels on pouuoit iuger de l'age du vin, & sous quels Consuls il auoit esté amassé, & que les Romains ne beuuoient pas leur vin si tost que les Grecs, ils faisoient leurs festiages vinaux, que les Latins appelloient *Vinalia*, vn an apres les vendanges, le treiziesme des Calendes de Septembre,

là où les Grecs faisoient les leurs, qu'ils nommoient *Pithagia*, ou ouverture de tonneaux, l'onzième de Nouembre, qu'ils appelloient *Antistherion*, comme nous faisons maintenant à la saint Martin, & nous disons *facere Martinalia*. De cela nous apprenons, adioustoit-il, que les Romains ne beuuoient pas leur vin qu'il n'eust vn an, veu qu'auant ce temps, ils n'en tastioient point : dont pour le garder ne faut s'esmerveiller s'ils appliquoient de la poix à leurs vaisseaux : & les Grecs beuuoient le leur tantost apres vendanges, veu qu'ils en tastioient deux mois apres les auoir amassez, pour sçauoir lequel estoit mieux en sa boite. Et quand ils commençoient à boire leurs vins nouveaux, ils crioient à haulte voix : *Vetus nouum vinum bibo, veteri nouo morbo medeor* : les Grecs estans plus grands biberons que les Romains, ne laissans gueres leurs vins en repos. Que cela soit vray, quand on veult parler de bien boire, ou faire *ghar-aux & al ensyt*, on dit, *Gracari & pergracari*. Et auoient les Grecs, à fin de boire dauantage, vne coustume contraire à celle des Latins, & à la nostre Françoisse, & à celle des autres nations : car eux au commencement de leurs banquets ne remplissoient gueres leurs coupes, & d'entree beuuoient à petits traiçts, & à petit gué, & si auoient de petits verres : mais à la fin de leurs beuueries, ils beuuoient à outrance, & à longs traiçts, tant que les verres en pouuoient tenir, & si estoient seruis avec plus grandes coupes. Ce que reprouuoit Anacharsis, blasmant la coustume des Grecs, comme estant hors de raison, de boire au commencement à petits traiçts & en petits verres, & quand on est

plein de vin, de boire dauantage, & en plus grands vaiffeaux & mefures.

Et la raifon de ces heroïques beueurs, eftoit, à ce que i'en puis iuger, à caufe que la nature remplie d'entree de force vin, refuse par apres en eftre encores rechargée : au contraire, fi vous l'accouftumez au commencement du feftin à boire peu, & puis vous luy en baillez dauantage, elle endurera bien plus aifément tant de vin que luy en voudrez bailler, faifant comme les orateurs & fôeurs de Tragedie, qui peu à peu hauffent leurs voix, à fin de la continuer. On repliqua que la plus-part, n'a point regardé à cela, mefmes ceux qui beuuoient en vne maniere de vaiffeau qu'on prefentoit aux banquets, qui n'a point de pied, & ne fe peut tenir, tellement qu'il faut tout boire, ou tenir ce vafe tousiours en main : non plus que ceux qui beuuoient comme les bœufs, ce que faisoient les Armeniens, ce dit Xenophon, les Celtes, felon Athenee, & les Indiens, fi nous croions Philostrate : lesquels quand ils vouloient boire l'un à l'autre par amitié, ils se courboient, & beuuoient en vne grande coupe bien large, qui s'appelle à ceste caufe des Latins *patera*, fans la bouger de dessus la table. Puis qu'ils beuuoient, repliqua quelqu'un, comme les bestes, ne falloit-il point pour mieux les faire boire, les fibler, comme on fait les cheuaux? le vous le demande, adiousta-il, parce que ie n'ai peu iamais comprendre pourquoy on fible pour inciter les bestes à boire, & si cela y sert, ie n'en fçai la raifon : car à nous il ne nous fait point boire dauantage. Laiffant là ces beueurs à la Grecque, qui ne mesloient iamais l'eau & le vin enfemble, on commença à parler

de ceux qui en mettent, & s'il estoit meilleur & plus sain à ceux qui marient la caue & le puits, de mettre plus d'eau en leur vin au commencement du repas, ou au contraire: ou, selon Theophraste, s'il faut mettre plus de vin en leur eau au commencement du conuiue, que sur la fin: l'un & l'autre se meslans mieux, si on met le vin sur l'eau. Il y auoit en ceste Seree vn Medecin d'eau douce, lequel voyant qu'on s'en remettoit à lui, va conclure qu'il falloit pour la santé de la personne prendre le vin tout pur à l'entree du repas, pour aider à la digestion: au milieu y mettre vn peu d'eau, à fin que le vin & la viande se puissent mieux mesler ensemble, la chaleur du vin, & la subtilité de l'eau, aidant beaucoup à penetrer: mais que sur la fin du banquet, il estoit fort bon, mettre la moitié d'eau en son vin, pour empescher que la fumee du vin ne monte en la teste, & soit repoussée par l'eau: mesmes aucuns, disoit-il, se trouuent fort bien, apres auoir beu beaucoup de vin, de boire vne bonne fois d'eau, ainsi qu'on void qu'une grand' flamme de feu, est aisément rabatue en y iettant de l'eau dessus, toutesfois que la plus-part face au contraire: car leur premier vin sera bien attrempé, & tout le reste sans eau: & sous ombre d'auoir à la defferte mangé vn quartier de poire ou pomme, s'aident du prouerbe ancien des bons pinteurs, *Post crudum purum*. Puis adiouta que ce vin pur prins sur la fin du repas empeschoit la digestion des viandes, d'autant qu'il fait couler en bas la viande auant qu'elle soit cuite & bien digeree: & si on a mangé à l'issue du fruit tout crud, & qu'on vienne boire apres du vin pur, il fera penetrer les fruits cruds sans estre cuits ne di-

gerez, & les conduira par toutes les veines de nostre corps, où autrement ils n'eussent sçeu paruenir. Autres tenoient contre nostre Medecin, & par viues raisons disoient que c'estoit bien le plus sain de ne boire point de vin au commencement du repas, ou si l'on en boit, que ce soit avec force eau, pourautant que l'estomach famelique ayant attiré des autres membres, estant à ieun, force superfluitez, elles seroient attirees des membres avec le vin, nature se delectant fort du vin, à cause qu'il nourrist beaucoup, & qu'il est facilement conuertý en sang, conuenant le vin en deux qualitez avec le sang, l'un & l'autre estant chaud & humide. Vne Fesse-tondue voyant que l'un disoit qu'au commencement du repas il falloit mettre force eau, l'autre que c'estoit à la fin, va dire, que leurs discords l'accordoient à ne mettre d'eau en son vin, ni au commencement de table, ni au milieu, ny à la fin. Et qu'il aimeroit mieux boire du vin tout pur, puis boire de l'eau, que de les mesler, ce que lui accorda vn iour son Medecin : mais qu'asiant beu le vin, le Medecin le pressant de boire l'eau, il lui auoit dit qu'il n'auoit plus de soif. Puis sans louer le vin, parce qu'on n'en dit point de mal, va dire par vne figure de Rhetorique tout plein de bien du mois de Septembre, & ce par l'opinion des Hebreux, des Indiens, & des Perles, qui disent que la creation du monde fut au temps que le Soleil se trouua au signe de la Liure, qui est en Septembre. Les Hebreux le confirment, disoit-il, de ce qu'il falloit donner aux animaux (que Dieu crea en aage parfait) les fruiets meurs, pour les nourrir & substanter. Plus, durant l'Empire de Constantin, adiouta-il, il fut dit au



Concile de Nice, que les iours se compteroient par l'indiction, qui se commençoit en Septembre : & ne trouuons point que les Empereurs Romains fortiffent hors la ville, pour se refiouir, sinon és iours vindemiaux, qui se celebroident en Septembre durant les vendanges. Auffi tous les Orientaux à bonne raifon, ont commencé leurs annees en Automne, pour la reuerence du mois de Septembre, comme ont fait les Egyptiens qui l'ont tenu pour le premier mois de l'an, contre Mercator, qui met la creation du monde le Soleil eftant au figne du Lion qui eft en Iuillet, & contre les Arabes auffi, qui y commencent leurs annees, comme les Romains l'ont commencee au figne d'Aries, qui eft en Mars, & au commencement du Printemps, & auffi tous les Occidentaux.

Laiffant là Septembre, vn de la Seree nous va faire vn conte ou deux de fa puree, en commençant ainfi. L'ai vn mien voifin, qui eftant vn iour alteré, ne fe contenta pas de boire vn coup, qui remedie à la foif, mais en beut vn fecond, qui fait pour la volupté, puis vn tiers, qui ne fert que de s'enyurer, & paffant le quart, qui rend les gens furieux, beut fans nombre, & beaucoup plus que de couftume. Le bon fut, qu'en demandant fi fouuent à boire, il va dire à fes feruiteurs, ie me tue de boire : vn d'iceux lui va dire, hé! mon maiftre, ie vous prie que ie meure avec vous : à l'autre fois il leur difoit, ce n'eft pas moi qui boi, c'eft le chaud. Il arriua que bien toft apres mon alteré de voifin vifita fa caue, & trouua que fes feruiteurs auoient beu deux buffards de vin, & du meilleur : dont eftant faché, & remonté qu'il fut, de-

manda qu'estoit deuenu son vin, & leur disoit fort & ferme qu'ils l'auoient beu : les seruiteurs se defendoient, disans qu'autres qu'eux alloient bien en la caue, ce que leur maistre nioit à toute reste. A la fin vn de ses seruiteurs va demander à son maistre, hé ! monsieur, seroit-ce point le chaud qui auroit beu vostre vin ? Le maistre se souuenant de ce qu'il auoit dit à ses seruiteurs, quand ils ne pouuoient fournir à lui bailler à boire, que ce n'estoit pas lui qui beuuoit, mais que c'estoit le chaud, ne lui dit autre chose, en se prenant à rire : sinon qu'il empescheroit bien que ce monsieur le Chaud ne boiroit plus son vin sans lui. Voilà, adiousta-il, ce qui arriua à mon voisin ; & voici ce qui arriua à nous deux : pour vous monstrier que ce monsieur le Chaud est vn mauuais villain, & apres qu'il a bien beu, il faut payer son escot. C'est qu'estans en vn cabaret avec mon voisin, & autres, où nous beuions comme terre à four, faisant vne grande chaleur, nostre hostesse disoit tousiours en apportant le vin, ce n'est pas vous qui beuez, ie vous assure que le chaud en boit la moitié. Quand ce vint à payer, on s'esmerueilla du vin que l'hostesse nous contoit, & qu'il n'estoit pas possible que nous eussions beu tant de vin, chacun sçachant sa mesure, l'vn disant, mon corps ne tient que pot, l'autre le mien n'en tient que deux, & quelques vns disoient que le leur à tout rompre n'en tenoit que quatre. Parquoy m'adressant à nostre hostesse, ie lui di, M'amie, faites payer à monsieur le Chaud la moitié du vin qui a esté beu : n'avez-vous pas dit, qu'il en beuuoit la moitié ? Auant qu'on eust acheué de rire, vn autre va commencer vn conte, non pas à propos de

monfieur le Chaud, qui boit tant, mais à propos des feruiteurs qui boiuent encores plus, & font à croire à leurs maiftres ce en quoi ils n'ont point pensé. Vous fçauéz, difoit-il, que le principal d'un banquet, c'est le bon vin, autrement le conuiue demeure imparfait & fade : dont il arriua qu'un Prieur feftoiant fes amis le iour de la feſte de ſa parroiffe, perça de ſept ou huit fortes de vins : en fin il en trouua vn entre les autres qui eſtoit fort bon, & en penchant l'oreille d'un coſté, va dire, ceſtui-ci *præualet*. Les valets & chambrières qui n'entendent rien de Latin, le trouuerent ſi bon, que quand monfieur le Prieur en voulut boire, il ne ſ'en trouua pas vne goutte dans le vaiſſeau. Le Prieur faſché au poſſible, comme vous euſſiez bien eſté, demanda à ſes gens qu'eſtoit deuenue ce bon vin. La chambrière lui reſpond, qu'ils l'auoient tres bien beu : parce, diſoit-elle, que quand vous en beuſtes dernièrement, & taſtaſtes de tous vos vins, vous dites, ceſtui-ci eſt pre les valets. Ce Prieur ſe prenant par le nez, ne diſt autre choſe, ſinon que ſon Latin ne lui auoit iamais tant profité qu'il lui auoit fait de perte & incommodité. Quelqu'un va repliquer, combien qu'on die, il ne faut iamais parler Latin deuant les Clercs, à voſtre conte, il eſt bien encores pire de le parler deuant ceux qui ne l'entendent point, & ſurtout deuant les femmes, comme vous le pourrez entendre par ce petit conte. l'eſtois, va il dire, à ſouper chez vn mien voſſin, qui a vne femme qui veult du meilleur, & ſon mary ne veult du pire : lequel aiant trouué vne tierciere de bon vin entre les autres, va dire, *ne famuletur*. Sa femme penſant bien entendre le Latin, en ſe leuant va dire à

son mari, ie sçai bien que vous dites : ne dites-vous pas que les femmes n'en boiront point ? & mercy Dieu ce feront les hommes qui n'en boiront point : parquoy mettant le nez au vaisseau, monstra bien qu'elle entendoit mieux l'Hebreu, & la langue Hebraïque que la Latine. Car tantost apres, ce bon vin la rendit si ioyeuse, qu'elle ne faisoit que rire. Sa ioye & son ris venant de ce bon vin & subtil, lequel rencontrant vne bonne complexion en ceste femme, sa chaleur naturelle estant augmentee par le vin, & agitant le sang enclos dans les vaisseaux, la rendit si esueillée & plaisante, que nous iugeasmes que le vin devoit estre bon : que si ceste femme eust rencontré du vin ou bas, ou mauuais, ou quelque gros vin, ou que le vin eust trouué vn sang vitieux, il l'eust plustost incitée à fureur, à riote, & à pleurer, qu'à rire. Dautant que le vin change les mœurs selon l'obiet qu'il rencontre, rendant les plus habiles tardifs, & retardant & appesantissant les plus mobiles : tout ainsi comme le feu fond la glace, & endurest le sel, la nature du vin changeant la complexion du corps. Qui acheua ceste femme à se mettre dedans, fut qu'elle beuvoit à tous, & tous beuvoient à elle : n'estant pas chose nouvelle de boire l'un à l'autre : car de tout temps la confirmation d'amitié a esté s'inuitans se presenter le verre, comme le mot de *Philotesia* le porte, au moins ce dit-on. Mais ie croi, adiouta-il, qu'on n'estoit pas contrainct de boire d'autant, parce que Sophocles dit, que c'est vne aussi grande tyrannie de faire boire vn homme qui n'a point de soif, que de l'empescher de boire quand il a grand soif. Et pense que c'estoit mal

faict à Lycurgus, encores que ce fust pour vne bonne fin, de faire enyurer par force les Elotes, & serfs. le ne sçai, adioust-il, qui se pourroit garder de boire l'un à l'autre, quand renouellant l'ancienne mode de boire, on boiroit à vous autant de fois qu'il y a de lettres au nom de vos amis ou amies : en disant comme les anciens, à ceux à qui nous beuons, Bien à vous, bien à nous, bien à moy, bien à toy, & bien à nostre amie. Et voici comme Ronfard le pratiquoit.

*Ores, amis, qu'on n'oublie*

*De l'amie*

*Le nom, qui vos cœurs lia :*

*Qu'on vuide autant ceste coupe,*

*Chere troupe,*

*Que de lettres il y a.*

*Neuf fois au nom de Cassandre,*

*Je vay prendre*

*Neuf fois du vin du flacon,*

*A fin de neuf fois le boire*

*En memoire*

*Des neuf lettres de son nom.*

Mais, repliqua quelqu'un, on ne voit gueres que les buveurs d'eau boient l'un à l'autre, non plus que celui qui boit du vin ne s'adresse gueres à un autre qui ne boit que de l'eau, tellement qu'on s'en fâche, comme vous verrez par ce conte. Il y auoit ces iours passez, commença-il à dire, vne femme, qui ne beuant point de vin, va boire à un homme de iustice : ce Magistrat,

pour ce qu'elle ne beuvoit que de l'eau, luy va dire, mon mullet vous plegera, & vous fera raison. Ceste Boilesgue vn peu aigrie ne se sceut tenir qu'elle ne luy dist, monsieur, beste pour beste, vous pouuez bien boire à moi & me pleger aussi bien que vostre asne. Il y auoit en nostre Seree vn beuveur d'eau, qui vouloit prendre occasion par le conte de ceste femme, laquelle ne beuvoit que de l'eau, de parler de son breuage, comme on auoit parlé du vin : mais il fut arresté, toutes les chambres assemblees, qu'il ne conuenoit pas que ceste premiere Seree si ioyeusement & heureusement commencee, s'achieuaſt par son contraire, & par vne chose si mal plaisante & fade : combien que cest *abstemius* alleguaſt que l'eau estoit en plus grand vsage par tout le monde que le vin, & que *contrariorum eadem erat ratio*. Ce mot de Latin fust cause, qu'on arresta qu'à la premiere Seree il auroit la premiere audience. Ainsi qu'on se leuoit, vn de la Seree aiant entendu ce qu'on auoit dit, que l'eau estoit en plus grand vsage par tout le monde que le vin, ne laissa à nous conter qu'il auoit veu qu'à Poictiers il se beuvoit plus de vin que d'eau : car, disoit-il, i'ai veu le vin à si bon marché, & à si vil prix, qu'un bourgeois de la ville ne pouuant vendre son vin, fit crier la quarte de bon vin, à vn *Pater noster*, & vn *Aue Maria* : encores le commun peuple ne laissa à crier apres ce bon citoyen, disant qu'il estoit trop cher, & qu'ils en trouuoient à meilleur marché ailleurs : l'appellant gabeleux, maltoutier, & inuenteur de nouuelles daces & impositions. Que s'il se trouuoit auiourd'huy vn tel Bourgeois, ie croi que le peuple le canonizeroit, tant s'en faudroit qu'on l'iniuriaſt.

Tous ceux de la compagnie estoient desia leuez, & prenoient congé, & remercioient nostre hôte, qui les pria de prendre de l'hypocras. La plus-part en print parce que celui qui nous auoit baillé à souper disoit comme Panurge : Prenez de cest hypocras, n'ayez peur de l'esquinance, non : il n'y a dedans ne squinanthit, ne zinzembre, ne grains de Paradis : il n'y a que la belle cinamome trieë, & le beau sucre fin, avecques le bon vin des Lourdines. L'hypocras & les rosties allongerent vn peu ceste Seree, que si elle est vn peu plus longue que les autres que lirez par apres, prenez-vous en à son sujet, qui est si bon qu'on ne le peut laisser.





## DEVXIESME SEREE.

### *De l'Eau.*

**E**NCORES qu'il eust esté dict en la premiere Seree, Ne desplaife aux Dames, le vin va tousiours deuant, & que pour le moins les femmes deussent aller apres, on n'a sceu pourtant empescher qu'entre deux si bonnes & bien-aimees choses, il ne s'en soit entre-meslee vne qui est l'eau, qui n'approche du tout en rien ni au plaisir ni à la bonté de l'un ne de l'autre : pour demonstrier qu'en ce monde, la ioye, le plaisir, le contentement sont tousiours entre-meslez : n'estant gueres la ioye sans ennui, le plaisir sans fascherie, & le contentement sans son contraire. Que si les femmes veulent aller apres le vin, & tenir le rang & le lieu que elles meritent : que ceste Seree, qui ne parle que de l'eau, ne soit pour rien contee pour tant qu'elle vaut. Aussi qu'anciennement les deuant & derniere n'auoient en escriuant & parlant aucune signification de grandeur, comme il se voit euidemment par leurs escripts : & disoient, Oppius & Cesar aussi volontiers que Cesar & Oppius, & disoient aussi bien moy & toy, que toy & moy. Que si elles trouuent mauuais d'estre



fi prés du vin, dont les Romains les ont priuees, qu'elles laissent ceste Seree en sa place, permettant à nostre Boit-l'eau, à qui on a baillé la seconde audience, de discourir de son breuuage : car aussi bien il n'y fera que de belle eau claire. Souuenant donc à nostre Boit-l'eau, qu'à la precedente Seree auoit esté arresté, par la plus grand'part d'icelle, qu'on pourroit parler de l'eau, comme contraire au vin selon aucuns, & selon les autres, comme la plus familiere, & amie, qui le modere & corrige, d'entree, pour faire trouuer bonne son eau, il va dire que l'eau estoit en plus grand vſage par tout le monde que le vin : & que ceux qui boient plus de vin, sont les habitans d'Europe, encores vne grand' part n'en boit pas, si nous voulons croire à monsieur Bodin. Ceux d'Asie & d'Afrique, adiouſtoit-il, n'en boient gueres : mesmes en la plus grande partie de Turquie, le vin est defendu. Les luifs auoient l'eau plus commune que le vin, à cause de la chaleur de leur païs, & ores qu'il ne se trouue là gueres de bonne eau, quand il s'en pouuoit trouuer, ils l'aimoient mieux que le vin. Que si vous me dites qu'ils n'en boient point, à cause qu'ils habitent les païs chauds, leur estant fort contraire, pour la trop grande chaleur de leur climat : les Septentrionaux n'en boient gueres plus, parce qu'ils n'en cueillent point, qui fait la cherté du vin si grande, que peu ont le moyen d'en boire. Si est-ce, disoit nostre beueur d'eau, que tous ces peuples sont aussi sains, aussi forts que nous, & si viuent plus. Lucian rendant la raison de quelques peuples qui viuoient long temps, dit, parce qu'ils ne boient que de l'eau. Et aussi qu'on tient

que ceux qui ont vescu depuis que Noé planta la vigne, semblent auoir moins vescu qu' auparauant. Et si Diodore Sicilien dit qu'en Inde Orientale les hommes y sont grands, puiffans, & de bon esprit, à cause des bonnes eaux qu'ils boient, & du bon air. Et m'asseure que si vous regardez tout le monde, & comme il vit, & qu'il boit, que de mille il n'y en a pas dix qui boient du vin. A ceste raison adioustoit-il, puis que l'eau est sans comparaison plus commune à l'usage de l'homme que le vin, & que ceux qui ne boient que de l'eau vivent plus, & sont plus sains, que ceux qui aiment tant le vin, comme se trouuent les Macrobes, qui vivent communément cent & six vingts ans, vous ne devez trouuer mauuais, si ie vous apprens en ceste Serree, laquelle eau est la meilleure, quand elle est bonne, & quand il la faut boire. Escoutez-moy donc, ie vous en prie, parlant d'une chose à qui Thales fait bien cest honneur que de lui attribuer le commencement de toute chose : & Pindare dit n'y auoir rien de meilleur, commençant ses vers par la louange de l'eau : les Latins l'ayant appelée *aqua*, *quasi à qua omnia nascuntur*, & selon Festus, *à qua iuuamur*, & selon Lactance, *à qua sunt omnia* : le Perse ne voulant s'affubiettir que l'eau & la terre, c'est à dire entiere obeissance. Philostrate dit que les Indiens contractoient leur amitié, faisoient la paix, & leurs accords en beuant de l'eau de Tantalé : c'est à dire que celui qui fausseroit sa foi seroit puny de la peine de Tantale. Athenée dit que les Rois de Perse ont tant aimé l'eau, qu'ils la faisoient apporter des païs estranges, comme on fait le vin : & que Philadelphie, Roy d'Egypte, pour

les nopces de sa fille, fit apporter de l'eau du Nil, avec grands despens. Celius Rhodig. dit que les prestres Egyptiens voulans enseigner toutes choses subsister par l'humidité, ils portoient en leurs temples vn vaisseau tout plein d'eau, & prosternez en terre remercioient leurs Dieux d'vn si grand bien. L'eau estant si necessaire, que Platon la permet prendre chez son voisin, si on n'en peut trouuer en sa maison. Pline dit que la vigne ne produiroit rien, sans le benefice de l'eau, & que le vin vient de l'eau : & que la nature nous a baillé l'eau comme le breuage le meilleur & plus sain de tous : ce que toutes-fois Celse n'approuue pas. Athenee dit que Eubulus afferme que ceux qui ne boient que de l'eau sont plus ingenieux que ceux qui boient du vin, combien qu'Amphis le Comique le nie. Et pour cognoistre la bonne eau, faut regarder si ceux du pais sont sains & bien colorez, sans auoir mal és yeux & iambes : car si l'air d'vn pais & les eaux sont bonnes, la contree abondera en bons fruiçts, il y aura grand nombre de vieillards, la ieunesse y sera robuste & belle, les femmes y conceuront force enfans qui seront au deliurer sains & entiers de leurs membres, sans estre subiects à monstruosité. La bonne eau se cognoist aussi si elle n'a point de goust, si elle n'a nulle couleur, si elle est pure, claire & subtile, si elle ne tache point le linge blanc, & si estant bouillie ne laisse rien limonneux au vaisseau, & si elle n'engendre point de mouffe au canal où elle court, ne tachant point aussi les cailloux où elle passe : on adioust si les pois & legumes y cuisent bien, & en peu d'heure. Que si, adioustoit-il, on est contraint de boire eau mal saine, la

graine pilee du pouliot femelle, saupoudree dessus, corrige la malice des eaux. Que si ceux de nostre Europe, où il se boit plus de vin qu'en tout le reste du monde, ne trouvent bonne l'eau : ce n'est sinon qu'ils la boient estans saouls de vin, l'esté aux grandes chaleurs & secheresses, & c'est lors que elle n'est pas bonne : les eaux estant douces quand le temps est humide, pluvieux, & froid, comme il est en hyuer : estans ameres & fades, quand il est chaud, & sec. Que s'ils vouloient s'accoustumer à en boire autant l'hyuer que durant l'esté, ils la trouveroient deux fois meilleure qu'ils ne font, & laisseroient le vin pour boire de l'eau, comme ie fais. Que la chaleur & secheresse face que les eaux ne soient pas bonnes : celui qui a voyagé en l'Amérique, autrement la terre du Bresil, dit qu'aupres de la ligne Equinoctiale, & sous icelle, l'eau qui y tombe, non seulement put & sent mal, mais avec cela est si contagieuse, que si elle tombe sur la chair, il s'y esleuera des pustules & grosses vessies, & mesmes tachera & gastera les habillemens. Et aussi que les François retournans de la Floride, estans contraincts de boire de l'eau de ceste mer, en eurent la gorge bruslee, & les boyaux escorchez, avec estranges tourments. Et ne croy point, disoit-il, ce qui est escript aux Trois mondes, qu'aux Indes Asiatiques, la riuiere de Ganga a son eau si bonne qu'on la nomme sainte : tellement que les Seigneurs de ce pais empeschent que les habitants en puissent, & n'y aillent se lauer, qu'ils n'ayent payé quelque tribut. Pour mieux vous confirmer en ce que i'ay dit que l'eau est meilleure l'hyuer que l'esté, vous n'avez qu'à l'experimenter, & où l'experience a lieu,

ne faut autre raifon. Mais fi on me demande qui caufe cefte difference : c'eft que durant l'hyuer il fort de la terre, qui abonde en humeur, des vapeurs pures & feparees de toute ficcité, qui montans en haut rendent l'eau fans aucun gouft & faueur : la ficcité de la terre eftant requife à tout gouft & faueur. Mais en Efté, il fe fait bien autrement : car lors la terre n'eftant abreuee, il s'efleue des vapeurs en haut, meflees avec la ficcité de la terre, qui rendent l'eau amere & fade, à caufe de cefte vapeur, qui monte à la fuperficie de la terre dont vient l'eau : l'eau prenant fon gouft doux ou amer de cefte vapeur. Ce qui nous en afleure dauantage, c'eft que nous voyons les eaux eftre rendues plus douces & meilleures à boire, quand le vent de Bize regne, que quand c'eft le vent de Midi, qui luy eft oppofite : à caufe que le vent Septentrional vient des lieux humides & froids, & le vent Austral, paffant par des regions feiches & chaudes, apporte avec luy force terreftreité, dont vient l'amertume. Ce que nous auons expérimenté l'annee 1578, qui fut fort feche : dont aduint que l'eau eftoit lors mauuaife, ce qui reftoit en aucuns puits & fontaines eftant amer & de mauuais gouft, comme plusieurs à leur grand regret l'effayerent, à caufe de la cherté & faulte de vin, & trouuerent l'eau cefte annee-là fi mauuaife, que depuis ils n'ont voulu croire qu'elle foit aujourd'huy meilleure, ne confiderans point que la mauuaiftié de l'eau de cefte annee, venoit de la fecherrefe, qui auoit, comme i'ay dit cy deffus, fait monter beaucoup d'humeur falé & fec en haut, dont l'eau auoit prins fon gouft. Et encores que les eaux ne valuffent

guerres, on ne laissa point à celebrer les Fontenales, sans deuotion : les beueurs d'eau, comme moi coronans les fontaines & les puits de belles guirlandes & bouquets de lierre, comme faisoient les Anciens, qui appelloient le temps auquel cela se faisoit *Fontanalia*, feste non-obstant dediee à l'honneur du bon Pere Bacchus. Au contraire l'annee apres, 1579, les eaux furent rendues bonnes & douces, à cause que l'annee fut pluuieufe, qui empescha de monter en haut beaucoup de vapeurs, qui estoient montees l'annee parauant, à cause de la seche-resse : mais parce que le vin n'estoit pas cher ceste annee-là, comme la precedente, on ne s'affirma guerres aux puits & fontaines : que s'ils eussent autant beu d'eau ceste annee-là, qu'elle estoit bonne, comme ils l'auoient fait la precedente, qu'elle ne valoit rien, ils ne craindroient pas tant le signe de Taurus : que si aucuns n'ont pas trouué l'eau bonne en ceste annee pluuieufe de l'an 1579, soyez asseurez que cela est procedé du tremblement de terre, qui se fit ceste annee-là mesme, lequel a accoustumé de gaster les eaux. Mais parce que ie voi, adiousté encores nostre beueur d'eau, qu'il sera facheux à vous faire trouuer l'eau bonne, quand vous en voudrez boire, tirez vostre eau sur le Midi : car la chaleur rend l'eau plus temperee, & plus legere, & partant meilleure, & pour vous y accoustumer, beuez-la l'hyuer, & non pas l'esté : car la chaleur empire l'eau, comme nous sçauons par experience l'eau de la mer estre plus amere l'esté que l'hyuer. Que si ce que i'ay dit, de la bonté des eaux ne sert pour les sains, il pourra seruir pour les malades, à qui on conseille de boire de l'eau, comme

pour les etiques : ceste fièvre brullante, comme le porte le mot Grec (au moins on me l'a dit) se guerissant en beuvant de l'eau, ce bruslement ayant besoing de refrigeration. A fin qu'on trouue l'eau encores meilleure, prenez de l'eau de pluye, qui tombe en l'esté, pourueu qu'elle soit gardee en vne bonne cisternne, car estant cuite & subtilisee en l'air, fera la meilleure à boire & à nourrir : ce que cognoistrez, estant plustost chaude qu'une autre eau, & plustost refroidie, qui denote sa subtilité & legereté : comme appert par la foudaine coction des legumes : voire que les Apothicaires par aduertissemens de leurs Dispenfaires, choisissent telles eaux au syrop de *papauere*. Et s'il se trouue des personnes qui aiment à boire de l'eau bien froide, il faut suiure l'inuention de Neron, qui faisoit chauffer l'eau, & puis la mettoit rafraischir, vous assurant qu'elle se trouue plus froide que sortant de la fontaine ou du puits, si vous la laissez toute la nuit à l'air. Croiriez-vous bien, va dire vn autre, que l'eau d'un puits estant tiree, & laissée en vn vaisseau dedans l'air du puits, en deuient plus froide ? Ce qui se fait, adioustoit-il, parce que la froideur vient de l'air : or la froideur de l'air ne pouuant pas changer toute l'eau qui est au fond du puits, à cause de la grande quantité, n'en trouuant gueres dans ce vaisseau, il en vient mieux à bout, en la refroidissant dauantage. Et tout de mesme, le vin qu'on veut rafraischir, se refroidira plustost estant près de l'eau du puits, que s'il estoit tout dedans. Je ne sçay, repliqua quelqu'un, quel plaisir prenoient les anciens à boire de l'eau chaude, veu que Pline dit que l'eau chaude est contre nature : encores

que ie fache qu'à leurs banquets il y auoit tousiours de l'eau chaude & de la froide : mais ie croy que c'estoit pour mettre l'eau chaude dans le vin pour l'eschauffer en hyuer, & l'eau froide l'Efté pour rafraischir le vin. Que si vous voulez garder long temps de l'eau de pluye, & en faire prouision, la faut recueillir au mois de May, se gardant long temps sans corruption. Que si ceste eau se corrompt par sept fois, & autant de fois remise & purifiée, elle ne se gastera plus, ce dit Hermolaus Barbarus, toute la terreftrité estant chassée. Personne n'ayant interrompu ce beueur d'eau, à cause qu'on s'estudie plus au bon vin qu'on ne fait à la bonne eau, on lui va dire, Si l'eau de pluye est la meilleure, pourquoy beuons-nous de l'eau des puits, qui nous est la plus commune? vous asseurant que l'eau des puits ne procede point de source : que si elle venoit de quelque source, les puits s'empliroient soudain, les eaux des puits n'estans qu'esgoufts continuels des pluyes, qui se rendent petit à petit en bas au trauers des terres : & aimerois mieux mourir de soif que de boire de l'eau des puits qui sont dans les villes, combien qu'elle ferue d'eau pannee : encores que ceste eau soit souuent tirée, car on dit que l'eau souuent agitée n'a pas loisir de se corrompre : mais si elle l'est desia, l'eau des puits procedant des esgouts d'eaux, qui passent à trauers les terres & cloaques, ie ne la sçaurois aimer : encores qu'aucuns asseurent que l'eau des puits & des cisternes deuient meilleure, si on y iette de petits poissons, pour y paistre & estre nourris, à fin que par leur mouuement l'eau acquiere plus grande legereté, & ensuiue aucune-



ment le naturel de l'eau courante. Et pour monſtrer que l'eau des puits n'eſt pas ſi bonne que l'eau des pluies, nous voyons par experience que les pois & les febues ne peuuent cuire en l'eau de puits, & oui bien en eau de cifterne. Bien, repliqua noſtre beuveur d'eau, laiffons là noſtre eau pannee pour les febricitans, & pour ceux qui ſont bien eſchauffez, & beuons de l'eau des fontaines, car du conſentement de tous les auteurs, on attribue la douceur aux eaux des fontaines : encores que les Phyſiciens ne requierent aucune odeur ou ſaueur & gouſt en vne bonne eau. Celuy à qui on ne pouuoit faire trouuer l'eau bonne, luy reſpond, Dautant que l'eau à boire eſt agreable au voyageur, qui a ſoif, il eſt aduenue que les Poëtes ont mis au nombre d'un grand plaifir, d'appaiſer la ſoif en un ruiſſeau courant d'eau douce. Que ſi les fontaines ont eſté eſtimees ſacrees : c'eſt à fin que ce qui ſeruiroit au public ne fuſt gaſté. Combien que Celfe, adiouſta-il, die que la plus legere eau eſt celle de pluye (ce que Pline nie toutes-fois) puis celle de fontaine, le tiers lieu tient l'eau de la riuere, le quart celle des puits, le quint l'eau de glace & de neige, la plus meſchante c'eſt l'eau des eſtangs & palus. Et de toutes ces eaux-là, les Phyſiciens & Naturels diſent que la meilleure eſt celle qui eſt expoſee au Soleil, & à tous vents, eſtant, ſelon eux, mieux purgee de toutes groſſes vapeurs, & par ce moyen rendue plus ſubtile, & mieux digeree : & encores meilleure eſt l'eau qui court ſur le grauier de ſable ou de terre, pourueu qu'elle ne ſoit puante, que celle qui court ſur le roc : ou ſur les pierres : le ſable & la terre la nettoyens

mieux, que la pierre & le roc : moyennant, adioustent-ils, que ceste eau ait son cours contre le Leuant, car elle est plus saine que celle qui court contre le Couchant : pource que l'eau courante contre le Soleil, se subtilise, & s'eschauffe, & si perd sa froideur naturelle. Et si l'eau d'une mesme riuere n'est si bonne en vn endroit qu'en l'autre, pour la difference du grauier & du fond qu'elle a. Puis qu'il y a si grandes differences d'eaux, repliqua quelqu'un, ie m'esbahis quand on est en vne ville, où il y a diuersité d'eaux, qu'on ne s'enquiert où est la meilleure, comme on fait du vin. Car i'ay veu en nostre ville, disoit-il, vn pauvre sauetier qui gaignoit plus à enseigner où estoit le bon vin, qu'à son mestier, ayant gage des plus grands de la ville, pour leur enseigner où estoit monsieur : ce sauetier ne respondant autre chose, sinon, En tel lieu il y fait seur. Estant mort, il fut fort regretté, & fut honoré de ceste Epitaphe :

*Cy deffoubs gist en ce tombeau,  
Vn Sauetier nommé Blondeau :  
En son viuant rien n'amassa,  
Et puis apres il trespassa :  
Marris en furent ses voisins  
Car il enseignoit les bons vins.*

Je suis bien aise, repliqua quelqu'un, de sçauoir qui sont les meilleures eaux : car Gratarollus dit que quand l'eau est mauuaise qu'on veult boire, qu'il y faut mettre beaucoup de vin, que si elle est bonne, il n'en faut pas tant mesler. Et disoit que s'il lui falloit boire de l'eau avec

du vin, qu'il aimeroit mieux que l'eau ne fust pas si bonne. Vn chantre qui estoit en nostre Seree, va dire qu'il estoit aussi bien aise de sçauoir qui estoient les meilleures eaux, car il disoit sçauoir par liure, & par experience, qu'il n'y auoit rien qui gastast plus la voix, que la mauuaise eau & corrompue : qui est cause que les chantres haïssent l'eau sur toutes choses. Et ne s'est iamais trouué, ce dit Athenæus, qu'un chantre de son temps, qui ne beust point de vin : & par grande specialité le nomme en l'iniuriant. Que les ignorans doncques apprennent, disoit nostre chantre, qui nous fait mieux aimer le vin que l'eau. Vne Fesse-tondue de la Seree ayant leu Henry Estienne, soustenoit le dire d'un Parasite, qui disoit que la meilleure eau de toutes les eaux, estoit celle qu'on bailloit pour lauer les mains auant le repas, ou bien celle qu'on bailloit entre les mets, apres laquelle on commence à iouer des dents & de la barbe. Nostre Drolle, qui ne crachoit point le vin, luy contredifant, nous asseuroit que la meilleure eau de toutes estoit celle qu'on mettoit & qu'on mesloit parmy le vin, & laquelle soutenoit plus des trois parts de bon vin, ceste eau estant ameliorée par le vin, & augmentant vne chose si bonne. Et quand l'on dit, disoit-il, Bacchus auoir esté nourri par les Nymphes, on veut inferer par cela qu'il a besoin de plusieurs parts d'eau pour le dompter, & que l'eau meslée avec le vin l'augmente & amelioré. Et à ce propos Ronfard dit :

*Quand avec Bacchus on ioint  
Venus sans mesure, on n'a point*

*Saine du cerueau la partie,  
Donc pour corriger son defaut  
Vn vieil pedagogue il luy faut,  
Vn Silene qui le chastie :  
Ou les pucelles dont il fut  
Nourry quand Iupin le receut  
Tout vif de sa mere bruslee :  
Ce furent les Nymphes des eaux :  
Car Bacchus gaste nos cerueaux  
Si la Nympe n'y est meslee.*

Estant vne si bonne chose que mesler l'eau avec le vin, que celuy qui premierement le mixtionna, eut vne statue, où y auoit escrit *Dionysio recto* : à cause que le vin pur fait qu'on se baïsse, Et ne dit-on pas, adioust-il encores, que l'eau marine mixtionnee dans vn tonneau de vin, le rend meilleur, & s'appelle *Vinum Tethalassomenon*? Si bien que ceux qui ont dit que Denys s'enfuit en la mer, entendant la maniere ancienne de faire les vins : lesquels estoient meilleurs meslez avec de l'eau, & pour le moins, selon Columelle, le vin arrousé d'un peu d'eau de mer se garde mieux. Vn bon suppoit de Bacchus, nommé Franc à tripe, & contre la Fesse-tondue, & contre le Drolle, se formalisant, nous va dire, que l'eau la moins mauuaise estoit celle qu'on baille à lauer les mains : mais à son aduis, la plus meschante eau estoit celle qu'on messe parmy le vin, & qu'il haïssoit le plus : gastant ce que Dieu a fait si bon & si sauoureux : & qu'il voudroit que toutes les eaux fussent semblables à l'eau d'une fontaine qui est en l'Isle de Tenedos, laquelle

est si consciencieuse, que son eau ne se veult mesler parmy le vin, en quelque sorte qu'on la mette. Tellement qu'ayant beu du vin, & puis voulant boire de l'eau, vous n'en sçauriez aualler vne goutte. Que si vous auez premierement beu de l'eau, & que vueillez boire du vin, elle se iettera plustost hors, qu'elle permette que le vin entre là où elle fera. Et pour monstrier que l'eau en toute sorte ne valoit rien, il nous disoit que quand on veut bailler la gehenne à vn malfaiçteur, le plus grand tourment qu'on lui puisse faire, c'est de luy faire aualler de l'eau avec vne seruiete, & qu'il vaudroit mieux luy bailler du vin : car on dit, *In vino veritas*. L'eau estant telle, disoit-il, que nous trouuons qu'un Censeur chassa Marius du Senat pour auoir beu de l'eau. Vn de la Seree, qui ne parloit gueres des choses communes, apres auoir ouy parler de la bonté des eaux, nous va reciter vne chose estrange de Galien : qui dit, Tout ainsi que quand l'estomach est fort, il luy faut bailler des aliments correspondans, & s'il est delicat, les aliments doiuent estre semblables : qu'aussi on doit auoir pareil esgard à l'eau : car nous voyons par experience, que si vn homme est accoustumé à boire de grosses eaux, iamais n'appaise sa soif avec de bonnes eaux & delicates, & ne les sent en l'estomach, ains l'alterent dauantage : parce que la grande chaleur de l'estomach les brulle & resoult incontinent à l'entree, d'autant qu'elles n'ont point de resistance. Et ie croy que c'est la cause pourquoy le Florentin, lors que son eau delicate ne le peut defalterer, mesle avec l'eau vn peu de vin-aigre, ostant toute la chaleur de l'estomach par sa froideur naturelle.

Je pense, va repliquer quelque pierreux, qu'ils meslent aussi le vin-aigre avec l'eau, pour corriger le vice de l'eau. Et de ma part, disoit-il, ie suis en ceste heresie, qu'il n'y a chose qui m'ait causé la pierre, d'auoir beu de l'eau, par le conseil du Medecin d'eau douce. Pourquoy l'eau, adioustoit-il, qui passe à trauers les rochers, qu'on tient pour la meilleure, amenant & contenant vn genre de sel, qui a causé la congelation desdits rochers, ne pourra-il aussi bien congeler des pierres au corps de l'homme, comme il fait en la terre? Quelqu'un luy va respondre, que l'eau douce n'a rien de sel, & que suiuant l'opinion de maistre Bernard Pallyssi, la source des fontaines, non plus que des puits, ne vient point de la mer, contre la commune, qui tient que toutes les eaux viennent de la mer, & qu'elles y retournent : car si cela auoit lieu, disoit-il, il faudroit necessairement que les eaux fussent salees, comme celles de la mer : qui prennent plustost leur salure de la terre, y estant portee par les eaux des riuieres, que de dire que l'eau de la mer se dessale par les veines de la terre. Et si faudroit que la mer fust aussi haute que les montagnes : car par vne reigle generale & certaine, les eaux ne montent iamais plus haut que les sources dont elles procedent. Puis si cela estoit vray, les puits qui tarissent en Iuillet, Aoust & Septembre, ne tariroient point : veu que la mer n'est en rien moindre en ce temps-là qu'en hyuer. Dauantage vous trouuerez près la mer des puits doux & salez : qui monstre bien que les puits salez sont abreuez de la mer, & les puits doux des esgouts des pluyes : se trouuans dans des Isles de mer des puits d'eau douce. Viennent les eaux, va

dire quelqu'un, ou de la mer, ou des esgouts des pluyes, si est-ce qu'elles sont dangereuses à boire, principalement en temps de peste, & qu'il les faut choisir, ce qu'on ne dit point du vin. J'ay leu dans Paré, adioustail, & non ailleurs, car ie le trouue assez sçauant pour moy, que si la peste prouient du vice de l'air, que lors ne faut vser d'eau de pluye : pource que l'air dont elle prouient est infecté, partant alors, dit Paré, sera meilleur de boire de l'eau des puits fort profonds : au contraire, si le vice vient de la terre, on vsera de l'eau de cisterne, & de fontaine, attendant à en boire iusques à ce que le Soleil l'ait purifiée par ses rayons. Et pource que ie ne sçay d'où vient l'eau qu'on me presente, de peur de la peste, & du mauuais air, j'ay accoustumé de m'en passer le mieux que ie puis : depuis que j'ay leu qu'Alexandre le grand fut empoisonné d'une eau qui sort des pierres de Nonacrie (c'est en Arcadie, ie n'en sçay autre chose) laquelle eau s'amasse comme la rosee, & est si froide qu'on ne la peut retenir que dans l'ongle d'un cheual. Nostre beuveur d'eau pour louer son breuage, nous va dire qu'il se trouue de l'eau qui rend les vieux ieunes, au contraire du vin qui rend les ieunes vieux : si on veut adiouster foy à ce qu'on dit de la fontaine de Iouance, & à ce qu'en a escrit Petrus Martyr Augerius, Milanois, en ses Decades du nouveau monde : qui dit que près un fort ou ville, qu'on nomme *Hispaniola*, s'est trouué une fontaine, au dessus d'une montagne qui rajeunist les vieilles gens, sans toutesfois leur changer le poil gris, ni oster les rides. Ce qui est confirmé en l'histoire des trois mondes : où il est fait mention qu'un

nommé Iean Ponce, qui descouvrit la Floride, estant près des isles de Bimini, les gens du país luy dirent qu'il y auoit vne fontaine en l'Isle Bonique, qui faisoit raieunir les gens. Il fut repliqué à nostre beueur d'eau, que ceux de la Floride se moquoient des Chrestiens, qui furent plus de six mois à chercher ceste fontaine, & si n'en deuinrent que plus vieux pour cela, Et qu'on croiroit plustost ce qu'ont dit les Anciens, nommément Solin, qui dit qu'en Arabie, près la mer rouge, il y a vne fontaine, que si les brebis en boient, elles muent de couleur, & leur laine, qui estoit blanche, deuiendra d'une autre couleur : & ce qui leur faisoit croire, estoit que Bacias rend la raison de ce changement, & rapporte leur meslinge, à la chaleur & à l'air exterieur, & aux mineraux, à trauers desquels les eaux de ceste fontaine passent. Et aussi que les animaux, pour le regard de l'eau, qui leur semble telle, peuuent par la force de l'imagination alterer & changer quelque chose de leur naturel : comme il se trouue en la sainte Escriture des brebis de Iacob & Laban. Et bien, va dire nostre beueur d'eau, trouuez-moy du vin qui ait la vertu de ceste fontaine de Iouuance & d'Arabie : trouuez-moy que l'eau soit defendue comme le vin : car encores que les sacrifices ne se fissent sans vin, & qu'on appellast *vinum spurcum*, le vin meslé avec de l'eau, n'estant permis d'en vser aux sacrifices : si est-ce que les prestres Egyptiens, & les Rois d'Egypte n'en beuoient point. Platon le defend à ceux qui suivent la guerre, aux serfs, & seruiteurs, aux Magistrats, tant que dure leur charge, & à tous ceux qui gouvernent les Republiques. Les Romains defendoient le vin à leurs



femmes : la femme de Messenius estant occise pour auoir crocheté vn cellier. Aussi est defendu le vin à ceux qui doiuent parler en public, le vin faisant begayer la langue : à ceste cause on sacrifioit à Mercure avec du lait, non pas avec du vin, pour monstrier la douceur de l'Eloquence. Au sacrifice des nopces de Cerés, on n'vfoit point de vin, comme on pourra apprendre par la vieille de Plaute. A ceste cause dans les statues des Dieux, vous trouuerez la statue de Cerés tousiours accompagnée de Nymphes tenans en chasque main diuers vases qu'ils versioient : voulans par là dire que les vierges se doiuent abstenir de vin : aussi Orphee dit, qu'il ne faut toucher à la vigne, quand la Lune est au signe de Virgo : car la vierge n'aime point la vigne, mais luy est ennemie. Il est escript dans Homere que Hector refusa de boire le vin que sa mere Hecuba luy presentoit. Les Carthaginois ne beuuioient point de vin à la guerre. Apollo estant consulté des Megariens, lesquels des Grecs estoient les plus à prifer, & les plus vaillans, respond que c'estoient ceux qui beuuioient de l'eau de l'Arethuse sacrée. L'Empereur Pescennius disoit à ses soldats, Et vous demandez du vin, & vous auez le Nil? Aucuns ont voulu dire que la sobriété des Turcs est aujourd'huy cause de quoy ils surmontent ceux qui boient du vin. Vn bon suppost de Bacchus ne se put tenir d'interrompre nostre beueur d'eau, & de luy dire, que les Egyptiens (qui ont esté estimez des plus doctes & sages) entre plusieurs punitions qu'ils ont pratiquées, la plus ignominieuse auoit esté celle où l'on defendoit le vin à ceux qui auoient commis quelque crime. Je conseillerois, disoit nostre beueur d'eau en

continuant, attendu les grands maux qui procedent du vin, que ceux qui ont des petits enfans leurs baillaissent à manger des œufs des Hibou ou Chat-huant, bien fricassez : car on tient de Philostrate, que si vous baillez aux petits enfans, auant qu'auoir beu du vin, des œufs de Hibou, que iamais ils ne voudront boire de vin, & le haïront mortellement : l'œuf de cest animal temperant la chaleur naturelle. Ce qui s'apprend par les lettres Hieroglyphiques des Egyptiens : lesquels peignent vn Hibou ou Chat-huant, qui succe ses œufs, quand ils veulent signifier quelqu'un qui ne s'enyure point, ou qui ne boit point de vin. Ou bien pour faire haïr le vin faut faire boire avec vin blanc des fleurs de seigle : ou bien prendre des anguilles toutes viues, & les mettre tremper en vin iufques à ce qu'elles meurent, puis faire boire de ce vin aux yurongnes : ou bien en ferez autant d'une grenouille verte, la faïtant mourir dans le vin. Si le vin, repliqua quelqu'un, est cause de grands maux, c'est parce qu'il enyure. Il faudroit donc defendre aux Indiens leur vin de Maiz, avec eau & miel, dont ils s'enyurent : car Philostrate ne baille les œufs de Hibou que contre le vin : & non contre ce breuuage Indien : combien que ceux qui les ont veu boire, disent qu'ils ont des preferuatifs aussi bien que nous, non pas pour hayr leur breuuage, mais pour ne s'enyurer point. Croirez-vous bien Athenee, adiousta-il, qui tient qu'il y a des eaux qui enyurent ? Croiriez-vous bien aussi qu'en vne isle des Canaries, les habitans ne boient que de l'eau qui est recueillie dans vn timbre de la sueur d'un arbre qui est au milieu de ceste isle ? Et toutesfois, disoit-il, cela est

affermé par ceux qui l'ont veu. Sur la fin de ceste Seree, nostre beueur d'eau sentant vn vent de Galerne, le Soleil estant en Taurus, va dire à vn sien voisin, que demain matin il ne faudroit d'aller mettre aux fontaines & aux puits de beaux bouchons de lierre, & qu'il en feroit le fermier. Ce voisin, qui eust mieux aimé que la mer fust gelee que les vignes, va dire, que s'il se trouuoit au lieu où ce beueur d'eau coronneroit les fontaines & les puits, qu'il le ietteroit dedans : & que le lierre n'est pas dedié à Bacchus seulement pource qu'il est tousiours verd, par sa chaleur temperee de humidité & de viscosité, comme Bacchus est tousiours ieune (encores qu'il n'aime pas la ieune vigne) ou parce que les feuilles de lierre maschees representent vne espee d'yurongnerie, rendans les esprits subiects à fureur : mais le lierre est aussi dedié à Bacchus, parce qu'il symbolise avec la vigne, en ce qu'il est durant les mois d'Octobre & Novembre, que son fruit est en sa perfection, vn vray prognostique de la prochaine vinee. Car toute telle apparence que vous trouuerez au lierre, soit au bois, és feuilles, & aux grappes, foyez seur de la rencontrer en la vigne és vendanges suiuanes. Ce qui nous seruira, ce disoit le voisin au beueur d'eau, pour nous empescher de nous affermer à vos belles tauernes, faisant prouision de vin durant la bonne vinee, encontre la mauuaise, selon que se portera le lierre, vray prognostique de la vigne. L'entends du lierre masse, duquel on vloit aux sacrifices de Bacchus. Et qu'il esperoit le lendemain du matin ouir encores chanter les petits rossignols, & mettre sous l'ombre des bouchons, nonobstant le signe de

Taurus, avec sa grande amie de Galerne. Vn de la Seree leur va dire qu'ils dispuoient en vain, & qu'il auoit moyen de faire que l'eau feroit aussi bonne que le vin, & qu'on l'aimeroit autant, & qu'il n'y auroit nulle difference entre l'un & l'autre. Et pour le prouuer pria vn Drolle de luy bailler du vin, & le versant en son verre, il disoit au Drolle, vous prenez de la peine tout plein, tout plein. Puis luy demanda de l'eau, & quand il la versoit en son verre, il disoit à ce metteur d'eau : vous prenez de la peine trop, trop. Le vin & l'eau meslez ensemble, il les presente à la compagnie : & quelques vns en ayans beu, il leur demande si l'eau n'estoit pas aussi bonne que le vin, & quelle difference ils trouuoient entre l'eau & le vin. Nous ne voulions que sortir de l'eau, & nous sauuer, & pensions en estre eschappez, quand nostre beueur d'eau recommença à nous dire que l'eau auoit des effets merueilleux & estranges, & que le vin n'auoit rien d'esmerueillable, sinon qu'il enyure. Regardez, disoit-il, quelles vertus ont les eaux chaudes, & quelles cures se font par leurs bains, & comme les eaux sont medecinales, pour auoir acquis par la chaleur quelques vertus. Les sulfurees guerissent la douleur des nerfs, les alumineuses les paralitiques, les bitumineuses purgent les humeurs peccantes. Et cela se fait adioustoit-il, de ce qu'au profond de la terre, il s'allume vn feu, à cause de la substance de l'alum, ou du bitumen, ou du soufre, qui par leur ardeur eschauffent les plus prochaines parties : tellement que les exhalations & les chaudes vapeurs venans rencontrer les eaux douces, qui coulent par dessus, leur causent ceste chaleur, sans

que la faueur en soit corrompue : toutesfois on tient que les eaux minerales d'or, d'argent, de fer, de plomb, d'airain, ne valent rien. Aristote, disoit-il, escrit qu'au terroir Affiride, il y a vne riuere fort froide, de laquelle si les brebis boient, & qu'incontinent apres elles entrent en chaleur, elles feront leurs aigneaux noirs, & qu'il y en a deux en Autandrie, l'une desquelles fait blanchir le bestail par ses eaux, & l'autre le fait noircir. On dit aussi, adioustoit-il, que la riuere Scamandre fait deuenir les oüailles jaunes. Strabon dit que la riuere nommee Cantide, a ceste force de rendre blancs & jaunes les cheveux des hommes qui s'y feront lauez. Iouio dit que près Bude en Hongrie, il y a de l'eau si chaude qu'on n'y ose toucher, & que les porceaux y iettez par les bouchers, en perdent facilement le poil ; & toutesfois que les grenouilles qu'on y void nouer en grandes troupes, n'y meurent point. Agrippa dit qu'il y a vne fontaine, qui s'appelle Helesius, autrement tranquille, que si on sonne des flutes, s'esfouissant, s'esleue, & sort hors de ses bornes, & de son canal. Et à fin que le croyez, adioustoit-il, Marc Varro dit auoir veu aux Infules de Lydie, des Nymphes lesquelles au son des flustes sautoient de la terre dans le milieu d'un estang, & là dansoient au son de la fluste, & puis retournoient sur le bord de l'eau. Icy prendra fin ceste Seree, sans autre plus curieuse conclusion. Et si quelqu'un me dit, que l'issue en est froide, ie luy respondray qu'elle en conuient mieux au sujet que nous auons icy traité.





## TROISIÈME SEREE.

### *Des Femmes, & des Filles.*

**P**UIS qu'il n'y a rien qui resjouisse plus, apres le vin, que les femmes, estans donnees à l'homme pour sa necessité & compagnie, elles doiuent, pour le moins, aller apres : estant la femme l'obiet le plus beau & aimable de tous ceux qui se regardent en cest vniuers, & de tous les dons que Dieu a faicts à l'humaine creature, il n'y en a point vn plus grand que le don de la femme : dautant que par la force & vertu d'icelle, l'esprit s'esleue à contemplation, & la contemplation amene par degrez le desir des choses diuines. A raison dequoy la femme est enuoyee entre nous comme pour essay & pour arres de nostre demeure & habitation celeste. Si bien que le prestre de Iupiter, en Latin *Flumen Dialis*, si sa femme se mourroit, ne pouuoit plus exercer son office : pour monstrier que la perfection de la femme aidait aux sacrifices. Il se void que par son moyen l'homme s'oublie soy-mesme, & que iettant l'œil sur le visage d'une femme, les mem-

bres comme d'un espouventement luy fremissent, ils deviennent chauds comme feu, & froids comme marbre, en un mesme temps, & non autrement que celui qui a veu à l'impourueu quelque chose diuine, se trouue agité & trauaillé d'une fureur celeste, puis en fin reprenant ses esprits, & retournant à soy-mesme, la reuere avec sa penfee, s'incline avec l'entendement, & recognoissant ce qui est deu à une diuinité, s'offre sur l'autel du cœur d'une Dame pour victime & sacrifice. Qui occasionna ceste Sèrée de parler des femmes (outre ce qu'elles doivent, pour le moins, aller apres le vin, si elles ne veulent aller apres l'eau) ce fut une Dame qui durant le souper fut fort prie de nous tous, & mesmes de son mary, qui estoit plus ieune qu'elle, de faire bonne chere. Elle s'en excusoit, disant auoir sur le cœur une tristesse, sans sçauoir dont elle procedoit. Son mary luy va dire qu'elle n'auoit nulle occasion de se fascher, veu qu'il ne luy faisoit rien, & que pour auoir de l'argent frais, & une autre femme, il faudroit bien qu'elle eust une plus grande maladie que de l'ennuy, les femmes ne mourans iamais de melancholie, comme font les hommes. Et pourquoy non ? repliqua sa femme. Parce, luy respond son mary, que les hommes ayans beaucoup de chaleur, la chaleur estant reuoquee par la tristesse aux parties internes & dedans, elle opprime & suffoque par trop grande chaleur les parties les plus nobles : ce qui ne se fait pas és femmes, ayans moins de chaleur, & plus d'humidité. Vous voulez donc inferer, repliqua ceste femme, qu'il n'y a nul danger de contrister & ennuyer une femme, veu qu'elle n'en meurt point ? Bien, ad-

iousta-elle, si ie n'auois que ceste fascherie, baste : mais avec cela, ie me trouue parfois mal d'un rheume & fluxion qui me tombe sur vne espaule. Son mary, qui estoit accort & lest, luy va dire : M'amie, vieilleste est vne hostellerie de langueurs, & vne enfermerie de maladies, & où il pleut par tous endroits : cela n'est rien, il ne s'en faut point fascher : car communément en vieille maison y a tousiours quelque goutiere. Ceste femme se sentant piquee, luy va dire, ouy bien quand on ne monte pas souuent dessus. Son mary ne se put tenir de rire, non plus que tous ceux de la Seree. Parquoy aucunes femmes commencerent à la tenfer d'auoir parlé si auant : luy disant qu'il y auoit là des personnes qui en feroient bien leur profit : & de fait on accusa fort ce mary de ceste goutiere, quand il leur va dire qu'il y remedieroit bien, en faisant courir sa femme d'ardoise, & qu'il ne faudroit monter de dix ans dessus. Le dialogue du mary & de la femme acheué, on fort de table. Les femmes prennent place à part, lesquelles prient les hommes de parler modestement d'elles, puis qu'ils auoient delibéré de parler des femmes, & qu'on leur fist à sçauoir, à fin de defendre leur bon droit. De premiere abordee on va entrer sur la bonté & mauuaistié des femmes. Or auions-nous en nos Serees vn qui soustenoit tousiours les femmes, disant qu'il ne leur demandoit rien, & qu'elles l'auoient bien payé : à ceste cause les defendant disoit les femmes estre bonnes & vertueuses, ayman le droit plus que les hommes, amenant en ieu Sophoclés, qui en ses Tragedies, & sur le Theatre les introduisoit bonnes & sages. Au contraire de luy nous auions vn autre



fort fatirique contre les femmes, & en parloit en mauuaife part : difant que contre Sophoclés il auoit Philoxene, lequel en fes Tragedies representoit tousiours les femmes malignes & mauuaifes, les aimans *in thoro*, & non pas *in choro*. Que si Sophoclés, disoit-il, les produisoit sur l'eschaffaut bonnes, sages, douces & aimables, il les vouloit representer au peuple comme elles deuoient estre, & Philoxene les representant mauuaifes, folles, legeres & opiniaftres, il les faisoit apparoirre aux spectateurs en leur naturel, & comme elles estoient. Il n'est pas, adioustoit-il, iusques au bon homme Accurse, qui ne die mal des femmes : car en la Loy *ex his. ff. de legibus*, pour monstrier que l'on ne bastit point des loix pour les choses qui sont rares, il dit pour exemple, qu'on n'a besoin de bastir des loix pour les bonnes femmes, comme chose rare, que si elles ont quelque probité, il dit que c'est vn surcroist miraculeux, & contre nature. Homere faisant parler Agamemnon, luy fait dire, que l'on ne sçauroit imaginer chose plus ennuyeuse & meschante que la femme, suiuant Menandre, qui dit que la mauuaife femme est le thresor de tous maux, & que là où sont les femmes, les maux ne les abandonnent non plus que les puces sont les chiens. Et Euripide escrit, que les femmes ne sçauent que c'est de bien faire, mais que de braffer quelque meschant tour, elles y sont tres-experimentees. Entre les Epistres de saint Hierosme, il en y a vne de Valerius à Ruffus, où il met que la bonne femme est aussi rare que le Phenix, & que les effains des mauuaifes sont si pleins & fertiles, que tout le monde est esfourdé du bourdon de ces guefpes. Celuy qui defendoit

les femmes, va demander à leur aduerfaire quelle raison il y auoit de dire que les femmes n'estoient pas gueres sages ; cela estant comme qui diroit, les femmes ne sont pas sages aupres des hommes, les comparans l'un à l'autre : veu que l'homme & la femme sont composez de mesme chair, de mesmes os, de mesmes veines, de mesme sang, de mesmes humeurs, habitans vn mesme pais, en mesme air, vñs de mesme langage, & nourris de mesmes viandes, ayans vn mesme esprit de Dieu. Que si Euripide a mal parlé des femmes en ses Tragedies, pour cela estant appellé Misogene, c'est parce qu'il eut deux mauuaises femmes : que s'il en eust trouué vne bonne, il les eust autant louées qu'il les a vituperees. Et tiens contre Henry Estienne, que les femmes ont l'esprit, le iugement, & la raison aussi bon & subtil que les hommes : pource que la ratiocination & entendement, estans la fonction & action de l'ame, il n'y a point de difference de sexes. Puis dans Lucian il se trouue que Mercure reproche à Promethé, qu'il a formé les hommes les plus subtils animaux qui soient, & principalement les femmes. Aussi les Lacedemoniens admettoient les femmes en leurs conseils publics. Ceux qui ont voyagé en ce nouveau monde, asseurent y auoir trouué des estats & grandes polices maintenues des femmes, sans hommes. Le diuin Platon ne priue pas les femmes des administrations publiques : quand il dit qu'il s'est souuent trouué des femmes plus excellentes que tous les hommes de leur pais : & que ce seroit grande follie, puis que l'homme & la femme sont creéz avec mesme esprit, se couper par maniere de dire, la moitié de leurs forces.

Et comme escrit vn excellent perſonnage de noſtre temps :

*Penſons-nous que ce Dieu qui nous a tous formez,  
Ait bien ſi cherement les hommes eſtimez,  
Que les faire tous ſeuls de la vertu capables,  
Pour en forclorre ainſi les femmes miſerables ?*

Et en vn autre lieu :

*Dea, ſi ce Dieu qui le monde forma,  
Non moins que vous les femmes eſtima,  
Et leur donna par ſa volonte ſage,  
Non moins qu'à vous de la raiſon l'vſage :  
Dites vn peu, hommes ambitieux,  
Pourquoy foulant l'autorité des cieux,  
Vſurpez-vous tous ſeuls la ſeigneurie,  
Qui ſeulement vous eſt deuë en partie ?*

Et pour vous monſtrer, diſoit ce Tribun des femmes, qu'elles ont auſſi bon eſprit que les hommes, nous trouuons en Herodote, que les Amazones s'eſtans allies avec des hommes eſtrangers, elles eurent pluſtoſt appris le langage de leurs maris, que leurs maris le leur : & parlerent le langage de leurs nouueaux maris. Et nous trouuons auſſi qu'un Roy d'Aragon ayant enuoyé des Aragonnois peupler vn païs qu'il auoit conquis, & des femmes d'un autre païs : les enfans qui vindrent de ces deux nations, retindrent le langage de leurs meres, & non celuy de leurs peres. Et ſi les femmes, au moins les Dames, gardent plus longuement l'elegance & purité de

parler que ne font les hommes, pource qu'elles conuerfent moins entre les eſtrangers : eſtans auſſi plus curieufes de bien parler. Herodote eſcrit en ſon Euterpe, que les femmes Egyptiennes traffiquent, tauernent, & ont les meſmes charges que les hommes de par deçà : qu'elles portent les charges ſur le dos, les maſles ſur la teſte, leſquels piſſent eſtans accroupis, & elles tout debout. Clemens en ſes Recognitions dit que la couſtume eſtoit entre les Gelons que les femmes labouroient la terre, baſtiſſoient les maiſons, & les maris les gardoient. Heliodore aſſeure que parmy les Gorgons il n'y a que les femmes qui exercent les eſtats publics, les maris obeïſſans à leurs femmes, & faiſans le meſnage. Que ſi les hommes ſe veulent aduantager par deſſus les femmes aux armes, & y eſtre plus propres : c'eſt qu'à tel exercice eſt beſoin d'auoir fierté, cruauté, & maintes autres meſchancetez, dont elles ne veulent vſer. Que ſi vous blaſmez les femmes, vous meſpriſés vos predeceſſeurs Gaulois, qui deputerent certain nombre de femmes, pour eſtres Iuges des differends qui ſourdoient entr'eux. Encores duroit la façon quand les Gaulois choiſirent Annibal pour leur chef contre les Romains, ce dit Plutarque : meſmes elles iugeoient des gens de guerre, ſi vn ſoldat François auoit fait tort à quelque Carthaginien. Que ſi on les blaſme, comme dit la Diane, d'eſtre inſtantes & folles en leur amour, ce n'eſt pas par default d'entendement qui ſoit aux femmes : y en ayant eu au monde infinies, qui euſſent bien peu enſeigner les hommes à viure, & encores auſſi bien à aimer, ſi l'amour euſt eſté choſe qui ſe peut enſeigner.

Mais avec tout cela, ie ne croy pas, adioustà ce defendeur des femmes, qu'il y ait en ce moment de plus basse & infortunee condition que celle des femmes. Dont le Comique Plaute fait plaindre la pauvre Syra, en ceste façon :

*Les femmes pour le vray sont bien plus miserables  
Que ne sont les maris : lesquels peuuent mener  
Leurs garses au logis, sans en estre punis :  
Les femmes n'oseroient aller se pourmener,  
D'avec elles soudain ils seroient des-vnis :  
Hé ! Dieux, que ne sont-ils reiglez par loix semblables ?*

Car si elles parlent à vous, incontinent vous estimez quelles meurent d'amour : si elles ne vous disent rien, vous croyez qu'elles sont fantastiques, alterees, & qu'elles aiment ailleurs. Si le recueil que elles vous font ne vient à vostre propos & intention, vous le tenez pour hypocrisie. Elles n'ont aucune priuauté qui ne vous semble desmesuree. Si elles se taisent, vous les dites bestes : si elles parlent, qu'elles sont ennuyeuses & insupportables. Si elles vous aiment autant comme il leur est possible, vous croirez qu'elles sont méchantes. Si elles vous mettent en oubly & s'esloignent des occasions d'estre diffamees, vous direz qu'elles sont inconstantes, & peu fermes en vn propos. De façon qu'il n'est en la puissance de la femme de se faire paroistre à l'endroit des hommes bonne ou mauuaise, sinon en tant qu'elle se propose de ne fortir iamais de ce que requiert leur inclination. Platon eust bien voulu que les femmes se fussent exercees en l'art militaire, ainsi que les hommes : car, disoit-

il, les femelles des bestes brutes combattent bien pour la defense de leurs petits, & de soy-mesme : pourquoy faut-il donc que la femme seule demeure en proye à quiconque luy voudra courir sus ? Lipsius dit qu'à Rome il y auoit des femmes qui descendoient aux arenes, & combattoient comme les autres gladiateurs. Nous trouuons que les Tribales menaient leurs femmes à la guerre, & les mettoient par le derriere des bataillons, à fin de retenir par leurs admonnestemens d'iniures ceux qui fuiroient. Que si vous considerez la vertu des Amazones aussi bien que leur esprit, vous trouuerez que Hercules acquist plus grand honneur d'auoir vaincu Antiope & Menalippe, que Antee ou Hypoante : & le conseil de la sage Medee, aida assez plus au desloyal Iason pour mettre fin à l'entreprise de la toison d'or, & recouurer son Royaume paternel, que sa propre vaillance, & des Argonautes ses compagnons. Au triomphe de Aurelianus à Rome, il y auoit des femmes qui auoient esté princes en la bataille avec des soldats Gethes. Pourquoy donc appellerez-vous, disoit-il, les femmes vn debile sexe, lesquelles ont bien vaincu les plus inuincibles, comme Hercules, qui se mit à filer, Theseus, Iason, & tant d'autres ? Pourquoy les accuserez-vous d'estre promptes à se courroucer, & entrer en cholere ? veu que la femme ayant la chair molle & fluide, elle est bien aisee d'estre esprise & enflammee par tout le corps ; mais aussi elle est bien tost esteinte, principalement si elle est reprimée par l'eau, qui sont les pleurs. Et aussi que le sang menstrual qu'elles assembloit tous les mois, les vapeurs remplissant le cœur & le cerueau, & allumans tous leurs

esprits, leur deuroit seruir de quelque excuse, si elles se faisoient facilement. Si elles ne peuuent auoir vn esprit profond & raffiné, la froideur & humidité de leur sexe doit estre considérée. L'ennemy des femmes prenant la parole va dire, que Platon estoit en doute s'il falloit mettre la femme au nombre des bestes ou des animaux raisonnables, & que les Venitiens & Orientaux ont bien faict de mettre en leurs Ordonnances, que deux femmes en tesmoignage ne valent qu'un homme, & quatre femmes deux: mesmes par le droit Canon, les femmes ne sont receuables à tesmoigner, pour l'imbecillité & fragilité de leur sexe. Aussi les anciens Grecs, ce dit Harpocrate, bailloient aux femmes des tuteurs & curateurs, aussi bien que les Romains, ce dit Cicéron pro Murena: comme n'estans pas sages en leurs propres affaires. Et ceste Loy a esté suivie par le droit Coustumier de France, qui tient que les femmes sont en la tutelle perpetuelle de leurs maris, ne pouans ester en iugement & contracter sans leur autorité. Et qui fait, à mon aduis, que les hommes sont plus sages que les femmes, c'est la grande difference qui est entre la teste de l'homme & de la femme. Car d'autant que les hommes ont plus de cerueau, ils ont plus de prudence que les femmes. Ce que les Poëtes ont figuré quand ils ont dit Pallas Deesse de sagesse, estre née du cerueau de Iupiter, & qu'elle n'auoit point de mere: pour monstrier que la sagesse ne venoit iamais des femmes, n'ayans point de conseil ne de prudence. Ou bien c'est, que les futures de la teste sont plus apparentes aux hommes qu'aux femmes, parce qu'ils sont plus chauds, & c'est le propre de

la chaleur d'ouurir les pores : là où au contraire, les femmes estans plus froides ont les futures de la teste plus estroites & resserrees, & les fumositez ne se pouuans euaporer, font cause de leur follie, opiniaftreté & de leur maladie commune du mal de teste. Et ne faut s'esmerueiller si le plus souuent les hommes ne se peuuent accorder avec leurs femmes, parce que leurs testes ne se ressembtent point : mesmes que les testes des femmes estans feches, se cognoissent de celles des hommes. Celly qui soustenoit les femmes, va dire, tant plus vne femme approche de la nature virile & est hommasse, & plus elle est audacieuse, mauuaise, enragee, & ayant mauuaise teste. Par cela ie conclus que les hommes sont plus meschans & mauuais que les femmes, nonobstant la diuersité de leurs testes & futures : & que tant plus les femmes reculent de la force & audace des hommes, plus elles sont bonnes & douces : qui est la cause qu'Aristote dit qu'il y a plus d'offense à tuer vne femme qu'un homme. Il n'y a pas long temps, adioust-il encores, qu'une femme, que cognoissez tous estre vne diableffe, apres s'estre vantée d'estre aussi bien alienée que femme de sa ville, & auoir allegué Plutarque en ses Apostumes, nous va dire qu'elle auoit en la teste vne grand' virago : & elle disoit vray, car elle ressemble & en complexions, & à la semblance exterieure à un homme, aussi participe elle plus que les autres femmes en toutes les mauuaistiez & actions des hommes. Et à fin que croyez que tant plus vne femme ou fille approche de la virilité des hommes, tant plus elle est vicieuse : il s'est trouué de ce temps vne fille qui est deuenue garçon : estant fille la meilleure, la



plus sage, la plus douce du monde, estant garçon, malicieux, vicieux, & desbauché. La plus-part de la Seree se moquoient de ceste metamorphose, ne voulans croire qu'un tel changement de sexe en autre se peust faire, encores qu'on alleguast Pline, Valere le grand, & Hippocrate, qui ont escript cela estre venu en leur temps : parce, disoient-ils, que saint Augustin auoit dit, qu'il valloit mieux douter de ce que nous ne sçauons pas, que d'asseurer obstinément vne chose que l'on ne peut pas verifier, & dont l'on n'est pas assuré. Celuy qui parloit pour les femmes, voyant qu'on ne vouloit adiouter foy à l'antiquité, le va prouuer par exemples de ce temps, & puis par raisons naturelles. Du temps de Ferdinand, commença-il à dire, premier du nom, Roy de Naples, deux filles, Françoisse & Charlotte, furent muees en hommes, en l'aage de quinze ans, & lors changeans de nom & d'habillemens, on les tint pour masles, & furent nommees François & Charles. 'Amat Portugais a escript, adiouta-il, qu'une ieune fille de noble parenté, qui se nommoit Marie Pacheco, ayant atteint l'aage que les filles ont leur catamini, au lieu de pousser ses fleurs dehors, fortit ce qui auoit esté iufques-là caché en son corps, & estant fait masle, il fut rebaptisé, & nommé Manuel ; demeurant toutesfois sans barbe. Paré aussi assure cela estre arriué de nostre temps : cottant le pais & village où il est aduenu, le nom de la fille, ses parens, l'Euesque qui baptiza ce garçon, qui auoit esté fille, ses parrains & marraine qui luy imposèrent le nom. Iouius Pontanus dit qu'une ieune femme de Caïte, ayant esté mariee deuint homme, &

que de honte il s'alla rendre en vn monastere, là où il l'a veu : & que luy mort, fut enterré au temple de Minerue. Monsieur de Montagne, d'autant plus croyable qu'il est sage & sçauant, dit qu'en passant par Viçtry le François, il vid vn homme nommé Germain, que ceux du païs difoient auoir esté fille 22. ans, & nommee Marie : à laquelle en sautant & enjambant, les membres virils se produisirent : & les filles de là chantent encores vne chançon, par laquelle elles s'entr'aduertissent de ne faire point de grandes enjambees, de peur de deuenir garçon, comme Marie Germain. Monsieur de Montaigne me fait rire (si i'entends ce qu'il escrit) quand il diët que nature fait bien d'attacher & incorporer vne fois pour toutes ceste virile partie aux filles, à fin que l'imagination de ce fujet qui les tourmente si souuent, les laisse en patience, ayant ce qu'elles desirent tant. Les raisons par lesquelles cela se peut faire sont, de ce que la Nature tend tousiours à vne perfection, & que par vn grand effort ce que la femme a par le dedans aussi bien que l'homme, peut sortir dehors & paroistre comme il fait à l'homme : car ainsi que tiennent les Anatomistes, la matrice de la femme n'est que la bourse & verge renuersee de l'homme. Outre que la vertu & faculté qui engendre n'est point otieuse : dont il aduient qu'une partie charnue de la fille s'augmente de peu à peu, si bien que par vn grand effort, ce qui estoit caché par le dedans, peut sortir dehors : ou bien par l'impetuosité de leurs fleurs, quand elles commencent à leur sortir : ou bien quand on les marie : & le plus souuent il arriue aux femmes qui iamais n'ont eu leurs fleurs, ou qui les ont

perdues : lesquelles degenerent en nature virile, & sont appellees hommasses, & des Latins *Viragines* : parce qu'elles sont robustes, audacieuses & superbes, deuenans barbes & velues par tout le corps, à cause du sang qu'elles perdoient chacun mois, qui est retenu : & plus fortes, à cause qu'elles approchent du sexe viril. Et ce change de fille deuenir garçon, se fait du genre feminin en masculin, & non au contraire : la Nature adioustant tousiours, & iamais ne diminuant, chassant tousiours hors, & ne retenant point, enclinant tousiours vers ce qui est plus digne, & iamais vers le plus indigne : ce qui toustefois est contre Ausonne, qui dit qu'à Beneuent vn ieune garçon deuint fille. Cela seruit bien à Lucia, laquelle estant deuenue garçon, s'habilla en chambriere, pour seruir sa maistresse Lauinia. Car le mary de Lauinia apres s'estre apperceu que ceste ieune fille Lucia, sa seruante, auoit ce que les hommes ont, fut appaisé apres que les plus sçauans lui eurent monsté dans les liures qu'une fille pouuoit deuenir garçon. Aucuns de la Seree adioustans quelque foy à changement, dirent qu'ils ne l'oublieroient point, mais le prendroient avec les deux mains, comme choses qui aduiennent ainsi comme le Iubilé. Les autres confessoient bien que tant plus vne femme ou fille est hommasse, tant plus elle approche de la nature & virilité des hommes, & de leur nature & complexion, delaisant ce qui lui est propre & peculier, & degenerant en nature virile : tellement que nous voyons la femme hommasse, si elle n'est du tout sterile, ne concevoir qu'une fois, delaisant son propre & naturel. Vn de la Seree, qui eust bien voulu que sa femme lui eust fait des

enfans, va dire que sa femme n'estoit point hommasse, & luy estoit homme, & pourtant vouloit bien sçauoir les causes de sa sterilité : veu que les Hebreux estimoient la sterilité vn argument de l'ire de Dieu : la sterilité estant contraire à la benediction faite à Abraham. Quelqu'un va dire, que la sterilité pouuoit aussi bien prouenir du mary que de la femme : car si le mary est trop froid, la froideur rendra sa semence de nul effect en la generation : autant si elle est aqueuse : ou bien si les semences de l'un & de l'autre sont de diuerses temperatures, l'une empeschant ou nuisant à l'autre, aussi bien que quand l'un & l'autre sont trop chauds, la grande chaleur desechant l'humeur, comme la trop grande frigidité amortist & suffoque la semence : car, comme dit Hippocrate, si le chaud par moyen & egalité ne respond au froid, & le sec à l'humide, rien ne s'engendre. Ce que doiuent bien noter les hommes qui se scandalisent si vne femme mariee, ayant esté dix ou douze ans sterile, vient à engroisser. La sterilité procede aussi si le mary est trop gras, la plus-part de sa nourriture se confumant en la grosseur de son corps, ne laissant point de superfluité à faire la semence : que si c'est la femme, l'humidité rend la matrice si glissante que la semence n'y peut tenir ny s'arrester. Je conseilerois à l'un & à l'autre, disoit-il, d'vser du sel moderément : le sel excitant les hommes, & les rendant seconds, estant fort propre à la generation, prouoquant à luxure par sa chaleur & acrimonie : aussi ce mot Latin *Salacitas*, qui signifie lasciueté, en est venu. C'est la raison pourquoy les anciens d'Egypte, gens fort religieux, s'abstenoient totalement de l'usage

du sel, comme par trop excitatif de volupté & concupiscence. Que si Homere l'a appelé diuin ou sacré, c'est, à mon aduis, pour raison qu'il empesche la pourriture & corruption. Que le sel soit fecond, nous voyons que les nauires produisent force rats & souris, crauans, & autres animaux, à cause de la saleure de la mer. La plus grande cause de sterilité, va dire vn autre, vient des diuerfes temperatures du mary & de la femme : à ceste cause Platon vouloit qu'il y eust des brasseurs de mariage, qui sceussent par art cognoistre les qualitez des personnes qui se marient, pour donner à chacun la femme qui luy seroit conuenable, & à chacune femme aussi vn mary déterminé : & par ce moyen seroit toujours bonne la principale fin du mariage. Mais Hippocrate tient cest art estre necessaire aux hommes intemperez, mais que les temperez n'ont besoing de faire election de femmes, ne chercher celles qui leur correspondent en proportion & temperature, & qu'ils auront incontinent lignee, quelque femme qu'ils prennent. De ces intemperatures, adioust-il, est venu le sacrifice que faisoient les Lupercaux au Dieu Pan : lesquels durant leurs sacrifices courroient tous nuds par les rues avec des fouets faits de poil de cheure, dont ils frappaient les mains & le ventre des femmes qui ne pouuoient concevoir, & par ce moyen se trouuoient grosses : & si frappaient aussi les enceintes, pour les faire facilement accoucher. Que si voulez cognoistre, adioustoit-il, si vn homme peut deuenir pere, entre plusieurs signes trois se trouuent : sçauoir la grosseffe de la voix : secon- dement, la barbe touffue, rude, noire, selon le pro-

uerbe ancien, Franc masse a gorge noire : tiercement, la grandeur & grosseur du nez. Estant chose asseuree que les chastez ont la voix gresle & feminine : les conduits du corps s'estrecissans, & par ce ne pouuans recevoir beaucoup d'air & d'esprits ne faut s'esmerveiller s'ils ont la voix petite : & voilà pourquoy les Eunuques ne muent point de voix comme les autres, à cause que leurs conduits ne s'eslargissans gueres, par faute de chaleur, ils ne reçoient pas beaucoup d'air & d'esprits : mais les bons masses quand leurs conduits s'ouurent, leur suruenant air à suffisance, avec les esprits, à cause des conduits qui se dilatent par la chaleur, ne faut trouver estrange si leur voix se grossist. Quant à la barbe, elle a vne correspondance avec les testicules, & que eux defaillans, elle défaut aussi. Quant au nez, i'ay le proverbe pour moy, qui est confirmé de ce que le propre de la chaleur est de dilater & allonger, comme du froid de resserrer. Que si voulez cognoistre si vne fille est propre pour deuenir mere, il faut qu'elle soit d'humeur louial, de couleur vermeille, & qu'elle ne soit contrefaite. Que si outre voulez sçauoir si le champ de nature est bien disposé, elle nous a baillé vn signe asseuré, qui est le sein : car les filles qui ont le sein large, ou la poitrine ouuerte, le col ramassé, & non trop gresle, les tetins durs, rondelets, & mediocrement gros, les reins assez amples & le bassin des hanches spacieux, lors iugez que la piece susdite se porte bien. Les autres signes se peuuent remarquer à l'œil, à qui y voudra prendre garde : & n'est sans cause que les filles tiennent pour la plus-part leurs poitrines & estomachs descou-

uerts, pour monſtrer qu'elles peuuent porter enfans, & non que ce ſoit par laſcieté. Il fut lors demandé ſi le trop grand plaifir des hommes pouuoit eſtre cauſe de ſterilité, auſſi bien que le grand plaifir des femmes : vn de la Seree aſſeurant que ſa femme n'engroſſoit ſi non alors qu'elle auoit plus d'ennuy & de faſcherie. Mais il ne me ſouuient plus qu'il en fut dit : eſtant le propos interrompu par ceſte queſtion, qui prenoit plus grand plaifir des hommes ou des femmes. Les vns reſpondirent qu'également, le prouans par vne reſponſe de femme qui eſt bien commune : car quand elle eut demandé ſi les hommes y prenoient autant de plaifir que les femmes, & qu'on luy euſt dit qu'ouy : ie m'eſbahis donc, dit-elle, qu'ils n'y retournent plus ſouuent. Vn qui tenoit l'opinion des Arabes, maintenoit que c'eſtoient les femmes. Celuy qui tenoit le contraire, va dire que cela n'eſtoit veritable : car ſi ainſi eſtoit, diſoit-il, les femmes recercheroient les maſles, & nous voyons le contraire. Puis va mettre en auant le iugement de Thireſias, qui auoit gouſté l'un & l'autre, aiant eſté homme & femme, *Venus huic erat vtraque nota* : lequel fut rendu aueugle par vn ſoufflet que luy donna Iunon, pour auoir iugé en la faueur de Iupiter. Pour accorder ces diuerſes opinions, il ſe leua vn d'entre les autres, qui parla ainſi. Je penſe que la femme prend moins de plaifir que l'homme, mais que le plaifir de la femme dure plus que celui de l'homme : car l'homme eſtant plus chaud que la femme, a ſes mouuemens plus ſoudains, parquoy il finit pluſtoſt & ardemment ſes plaifirs & deſirs : mais la femme comme elle eſt plus froide, tarde, & lente en ſes

actions, auffi elle va froidement en accompliffant fa volupté, & par cela le plaifir luy eft de plus grande duree. Ainfi les hommes aiment & habitent avec les femmes de plus grande affection, mais les femmes aiment & habitent avec les hommes plus perfeueramment & opiniaftrément : tellement qu'il leur faut plus de temps pour accomplir leur plaifir. Tefmoing le Seigneur de Montagne, qui dit qu'une femme durant les troubles fut forcee par les gens-d'armes : laquelle eftant efchappée de leurs mains, louoit Dieu de l'auoir fait & s'en eftre affouie fans pecher. Herodote pourtant, repliqua vn de la Seree, dit que les Afiatiques tenoient qu'aucune femme ne pouuoit eftre rauie contre fon gré. Et ay veu des femmes, lesquelles, fuiuant l'opinion de Herodote, ont gagé, voire aux plus forts, qu'on ne les fçauroit forcer : non tant pour monftrer leurs forces, & pour prendre le plaifir de leur foibleffe, que pour s'affeurer fi elles fe pourroient trouuer en toutes compagnies, & à toutes heures, fans danger de leur honneur. Lors quelqu'un va fouftenir qu'une femme ne deuoit mettre fa pudicité en ce danger : veu mefmes qu'aucuns tiennent, qu'il eft loifible de fe mesfaire lors que la chafeté eft en danger d'eftre volée & violée, comme il eft couché au Canon *Non eft noftrum*. 23. *caufa*, qu. 5. Combien que S. Auguftin tienne formellement tout le contraire en fa cité de Dieu : attendu que s'il ne faut faire mal, à fin qu'il en aduienne du bien, *Can. Quod ait. diftin.* 4. pourquoy fe violentera-on pour euitier l'effort ? Vne femme de la Seree ne pouuant laiffer paffer cela, va dire qu'elle ne croyoit point que cefte femme euft efté telle : & fi ne



croyoit point qu'une Pyramide d'Egypte eust esté faite par la prostitution d'une des filles du Roy, en apportant seulement une pierre pour l'accoller : parce que son mary lui auoit autresfois dit qu'un Docteur en Droit auoit escrit qu'une femme de Catalogne s'alla plaindre à la Roine d'Aragon, de ce que son mary luy faisoit trop souuent : lequel mary auoit confessé à la Roine qu'il luy faisoit toutes les nuits dix fois, si ce n'estoit les iours que le Calendrier estoit marqué de rouge. Celuy à qui elle parloit va dire, aussi Boyer dit qu'il ne se faut pas tant esmerveiller du mary, comme de la plainte qu'en fit la femme : car les femmes se plaignent souuent de peu, mais non pas de trop : & qui mette la verge blanche à la porte, comme fit une femme de l'Arabie : laquelle estant belle & importunee souuent des parents de son mary, mettoit à sa porte une baguette : à fin que quiconque d'eux viendroit, pensant qu'il y en eust un autre, ne luy demandast rien : & que si Iosephe dit que Veronica repudia son mary Polemon, Roy de Licie, pource qu'il l'embrassoit trop souuent, que Iosephe l'a escrit comme par miracle. Et ie me doute, adiousta-il, parlant à ceste femme, que vostre mary s'est bien gardé de vous dire ce qui fut dit & ordonné par la Roine d'Aragon sur la plainte que faisoit la femme de ce que son mary luy faisoit trop. Le mary de ceste femme, qui estoit là present, fut prié de tous, de leur dire à combien fut refrené l'excez de ce mary de Catalogne. Mais il n'en voulut rien dire, à cause de sa femme qui estoit là presente, laquelle possible se fust aidée de la sentence de la Roine d'Aragon, limitant l'excez du

mary. Et va dire aux hommes qu'ils ne feroient rien pour eux de prendre droit par cest Arrest, & qu'il valloit mieux l'aller voir dans le Liure, que de le communiquer à leurs femmes. Si ne laissa-il pourtant de leur dire à l'oreille (à cause que tous n'auoient pas ce liure) que la Roine d'Aragon defendit à ce mary, sur peine de la vie, de ne le faire à sa femme, toute la nuit, plus de six fois, luy remontrant ceste Roine ce que saint Augustin a delaissé par escrit : que l'excez en la conionction maritale estoit aussi bien à reprendre que la paillardise. Dont ne se faut tant esmerveiller, ce dit Boyer, de la puissance & vertu du mary, comme de la plainte qu'en fit la femme : car les femmes se plaignent souuent du peu, mais non du trop : & combien qu'elles soient moins audacieuses que les hommes, selon la loy *Quisquis*, elles le sont toutesfois assez en ce cas ici, ce dit Lucas de Penna. Celuy qui blasmoit les femmes, va produire trois ou quatre petits registres pour monstrier qu'il ne se trouue point de femmes qui se plaignent du trop. Le premier estoit de la responce d'une sienne voisine : à laquelle il auoit dit, Et bien, ma voisine, vostre mary est de retour, il a esté long temps absent, il payera bien les arrerages : à qui elle auoit respondu, C'est vn beau payeur d'arrerages : il laisseroit plustost perdre le fond & la place, que d'en payer seulement la moitié. Si est-ce, repliqua vn chiquaneur, que les arrerages sont deubs par le mary, veu qu'ils sont escheus de son temps, & qu'ils sont personnels. Chacun voulant rire, il les pria de voir les deux autres registres, estans en bonne forme probante, & bien authentique, à cause de l'antiquité

d'iceux, & qu'on n'auoit iamais debatue. Ce second registre fait mention d'un homme marié, qui se plaignoit à sa femme de la grande despenſe qu'elle faisoit en habillemens, & luy iuroit qu'il ne luy faisoit fois qui ne luy coustaſt plus d'un eſcu : mais que sa femme l'auoit bien rembarré, en luy diſant, Faites le ſi ſouuent, qu'il ne vous reuienne pas à un liard. Le tiers registre porte d'une femme fort honneſte & de ſi bonne conſcience, qu'elle dit à un ſien amy (car elle ne le faisoit qu'à ſes amis) qui la vouloit contenter du plaifir qu'elle luy auoit fait, luy voulant bailler un eſcu, que c'eſtoit trop, & qu'elle ne le prendroit pas : mais eſtant contraincte de le prendre, elle fut ſi raiſonnable & courtoiſe que de luy dire gracieuſement, Faites-le donc encor un coup pour le demeurant de voſtre argent. Vraiment, va dire quelqu'un, c'eſtoit une honneſte femme, qui ne haïſſoit perſonne, & ſi n'auoit nuls ennemis, & n'eſtoit point vilaine. Que ſi vous la blaſmez, diſoit-il, de ſe prostituer, ie n'ay que dire : car la loy dit qu'elle fait mal de ſ'abandonner, mais non pas de prendre argent. Encores s'en trouue il de ſi vertueuſes, qu'elles ne veulent recevoir aucun prix pour l'amitié qu'elles portent à leurs amis : diſans que toutes choſes du monde ont certain prix, excepté l'amour, lequel ne ſe peut payer qu'avec amour. Et le mal de ces bonnes Dames eſt, que quand elles ſe veulent retirer, ou qu'un de leurs amis leur deſplaïſt, ou qu'il leur a fait quelque ſupercherie, elles ne peuuent honneſtement tirer leur eſpingle du ieu, ou de peur de la force, ou que ces amis ſe vantent, & diſent par tout ce que poſſible ils n'auront point fait : comme

il n'y a pas long temps qu'une de mes voisines refusa à un de ses courtisans ce qu'autrefois elle luy auoit bien presté, & pource qu'il s'estoit vanté de l'auoir entretenue, elle luy va dire rudement, Si i'en auois un cent, ie ne vous en presterois pas un. Lors ce babillard luy va dire : Et comment ? i'ay veu que n'en auez qu'un, & que le prestiez à tout le monde. Voyant cestuy-cy que personne ne parloit, va dire, le m'en vois vous conter d'une femme, qui ne se put tenir de dire la verité de ce qu'elle pensoit : commençant ainsi. Une femme d'estat oyant un iour discourir de la religion & ceremonie des Iuifs, & des Turcs, & comme aux Iuifs on fend le prepuce, ou l'auant-peau, & aux Turcs on leur coupe & oste un loppin de dessus, & s'appellent Circoncis & rongnez, les Latins les appellent *Recutiti*, *apella*, & *verpa*, & comme ceux qui quittent ce party se font retailler, ainsi que l'enseigne Eginete, à fin de cacher & couvrir le defect du prepuce, & de l'auant-peau, & n'en auoir plus la marque : ceste femme, di-ie, trouua cela aussi mauuais en la religion des Turcs, que la defense qu'ils ont de boire du vin : disant qu'elle ne voudroit pour rien du monde que les hommes de ce pais fussent de ceste religion : pour autant qu'il en faudroit plustost mettre qu'en oster. Nous trouuons, adioustoit-il, que la femme de Heraclius Empereur Romain, ne voulut iamais permettre qu'on guerist son mary d'une maladie qu'elle disoit estre nouuelle : c'est que son mary auoit tousiours son membre si droit, qu'il pissait contre sa face, si on ne l'eust empesché en mettant quelque chose sur le visage. Les femmes n'en voulans rien croire, faisoient

semblant de se vouloir retirer, quand vn autre leur dit qu'elles s'approchassent hardiment, & qu'il ne diroit rien qui sentist son Mardy-gras. Les voyant arrestees, il va commencer à faire vne anatomie de la teste d'une sienne voisine, qui prend à louange quand on l'appelle mauuaise teste, disant qu'il vaut mieux à vne femme auoir bonne teste, que mauuais cul : & leur va dire qu'il leur conteroit de la teste de sa voisine, sans son cul. Premièrement, il leur conta comme son mary n'auoit iamais peu remedier à ceste teste, encores qu'il se fust aidé de deux poings, qui sont le droict & le gauche, tant elle crioit & de iour & de nuict, encores qu'il ne luy fist rien, comme elle mesme confessoit. Et c'est de ceste-cy de qui quel-qu'un a dit :

*Bien que vous ayez vn espoux  
Patient, debonnaire, & doux  
Sans fin vous estes en querelle,  
Et n'avez vne heure de bien,  
Pourquoy vous faschez-vous la belle,  
A celuy qui ne vous fait rien?*

A l'autre fois elle l'appelloit maquereau, rufien, paillard, ribaud, foüetté, larron, bougre, ladre, forbanny, en luy donnant plusieurs autres noms diffamatoires, desquels honnestes tiltres on emmaillote les petits enfans au berceau. Que voulez-vous plus? disoit-il, elle est propre à faire les sacrifices de Herculés en l'isle de Rhodes. Neantmoins qu'il n'y ait rien plus requis au plaisir de mariage, pour y mettre la paix, que le doux parler : voilà pourquoy les anciens, ce dit Plutarque, assirent sur

mesme autel Venus & Mercure. Son mary ne pouuant plus endurer toutes ces crieries, s'aduifa vn iour avec deux de ses voisins, qui auoient pitié de luy, que pour auoir patience, il falloit faire comme on fait aux petits enfans, lesquels on appaise en les berçant, & encores qu'ils crient, à force de bercer ils s'endorment : cela se faisant à cause du mouuement lent & long, qui fait distribuer de peu à peu l'aliment és veines, & la vapeur d'iceluy au cerueau : & de là vient le dormir. Parquoy le mary fit faire vn grand berceau à Croutelles, non sans admiration, encores qu'il ne fut pas si grand que celuy de Pantagruel. Le berceau estant fait, il conuie ses deux voisins à souper. Ils n'eurent acheué de souper, que ceste femme commença, à l'accoustumee, de tempester & crier. Ils la prennent, comme ils auoient proietté, & la lient en ce bers, non pas sans difficulté : tant plus elle crioit, tant plus ils la berçoient : tant plus ils la berçoient, tant plus elle crioit : au lieu qu'ils pensoient l'endormir, elle se mit tant à crier, qu'elle n'en pouuoit plus, & estant toute esflourdie s'appaisa. Ils y procederent si bien, que de là en auant elle n'ofoit plus crier, parquoy il ne falloit plus bercer pour la faire taire, ou pour l'endormir : car incontinent qu'elle crioit, son mary auoit ses gens aussi prests que le seigneur de Basché auoit messire Oudart Loire le marié, sa femme & Trudon le tabourineur, au son de la campanelle, toutes les fois qu'il vouloit bailler des nopces de Basché à messieurs les chiquaneurs, qui le venoient citer & adiourner. Mais c'estoit le bon : car si vne des voisines de ceste diableffe de femme venoit au secours, ils la mettoient au mesme

berceau, les berçans jusques à ce qu'elles ne criaissent plus, qui estoit bien difficile à ce qu'eux mesmes m'en ont dit.

Vn de la Seree, ayant vne diableffe de femme, leur va dire, qu'il enuoiroit à ces berceurs sa femme, s'affeurant bien qu'elle leur romproit le berceau contre leur teste, & qu'ils feroient bien payez de leurs peines, & que quand ils la pourroient mettre dans le berceau (ce qu'il ne pense pas) il faudroit incessamment bercer, car elle crie tousiours, mesme en dormant & en songeant. Cestuy-cy voyant qu'on se rioit de luy, va parler à eux ainsi : Messieurs, ne vous moquez point de moy, ie ne sçache gueres hommes, qui pour auoir patience n'endure de sa femme. Et encores qu'il se trouue des femmes qu'on pense bien sages, si est-ce que le vulgaire dit qu'il nous faut garder de celles là qui semblent plus sages que les autres : car telles sont diableffes en chemise, combien qu'elles semblent sainctes en leurs habits : & faut pour auoir patience que l'homme endure aussi bien des sages que des autres, & craigne de leur desobeïr, s'il veut viure en paix : ne seruant de gueres de les prendre douces, car avec le temps ceste douceur tourne en force. Et peut-on dire de ces doucetes ce qu'on dit coustumierement du vin doux, que quand il se fait vin-aigre, il est bien plus aigre & piquant que tout autre vin-aigre fait d'autre vin. Et ne faut point faire du cholere, ou mauuais, car là où la cheure est attachee, il faut qu'elle broute : c'est à dire, que le mal qu'on a avec sa femme est domestique & necessaire. Que si vous auez choisi vne mauuaise femme, avec cela qu'il la faut endurer, si vous

estiez en Lacedemone, vous seriez condamné en vne bonne amende : car les Lacedemoniens donnoient peine à qui ne se marioit, & à qui tard, & à celui qui espou-  
loit vne mauuaise femme. A ce propos, adioustoit-il, Marc Aurele dit, que si tous les sages estoient fondus en vne fournaise, encores seroient-ils bien empeschez à faire vn bon mariage. Celui qui tenoit tousiours le parti des femmes va repliquer qu'on mettoit le plus souuent toute la faulte sur les femmes : combien qu'il se trouue des maris si mal complexionnez, qu'il estoit impossible de les aimer, & s'accorder avec eux. Et que les femmes de Turquie monstrent bien qu'elles ne sont pas telles qu'on les fait, veu qu'il est permis aux Turcs d'auoir iusques à quatre femmes, & tant de concubines qu'ils en peuuent nourrir, & que cela n'empesche point de se porter amitié l'une à l'autre, & de se compatir, & aimer leur mary. A qui il fut respondu, qu'encores qu'il y ait des maris incompatibles, il faut pourtant que la femme y remedie par vne patience forcee, autrement elle se perd, & deshonne sa maison, & son mary, puis que sa rebellion ne luy peut seruir qu'estre mal traitée de son mary, & moins honoree d'un chacun, & le scandale de sa maison. Quant à moy, disoit-il en continuant, ie vy bien en ceste opinion, que la plus grande partie de l'infortune des femmes avec leurs maris, vient de la mauuaistie de leurs femmes, laquelle en beaucoup est indomptable : & y a peu d'hommes si mauuais & hors de raison, qui n'aiment & n'estiment vne femme sage, obeissante, & qui les comporte en leurs imperfections : vous iurant qu'ainfi ie plains celles qui avec toute humilité & obeis-



sance ne peuvent auoir paix avec leurs maris, que ie pense estre peu : aussi ne plains ie gueres, en recompense, celles qui pour estre despites, opiniastrées, orgueilleuses, font les hommes bons deuenir mauuais, ou de mauuais pires qu'ils ne sont : car la femme doit plustost ployer que le mary. Et à telles femmes faut pratiquer le proverbe François : A rude asne rude asnier. Et voicy de la rime à ce propos, là où les femmes ne trouueront pas grande raison.

*Tu te plains qu'à chasque repas  
Ta femme bruit, crie & tempeste :  
Pauvre sot ne cognois-tu pas  
Qu'elle est à la Lune subiette ?  
Je trouuerois bien la recepte,  
Si comme toy i'en auois vne,  
Je luy voudrois rompre la teste,  
Pour en faire sortir là Lune.*

Nous trouuons, adiousta-il, qu'il y auoit à Rome vn temple dedié à vne Deesse, où le mary & la femme s'appoinctoient s'il suruenoit entr'eux quelque noise. Ceste Deesse estoit nommée *Deipara* : qui admonnestoit par son nom, que la femme ne doit pas estre appoinctée par le mary, mais que c'est la femme qui se doit reconcilier à son mary. Nostre Fesse-tondue nous va dire, qu'encores que sa femme eust vne bonne teste, & qu'elle se feschast souuent à luy, qu'il auoit vne bonne recepte pour faire son appoinctement. Et quoy ? luy demanda vn Drolle, qu'y faites-vous ? C'est qu'en luy faisant quatre ou cinq coups elle est tout incontinent appoinctée. Et ie

te prie, repliqua le Drolle, que ie face ainfi mon appointement avec ta femme : car il y a plus de trois mois qu'elle me veut mal, & fi ay fait tout mon effort pour l'appaiser, mais ie n'ay peu. Le mary se print à rire avec tous ceux de la Seree, & y fuffent encores, fi quelque autre n'eust commencé à dire : Et vrayement voilà vn bon moyen pour reconcilier la femme à son mary, à ceux qui le peuuent faire, fans que tout le voisinage en face fes contes & rifees : dautant que les debats qui fourdent entre le mary & la femme, ont esté de telle consequence entre les Atheniens, & si desplaifans, qu'ils auoient des Magistrats, n'ayans autre charge que d'appointer le mary & la femme, auant que le peuple fust afcauanté de leur diffention. Il n'y a point, repliqua vn de la Seree, de meilleurs Magistrats, ne de meilleure medecine pour accorder le differend du mary & de la femme : que d'appeller lors qu'ils font en diffention plus que iamais Venus au fecours : comme l'a enseigné le Poëte, qui fait ainfi parler Iunon :

*I'appaiseray tous ces debats entr'eux,  
Mais qu'yne fois dans le liât ie les meine,  
Pour les vnir du plaifir amoureux.*

Mais auiourd'huy vous trouuerez des femmes qui se vanteront de faire de leur mary ce qu'elles veulent : & telles femmes hieroglyphiquement font remarquees, selon Pline, par la Lionne, pour estre plus hardie & courageuse que le malle. Et me semble, adioustoit-il, que les femmes qui taschent en toutes fortes reduire leurs maris en leur puissance, les ont de là en auant tous effourdis

& infensez : tout ainſi que les poiſſons qui ſe prennent legerement à l'appait, & neantmoins ne ſont pas bons à manger. Et comme dit Plutarque, la femme qui comme par breuuges & charmes qu'elle inuente contre ſon mary, le veult pour la volupté, ne fait autre profit, ſinon qu'il luy conuient apres viure en la compagnie d'un homme eſtourdy, infenſé, & tout abaſtardy. Car depuis que la femme ſe met en la puiſſance de l'homme, & luy en poſſeſſion d'elle, auſſi elle engage, par le lien de mariage, le droit & iuriſdiction de liberté. Et eſt malſeant au mary de faire tel honneur à ſa femme, qu'il la vueille preferer à ſoy-meſme. Et que ſignifioit le voile, diſoit-il, que portoient les mariees, ſinon, comme dit ſainct Ambroïſe, pour demonſtrer qu'elles ſe rendoient à iamais ſubiectes & obeïſſantes à leurs maris? le voile eſtant vn ſigne de grande humilité. Je ne voudrois pas auſſi, adiouſtoit-il encores, que le mary fiſt tout à ſa fantaïſie, & ne permiſt à ſa femme quelque autorité en ſa maiſon : car les paroles que recitoit l'eſpouſee entrant la premiere fois en la maiſon du mary, qui eſtoient, Là où tu es Caius, ie ſuis Caia, ſignifioient que tout deuoit eſtre commun entre le mary & la femme, & que en la maiſon, tous deux deuoient eſtre egalelement maîtres : voulant dire la mariee à ſon mary, comme tu es ſeigneur & maître de la maiſon, auſſi ie ſuis Dame & maïſtreſſe de la maiſon. Et y auoit anciennement, ce dit Plutarque, vn temple où eſtoient les patins de ceſte Caia, & ſa quenouïlle : les patins pour ſignifier qu'elle ne bougeoit de la maiſon : la quenouïlle, pour monſtrer la beſongne qu'elle y faisoit. Je ſçay bien, va dire vn Drolle, beau-

coup de maisons en ceste ville, où le mary ni la femme ne font pas maistres. On luy repliqua, & qui l'est donc ; Il respond, c'est vn petit compaignon, qui le plus souuent ne veut rien faire, ni pour monsieur, ni pour madame. Sans s'arrester à ceste facetic, quelqu'un va dire, que ce n'estoit pas l'honneur d'une femme, encores que toutes choses soient communes entre elle & son mary, quand son mary tient d'elle : la puissance de la femme deuant estre regie par celle du mary, & que ce soit tousiours le mary qui semble estre maistre & commander : comme en vne coupe, ores qu'il y ait autant ou plus d'eau que de vin, nous l'appellerons vin neantmoins : car, en vne maison bien sage & rengee, tous affaires se font bien par le mary & la femme d'un accord : mais en apparence tout ce qui se fait, ne represente que le gouvernement ou vouloir du mary. Et ne s'est trouué que les Lacedemoniennes, qui commandoient à leurs maris : & quand on leur disoit, Vous seules commandez aux hommes, elles respondoient, Nous seules engendrons des hommes. Vn de nostre Seree, qui tenoit volontiers de la quenouille, va dire, qu'il ne se falloir point esbahir si le François tenoit des femmes, n'estant point Alleman, ni Septentrional : car les Allemans tiennent comme chose veritable, qu'il n'y a que ceux-là maistres de leurs femmes, qui appellent la Lune en masculin, & le Soleil en feminin, comme ils font, & tous les Septentrionaux. Quelqu'autre va faire mention d'un peuple, là où le promis & la promise, auant qu'espouser, combattent à bon escient l'un contre l'autre : auquel combat, si la femme vient à vaincre, elle commande à son mary toute

sa vie : que si elle est vaincuë, il faut que son mary soit maistre. Pleust à Dieu, va dire vne de la Seree, qui auoit vn mary Alleman, que ceste Loy eust lieu en ce pais : peut-estre que quelques vnes seroient maistresses, là où nous sommes tousiours subiectes, & afferuies à nos maris. Celui qui parloit contre les femmes le plus communément, & estoit François, lequel appelle la Lune en feminin, & le Soleil en masculin, luy va dire, Il ne faut point que vous mettiez en cest hazard, car vous estes tousiours maistresses, & n'y a reigle de Grammairien qui vous peust empescher que ne faciez du feminin vn genre commun & douteux, sans vous soucier des reigles de vos maris, & si vne nation fait le Soleil & la Lune masculins ou feminins. Et voicy vn exemple de la reigle. Les plus fendans de nostre ruë, commença-il à dire, estoient en la boutique d'un cordonnier nostre voisin, qui iuroient ne tenir rien au fief de Bazoge. Ce maistre cordonnier qui les cognoissoit, & leurs femmes aussi, va dire, Je baille pour rien la meilleure paire de bottes qui soit en ma boutique à celui qui ne tient rien de la quenouille : à la condition que s'il se trouue qu'il en tienne, il me les payera au double. Vn qui pensoit estre maistre chez luy quand sa femme n'y estoit pas, ayant affaire de bottes, les prend à ceste condition. Le cordonnier esbahy de sa hardiesse, & craignant perdre ses bottes, luy dit, Il y a long temps que ces bottes sont faites, j'ay peur qu'elles soient dures, prenez ceste greffe pour les ramollir, de peur qu'elles ne vous blessent, & la mettez entre vostre pourpoint & la chemise, à fin que ma femme ne la voye. L'acheteur de bottes n'en voulant rien faire, va

dire à ce cordonnier, Ma femme se fâcheroit si ie gais-  
tois ma chemise. Alors il fut iugé tenir des basses mar-  
ches, & condamné à prendre les bottes, & en payer  
deux fois autant qu'elles valaient : avec cela le cordon-  
nier en faisoit ses contes partout. Mais celui qui auoit  
payé les bottes au double, s'en reuancha bien : car ayant  
le tout conté à sa femme, & comme il auoit esté con-  
traint de prendre les bottes à tel prix, elle s'en alla à ce  
cordonnier, luy disant mille iniures : Va vilain affron-  
teur, n'auois-tu autre chose que disner, sans nostre ar-  
gent? merci-Dieu tu le luy rendras, mon mary n'a que  
faire de bottes, il ne cheuauche point, tu as trompé mon  
mary, & l'as prins au mot, mais mercy-Dieu, ie te pren-  
dray aux cornes. Les femmes faisans semblant de n'auoir  
rien entendu, se vouloient retirer, mais elles furent  
arrestées par vn de la Seree, avec promesse qu'il ne  
diroit rien scandaleux : & puis commença à se vanter,  
qu'un Sorcier & Magicien luy auoit appris vne chanfon,  
que tout incontinent qu'il la commençoit, sa femme  
sortoit hors du logis, ou pour le moins se taifoit. Il y en  
eut vn des nostres, qui le pria bien fort de luy appren-  
dre ceste chanfon, à quelque condition que ce fust, en-  
cores qu'il se fallust donner au diable corps & ame,  
dautant qu'il seroit mieux avec le diable qu'avec sa  
femme. L'enchanteur luy respond qu'il n'y alloit pas  
tant, luy disant, ie ne fay autre chose que cracher trois  
fois en ma main, & trois fois en mon sein, & me mou-  
cher, si i'en ay besoin : cela faict, ie commence à chan-  
ter assez melodieusement (car ie n'ay iamais mangé de  
figues, ny beu d'eau) Au ioly bois m'amie, au ioly bois

s'en va. Il n'y eut perfonne en la Seree qui ne trouua ceste magie bien aifée à faire & veritable, mais qu'elle foit bien entendue : & ne se tromper pas comme fit celuy qui penfoit par vne oraifon, qu'on luy auoit apprinfe, coniurer les chiens, pour n'efre mordu par eux : car il auoit laiffé le meilleur de l'exorcifme, c'eftoit vn gros bafton que tenoit en fa main celuy qui luy apprenoit ceste magie. Vn bon homme de la Seree lors va repliquer qu'il n'oferoit prendre la hardieffe de la battre, mais qu'il voudroit bien s'en defaire honneftement. L'ay bien leu, difoit-il, és Annales de Bouchet, comme faint Hilaire fit vne oraifon & requeste à Dieu d'ofter de ce mefchant monde fa femme : ce qu'il obtint, y aiant beaucoup d'heur d'efre deslogée de ce monde : mais s'il euft laiffé l'oraifon, il euft beaucoup fait pour ceux qui ont de mauuaifes femmes. Puis va demander à ce Nigromancien, s'il n'auoit point de peur que fa femme fe voulant defendre, luy baillast quelque coup de fourche : & que de defpit fa femme ne l'enroollast en la confrairie de la Lune, & du Croiffant. Tous ceux de la Seree ne parlerent plus de la teſte des femmes, tant ils craignoient d'auoir des coups de fourche : mais fe vont mettre à conter de petites fornettes des femmes & des filles, toutesfois affez communes. Mais vn peu auant, vn de la Seree nous auoit affeuré, que fi le mary porte fur foy le cœur d'une caille malle, & la femme d'une femelle, qu'ils ne fe courrouceront iamais enfemble, fi on veut croire Mizaldus. Et fi nous auons dit, qu'un de fes voifins print fa femme fur fon dos, & la porta malgré elle, là où on prefchoit, apres que le Predicateur eust

exhorté le peuple à ce que chacun portast sa croix, supportant patiemment les tribulations & aduerfitez de ce monde, difant qu'il ne fçauroit porter croix plus pesante, que de viure & patienter avec vne telle Megere en fa maifon. Vn commença à dire ainfi. Vne de nos voisines, femme d'un marchand drogueur ou efpicier, s'en allant par la ville, & trouffant fa robbe par le derriere, trouua quelqu'un qui voulant rire luy dift, Madame, ie vous prie me vendre des eflices, cependant qu'auiez la main au cornet. Ceste marchande, fans s'amuser à luy, trouffant encores plus haut fa robbe, luy respond, Mettez donc le nez en la boutique, marchand. Puis allant apres elle, & pour rire dauantage, luy demande fi elle auoit vendu fon cul, qu'elle tenoit par la corne, elle respond qu'ouy, en luy demandant s'il en vouloit boire du vin de marché. Ce Drolle trouuoit les responses de ceste femme fi à propos, qu'en la fuiuant il luy va demander encores : Combien y a-il d'icy à vostre ie ne fçay comment? qui luy va respondre, fi vous auiez vostre nez à mon cul, vous feriez aux fauxbourgs. Pleuft à Dieu, va-il lors respondre, que nous eussions mis le cul enfemble : elle entendant le iargon, va repliquer, prenez tout monsieur, des mil ie vous en donne cent. Ce Drolle prenant plaisir à ses repliques, luy va dire, Vous ne pouuez pas estre belle & gracieuse. Elle luy respond, l'ay bien autant de beauté que vous. Je ne fçay combien i'en ay, dit le Drolle, mais ie vous en trouue vnze vingts : car vos deux yeux valent vingt, & cent deuant & cent derriere, ne font-ce pas vnze vingts? Aucuns de la Seree difoient ces contes estre de tauerne : celui qui les auoit faits leur



confessa, disant qu'il y auoit à boire & à manger. Les femmes asseuroient que ces contes n'estoient pas à croire : veu la pudicité & vergongne des femmes & filles, qui fut si grande entre les Grecs, ce disoient-elles, en alleguant Plutarque, qu'elle les reuoqua de se pendre. Car comme plusieurs femmes se fussent pendues, il fut dit que celles qui se pendroient par apres, feroient portees toutes nues par la ville avec leur cordeau. Celui qui disoit que ces contes estoient veritables, s'adressant aux femmes, leur va dire : Et vous croyez qu'une Romaine monstra son cul au Senat, aux Consuls & Preteurs en iugement, combien que ce soit plus de faire que de dire. Mais ie vous assure, disoit-il, que l'un & l'autre se peut faire par une femme estant en courroux. Car il n'y a pas longtemps, disoit-il, vous le croirez si vous voulez, qu'en passant vers la poissonnerie, ie rencontray une poissonniere, qui estoit en si grand' cholere, qu'elle n'eust point de honte de descourir son derriere à ceux qui se faschoient avec elle, leur disant, Tenez, voila un Almanach de ceste annee, la lettre Dominicale en est Boy. Sus cela un Franc-à-tripe va dire qu'il ne scauoit quelle commodité & profit venoit aux femmes de montrer leur derriere : mais que pour auoir montré leur deuant, elles auoient bien fait emporter la victoire, & sauuer leurs maris, & leurs enfans, en leur crians, Où fuyez-vous ? Car pour fuir, leur disoient-elles, vous ne pouuez pas r'entrer, & vous cacher ici d'où vous estes sortis. Puis ce Franc-à-tripe va dire qu'il cognoissoit bien ceste poissonniere, & que sachant qu'elle auoit mauuaise teste, comme ont toutes les poissonnieres & harengeres, s'adressant à un sien

compagnon luy va dire, Va achepter à la poissonniere ceste belle Sole : mais en la marchandant bouche-toy le nez, car elle encense. Quand ceste poissonniere vid qu'il se bouchoit le nez, elle print la Sole par la queue, & luy en bailla si fort sur les ioües, qu'il fut contraint de laisser son nez. Et mercy-Dieu, luy va-elle dire, voulez-vous dire que mon poisson pult ? Les femmes mesmes en rioient encores, quand vn autre va conter ce qu'il auoit ouy respondre à vne fille, qui ne pensoit pas en mal, à vn Escholier, qui luy faisoit l'amour en Latin : l'Escholier luy contant les bonnes leçons qu'ils auoient aux Escholes. Et puis avec belles harangues, dont les hommes sont tousiours pourueus, qui sont communes & feintes loüanges iettees en moule pour toutes femmes & filles, la loüoit de tous ses membres, si beaux, accomplis & proportionnez : puis vint aux dents, aux yeux, à la bouche, au tetin, au ventre, puis à ce qui est vn petit plus bas. Et qu'elle toute honteuse luy auoit dit, Dieu y mette ce qu'il y faut. Cet Escholier, va dire vn de la Seree, n'estoit point trop nouice de louer sa maistresse : car il n'y a maquerelage si propre & si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre & entretenir de leurs loüanges. Le premier enchantement que les Sirenes emploient à piper Vlysses, est de ceste nature :

*Deçà vers nous deçà, ô tresloüable Vlysse,  
Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse.*

Aussi, repliqua celuy qui auoit fait le conte, il pensoit estre bien aimé de ceste fille : par ce qu'on l'auoit asseuré que le poulx luy auoit varié quand on le nomma avec

les autres seruiteurs d'icelle. Car on dit que si tastez le poulx d'une fille, luy nommant ses seruiteurs, si vous venez à luy nommer celuy qu'elle aime, le poulx luy variera : le poulx ne mentant gueres. Puis que ceste Seree est dediee aussi bien pour les filles que pour les femmes, va dire quelqu'un, ie m'en vais vous conter d'une fille à qui un ieune homme demanda, Comment suis-je en vostre grace, Madame? Laquelle luy respond, comme le benistier en l'Eglise, près de la porte & loing du cœur. Encores que ce seruiteur eust une fascheuse response de sa maistresse, il ne laissa de lui dire, Adieu la belle fille : qui lui respond, On ne pourroit pas dire ainsi de vous. Fasché de sa gloire, repliqua, si feroit-on bien qui voudroit mentir comme moy. Elle choleree de ceste reponse, luy dit, Allez, allez mon ami, vous estes le plus grand veau du monde. Et vous, va-il dire, la plus grand' vache qu'on scauroit trouuer, il ne faudroit qu'une estable pour tous deux. Celuy qui auoit fait ces beaux contes se retournant vers les femmes, leur va dire qu'il n'y auoit rien là de seditieux : mais qu'il vouloit en conter de quelques filles, ce qui ne se pouuoit faire sans y mesler quelque chose, qui les pourroit scandaliser : parquoy les en aduertissoit. Il ne laissa pourtant de parler aux femmes, car on ne parloit pas de ceste sorte aux filles. Il n'y a personne icy de vous autres, commençait à dire à ces femmes, qui n'ait esté fille, & qui n'ait eu le mal des filles, qui est la iaunisse. La Dame & fille de quoy ie vous veux parler, auoit aussi ceste maladie. Ayant trois ou quatre Damoiselles à sa suite, elle se plainct à ses filles de sa maladie, leur disant que pour sa guari-

fon, on l'auoit affeuree n'y auoir meilleur ni plus prompt remede que d'auoir vn ami & seruiteur, iusques à ce qu'elle fust mariee. Ces Damoiselles voyans que leur maistresse trouuoit bonne ceste recepte, & qu'elle auoit enuie de la practiquer, luy vont dire que cela ne la gueriroit point, & qu'autresfois estans malades de mesme maladie, & ayans fouuent vsé de ce remede, elles n'en estoient point pourtant gueries. Ceste ieune Dame ne laissa pourtant pas à essayer ce remede : mais l'ayant practiqué, elle deuint fort triste, & ne faisoit que pleurer. Les Damoiselles pensans que leur maistresse plorast dequoy la medecine ne l'auoit point guerie & de la folie & ieunesse qu'elle auoit faicte, la reconfortoient le mieux qu'il leur estoit possible : ausquelles elle va dire, Je ne pleure & ne suis pas faschee d'auoir prins & practiqué la medecine, mais ie plore dequoy ie ne l'ay essayee plustost : car ie n'eusse pas tant enduré comme i'ay faict.

Vous me faites fouuenir, va dire vn autre, d'une grand'Dame, qui estant bien malade ne vouloit practiquer ceste recepte, encore que fans ce Recipé avec son ingredient, on la iugeoit à mourir, & que mesmes ses Damoiselles luy conseilloient, estant la medecine fort aisee à prendre, comme elles disoient à leur maistresse, veu qu'il ne falloit que prendre du potage à la bite. Ceste Dame parlant à ses filles, leur dit, Je n'en feray rien : vous seriez les premieres à me blasmer & me reprocher que ie serois vne putain. Elles luy respondent, Madame, n'ayez peur de cela : & à fin que personne de nous autres ne vous iniurie, nous le ferons toutes avec vous. Mais, ie vous prie, repliqua quelqu'un, regardez que

ceux qui vivent mal, craignent leurs seruiteurs, & ne leur osent commander, & si sont mal obéis. Les femmes trouuerent ces deux contes seditieux, & tant pour cela, qu'aussi qu'il se faisoit tard, elles se vouloient retirer, sans vn qui estant modeste & pudique, leur dit qu'il vouloit dire deux ou trois contes qui sentoient la vieille guerre, mais qu'ils n'estoient aussi point gras. Les femmes luy respondirent, qu'elles les aimoient mieux maigres & vieux, que ieunes & gras. Vn homme, commença-il à dire, n'estant gueres que marié, alla vn iour voir son oncle, encores qu'il n'eust iamais oncle ne tante. Estant de retour, & arriuant sur le souper, sa femme s'en allant au deuant de luy, le va embrasser & baïser. Ce ieune marié en la baïfant luy demande : Ferons-nous cela, ou si nous souperons ? Elle luy respond, Mon ami, vous ferez bien tout ce qu'il vous plaira, mais le souper n'est pas encores cuit. Si ce conte est vieux, adiousta-il, & tout enrimé, escoutez cestui-cy qui est des modernes. Il n'y a pas long temps, commença-il à dire, que nostre Curé & vne de ses parroissiennes eurent ensemble quelque querelle & debat : tellement que son Curé luy va dire qu'elle s'en repentiroit. A qui ceste bonne Dame va dire, mettant la main sur son deuant : Dieu me garde ceste piece, car tant qu'elle sera en bon point, ie ne vous crains gueres. Et puis commença à dire quelques iniures à son Curé, qui en cholere (combien que ce fust vn homme de bien) ne se put si bien moderer qu'il ne luy dist, Allez, allez, de par le diable, vous n'estes qu'une putain. Soudain elle s'escrie en disant, Messieurs, ie vous prens à tesmoing, comme nostre Curé a reuelé ma confession,

Il ne put acheuer son conte, tant ceux qui l'auoient ouï se mirent à rire, & de telle forte qu'en voulant commencer vn autre, il fut deux ou trois fois empesché & principalement par vn, qui repliquoit qu'il s'esbahissoit de la confession si libre de ceste femme : à cause que les femmes, quand elles se confessent, & par tout ailleurs, disent plustost les fautes d'autrui que les leurs. A la fin il leur imposa silence, leur permettant de rire & de ce conte, & d'un autre qu'il leur vouloit faire, tout ensemble. I'ay vn mien voisin, nous va-il dire, qui bat tousiours sa femme quand il se faut confesser. Je luy demanday vn iour la raison, il me la bailla belle. C'est, dit il, que quand ie me veux aller confesser, il ne me fouient pas de la moitié de ce que i'ay fait : mais ayant batu ma femme, elle me dist tout ce que i'ay fait tout le long de l'an, voire toute ma vie : & des choses que ie n'eusse iamais pensé autrement auoir faites, elle me les dit, & si m'en fait souuenir. Ayant acheué, il les laissa rire à leur aise & se taisant, vn autre va faire vn conte d'une femme, qui sans estre batue ne frappee, fit bien souuenir à son mary, d'une faute qu'il auoit faite en son endroict. C'est que le mary de ceste femme estant venu en poste en sa maison, contrefit si bien le las & le rompu, qu'en lieu de payer les arrerages, il ne fit que se plaindre & dormir. Combien qu'aucuns tiennent que ceux qui vont à cheual sont plus enclins aux femmes, & plus prompts, que les autres : à cause de la chaleur, & de l'agitation qui se fait estant à cheual : & c'est l'opinion d'Aristote. Il est vray que autres disent du contraire, & en excusans ce poste, asseurent que toutes montures

rendent les hommes moins idoines à Venus, vne caualcade empeſchant l'autre : parquoy on dit que les Scythes, qui ſont le plus ſouuent à cheual, ſont froids aux embraſſemens amoureux : & c'eſt l'opinion d'Hippocrate. Le lendemain ſe pourmenant par ſa court avec ſa femme, & voyant vn grand coq de Lodunois, qui ne faiſoit rien aux poules, encore qu'elles le vinſſent chercher, il va dire à ſa femme que ce coq ne valoit rien, & qu'il le falloir tuer. Car encores, diſoit ce coureur de poſte, que ie n'aye baillé à ce coq que cinq poules, ſuiuant les anciens, & qu'aujourd'huy c'eſt aſſez à chacune douzaine de poules d'auoir vn coq, ſi eſt-il fort refroidy. Sa femme luy replique : Et poſſible, mon mary, qu'il a couru la poſte, & qu'il vient de Paris. Le mary alors cogneut bien que luy & le coq auoient froides queues : & luy-meſme le confeſſoit liberalement, dautant qu'il auoit vne des plus belles femmes de tout le païs. Parquoy on print occaſion de mettre en auant, qui fait que les hommes aiment mieux les belles femmes que les laides, veu que de nuit toutes femmes ſont femmes, & de nuit tous chats ſont gris. Les vns diſoient que c'eſtoit que les belles ſont les meilleures, qui reſſemblent aux Anges qui ſont beaux : les laides au contraire ſont diableſſes. Les autres diſoient que c'étoit à cauſe qu'elles aggreent plus à noſtre veuë : qui ſe reſiouïſt de voir quelque choſe de beau, & comme vn chef-d'œuvre que Dieu a mis au monde. Vn autre diſoit, que ce qui eſt beau approche plus de l'ame, & eſtant aimable, par conſequent on l'appete : & ce qu'on deſire eſt bon, ou pour le moins le ſemble : & ce qui eſt beau & ce qui eſt bon,

se dit par les Hebreux (à ce qu'on m'a dit) par vn mesme mot. Encores aujourd'huy si vous rencontrez du matin vn bel homme, ou vne belle femme, vous direz que tout le iour vous ferez heureux, au contraire s'ils sont laids, vous estimerez estre vn mauuais augure & presage. Et adioustoit, que Dieu auoit tellement créé toutes choses, qu'il a ordinairement conioinct beauté avec bonté : parquoy comme il y a correspondance entre le corps & l'ame, ainsi la beauté corporelle est comme vne image de la beauté de l'ame, laquelle promet de l'intérieur quelque chose de bon : la perfection interieure engendrant l'exterieure, & pour ce l'interieure est appelée bonté, & l'exterieure beauté, qui est comme vne fleur de la bonté qui est en la semence : combien que la desolee Oenoné disoit y auoir tousiours debat entre la chasteté & la beauté. Quelqu'un qui auoit veu l'Anacrife de l'Espagnol, disoit que la femme fort belle, estant froide & humide au second degré, estant faicte de matiere bien assaisonnée & obeissante à Nature, est vn signe qu'elle est feconde, & qu'elle peut enfanter : estant d'un temperament propre & conuenable à cela : & pour ceste cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hommes la desirent. Disoit outre, suiuant l'Anacrife, que la faculté d'engendrer tenoit pour indice de fecondité & fertilité la beauté de la femme : & si elle est laide, elle l'abhorre, cognoissant par cest indice, que Nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter. Si ay-ie veu des maris, repliqua quelqu'un, qui se sont fort mal trouuez d'auoir prins de belles femmes, les ayans



trouuees audacieuses, imperieuses, & glorieuses : & disoient que s'ils estoient à marier, & qu'ils fussent au choix, tendroient moins aux belles qu'aux laides. Que si on a vne laide femme, il faut faire comme vn de nos voisins, qui met vn sac sur le visage à sa femme quand il la veult accommoder : mais aujourd'huy elle y est si accoustumee, que quand elle voit son mary retourner de la ville, & entrer en la maison, elle lui demande, Mon mary, prendrai-ie le sac ? Si ne faut-il, adiousta vn autre, à ceux qui ont laide femme, & à ceux qui ne peuuent auoir l'aide de Venus, & bander en son hastellier, qu'appeller Bacchus : comme fit vn philosophe à qui on reprochoit qu'il auoit vne femme bien laide, qui va dire à ceux qui s'en moquoient, Donnez-moy à boire encores vn coup, à fin que ie trouue belle ma femme. A ceste cause, disoit-il, à fin qu'on se contente de sa femme, tant laide soit elle, & qu'on ne la vienne à mespriser, d'Herbesstein dit, que les Moschouites ne voyent iamais leurs femmes que le iour des nopces. Je croy va dire vne Felle-tonduë, qu'on n'aime pas les laides femmes, à cause que le plus souuent elles sont Sorcieres, & le prouerbe commun dit, Laide comme vne Sorciere : mesme que Cardan a remarqué n'auoir iamais veu Sorciere qui ne fust laide. Ce qui a possible fait dire à Bodin, que leur laideur est cause dequoy elles sont Sorcieres, & qu'elles s'abandonnent aux diables : estant à presumer, ce dit Bodin, que si elles trouuoient mieux, qu'elles ne se prostitue-roient à tels amoureux, qui les tourmentent iour & nuict, si elles ne continuent au seruice de leurs maistres. Les femmes de nostre Seree furent fort scandalizees de ce

dernier propos : mais on les aßeura que cela estoit escrit en Bodin, & qu'elles s'en prinssent à luy, & de ce qu'il dit, y auoir plus de femmes Sorcieres que d'hommes, à cause que la cupidité bestiale est plus grande en elles, qui reduit les femmes à l'extremité pour iouir de leurs appetits, ou pour se vanger, dautant qu'on voit aux femmes les parties viscerales plus grandes qu'aux hommes, qui n'ont pas les cupiditez si violentes. De là vient que le venin des bestes femmelles est plus dangereux que des masses. De là vient aussi qu'il n'y a rien que les femmes n'entreprennent. Nous trouuons dans Vier, que la femme d'un bourreau, son mary estant empesché ailleurs, s'en alla en vne ville de Brabant, ayant mué d'habillemens, pour executer trois malfaiteurs : mais estant descouuerte, le peuple l'eust tuee à coups de pierres, si elle ne se fust sauuee. Les Lacedemoniens voyans l'immodestie des femmes, & qu'il n'y a rien qu'elles n'entreprennent, auoient des Magistrats exprez qu'ils appelloient *Harmosyni*, pour corriger leurs audaces. Celuy qui parloit tousiours pour les femmes, prenant la parole : va dire qu'il voudroit qu'il y eust encores pour le iourd'huy des Magistrats pour interpreter ce que les femmes disent en vne sorte, & on le prend en vn autre sens, où elles n'ont iamais pensé. Comme il arriua à vne femme, qui se faschant d'auoir été mise à l'emprunt bien haut, disoit, Il n'y a femme en ma ruë si taxee que moy, encores qu'il n'y en ait pas vne qui ait tant fourny & entreteu les reputations & fornications de la ville que moy. Vne autre disoit à son Medecin, qui luy vouloit faire prendre medecine, Monsieur, ie vous prie ne me baillez pas vne

forte medecine : car il n'y a femme en ceste ville qui ait le ventre plus lubrique que moy. Vne autre de mes voisines mua aussi de couleur, respondant à son mary, qui disoit qu'il vouloit sçavoir le ieu des Bohemiens, & pouvoir iuger s'il est dedans ou dehors, comme ils font, luy disant, sans penser en mal, qu'elle n'y trouuoit pas grand difficulté, & qu'on ne la fauroit tromper en ce ieu, & qu'elle sçauoit bien s'il estoit dedans ou dehors. Ce fut assez dit, son mary commençant le premier à rire, & puis les autres. Il n'y a pas long tems qu'un homme & une femme tomberent en dispute s'il falloit dire tomba ou tombit : celui qui contestoit contre elle, tenoit resoluement que tomba estoit bien meilleur, elle luy repliquoit à tous les coups, c'est vostre opinion, mais quand à moy j'aimerois mieux tombit. Ils n'eurent pas si tost acheué de rire, qu'un autre nous conta qu'une bonne commere de la rue, tirant un peu sur l'age, estant tombee, s'estoit escroupionnee, & qu'estant habillée, elle auoit dit à son habilleur, lequel auoit remedié à la dislocation, Monsieur mon ami, j'ay grand'peur que ie ne m'aideray iamais si bien de ceste partie comme j'ay fait autresfois. Escoutez, va dire une Fesse-tondue, ce que la femme d'un procureur qui auoit ouy parler à son mary d'un procès, conta durant le souper à une de ses voisines, l'assurant de gagner son procès ; & ce qui le vous fera gagner, disoit-elle, ce sera le crocodile qu'a fait vostre mary, estant en son bon sens & n'ayant qu'une fièvre synagogue. Et ces femmes, adiouta-il, ne font à reprendre, parce qu'elles y vont à la bonne foy, encores qu'autrement il fut trouué mauuais : comme de la Damoiselle qui dit au

grand Roy François, qu'en le voyant en tel habit, il luy sembloit qu'elle voyoit vn des neuf lepreux. Et Dieu sçait, disoit-il, comment ces pauvres femmes, à qui il eschappe tels mots, sont brocardees & moquees, & toutesfois sans occasion, si on interpretoit les mots comme elles les entendent, ou comme ceux qui les reprennent sçauent bien ce qu'elles veulent dire. On pourra dire encores, que c'est cette Seree estant icy finie, a trop froide queue, qui n'est propre ni conuenable au sujet d'icelle, à sçauoir les femmes : mais on sçait assez qu'en elles on ne peut iamais trouuer la fin, & qu'il ny a fond ne riue.





## QVATRIESME SEREE.

*Des Rois, qu'on crie le Roy-boit.*

L'AN prochainement passé il arriva que nous crismes le Roy-boit, en la maison d'un homme de bien, car il avoit le meilleur vin de toute la ville : toutesfois bon mesnager. Et pour mieux l'accoustrer, & nous aussi, il se trouva que celui qui fut Roy beuvoit net, & aimoit salé : si bien que par exprez, sçachant que nostre hôte n'alloit point trop tost, nous faisoit boire & crier plus qu'il ne vouloit, ne nous aussi. Nostre hôte voyant cela, vouloit qu'on observast la coustume des Lacedemoniens vivans sous les Loix de Lycurge, en ce qu'ils ne permettoient point qu'on leur portast aucunes torches ou lumière au partir des festins de nuit : à fin que ce leur fust plus d'occasion de craindre de s'enyurer pour ne recevoir la honte de n'avoir peu seuls trouver leurs maisons. Le Roy ne ses subiects, n'en voulurent rien faire, sçachans à quelle intention il requeroit cela, mais en beuvoient davantage : & eussent continué : si de bonne fortune pour nostre hôte, ne fut arrivé des malques : qui entrèrent ayans seulement des robbes fourrees à l'envers. D'entree nous pensions que ce fussent Escholiers : mais quand ils

eurent mis les dez & la bourfe & l'argent fur table, chacun iugea que ce deuoient estre pluſtoſt financiers, qui s'eſtoient ainſi equippez, de peur d'être prins pour gens de leur eſtat. Or il arriua qu'un des noſtres, voyant que le mommon eſtoit bien gros, & qu'il eſtoit bien aisé de ſe deſguiſer & accouſtrer comme eux, cependant qu'on regardoit ſi l'argent qu'on couchoit eſtoit bon, & ſ'il y en auoit bien autant, il ſe retire ſecretement, prend un maſque, tourne ſa robbe fourree à l'enuers. Ainſi maſqué, & habillé de leur liuree, ſe met entre les maſques, ſans que nous, ni eux, y cogneuſſions rien. Les maſquez bien apprins ne faillirent à ſ'adreſſer à noſtre Roy, & vont iouer contre luy : dont nous fuſmes bien aîſes, car il ſ'aidoit un peu des mains, & des doigts, & ſi caſſoit la noſſille : toutesfois il ne laiffa de perdre ſon argent & le noſtre, noſtre Roy ayant eu recours à ſes ſubieſts. Celuy qui eſtoit des noſtres, & maintenant eſt avec eux, & habillé comme eux, voyant que les maſques auoient gaigné, avec leſquels il eſt, met la main ſur l'argent, & prend tant celuy que les maſques auoient apporté, que celuy que le Roy auoit couché. Les maſques ayans veu qu'un, qu'ils penſent eſtre des leurs, auoit mis la main ſur l'argent, fortent bien ioyeux, car la ſomme eſtoit aſſez grande, & nous laiffent bien eſtonnez. Ce faux maſque n'eſtant pas du bon coing, ſe deſrobe des autres maſques ainſi qu'ils fortent. Les vrais maſques eſtans arriuez au logis, où ils s'eſtoient maſquez, ſ'eſmoyent qui auoit ferré l'argent de leur mommon : tant pour retirer ce que chacun auoit contribué, que pour departir leur gain. Se regardans l'un l'autre, tous iurerent

qu'ils ne l'auoient pas prins : tous affeurerent auffi qu'un des masques l'auoit ferré, & qu'ils l'auoient veu mettre en sa bourfe : mais de ſçauoir lequel, on n'en parloit point, & ne s'ofioient accuſer l'un l'autre, ſe cognoiſſans tous dès leur ieuneſſe. Ce pendant que de leur coſté ils conteſtent, & ne ſçauent qu'eſt devenu leur argent, & que du noſtre nous parlions de noſtre perte, & qui pouuoient eſtre ceux qui nous auoient gaignez, à fin d'auoir quelque iour noſtre reuanche : voicy entrer celuy qui auoit faiſt ce bon tour de Panurge à nos gaigneurs, que ne cognoiſſions point, eſtant encore masqué auec ſa robbe fourree à l'enuers, que n'auions aucunement trouué à dire : qui met ſur la table des dez, & tout l'argent des masques & le noſtre, & fait mine de vouloir iouer. Nous eſtans piquez, penſans que ce fuſt un de ceux qui nous auoient gaigné, commencions à bourfiller, quand s'eſclatant de rire, il ſe demaſque, & nous monſtre & l'argent des masques, & le noſtre, en nous contant comme le tout s'eſtoit paſſé. Il vous laiſſe à penſer ſi nous eſtions plus eſtonnez que ioyeux, tant pour auoir recouuré noſtre argent, & auoir le leur, que pour la ruze qu'un des noſtres leur auoit iouée. Apres que nous euſmes ris de bon courage, & que le Roy eut beu deux ou trois coups, & nous auffi, car toute paſſion altere, il nous diſpenſa de plus crier, & miſt en auant non pas de leur rendre leur argent, & encores moins le noſtre qu'ils auoient gaigné, mais ſi on les deuoit conuiuer à en manger leur part, quand on auroit ſçeu qui ils eſtoient, car le faux masque n'en ſçauoit rien non plus que nous. Il fut arreſté & conclud par le Roy, qu'on

ne diroit mot iufques à ce qu'on en eust fceu autres nouuelles. Mais dès le lendemain ils nous firent bien fentir quels gens c'eftoient : car fe doutans bien qu'on leur en auoit donné d'vne, voulurent auoir leur reuanche. Et pour ce faire, eftans aduertis que le Roy payoit fa Royauté, ils nous apportent vn mommon le lendemain, bien autrement accouftrez que l'autre fois, & d'entree vont faire largeffe de dragee, la iettant fur la table comme fait l'oublieur fes oublies : & valets, & laquais, & chambrieres apres. C'eftoit à qui en amafferoit dauantage entre nous autres, pour en donner aux femmes : contre lefquelles ils iouèrent forces boites de dragees & de confitures feches, & de codignac, & d'autres petits menus fatras qu'on fait de fucre. Les mafques ayans gagné ou perdu, laiffoient tousiours ce qu'ils auoient mis au ieu : & puis ces femmes nous l'apportoient : & avec prieres eftions contraincts d'en tafter. Ayant ioué & fait leur mafquarade, ils fortent, & ne fe voulurent demafquer, encores qu'ils en fuffent importunez. Ils n'eftoient que fortis, que voicy la dragee qui commence à operer, les confitures feiches à deuenir liquides, le codignac eftant prins apres le repas fe trouue laxatif : de telle forte que ceux qui eftoient bien attachez, laifferent aller toutes leurs confitures dans leurs chauffes. Heureufes les femmes qui n'auoient point de calçons, car ayans le ventre plus lubrique que les hommes, elles commencerent les premieres à fe retirer, i'entens celles qui eftoient les plus conftipees, car celles-là eurent le loifir de fe cacher derriere la tapifferie : heureux ceux & celles qui ferrant les ferrails pouuoient gagner quelque



garde-robbe ou coing du logis. Que voulez-vous plus ? chacun se fauuoit comme il pouuoit, sans plus se soucier l'un de l'autre, tant il estoit pressé de son honneur. C'estoit la plus grande pitié du monde d'estre dans ce logis, tant la dragee estoit musquee. Chacun s'en alloit sans dire Adieu, mais non pas sans boire : on ne s'amusa point à remercier nostre hôte, nous en laissâmes plus que n'en auions prins : on eust peu suiure les femmes à la trace, les calçons n'y faisoient rien, tant la matiere estoit claire. La plus part de la Seree vouloyent mettre ces beaux masqueurs en peine, & vouloient que la Iustice & tout le peuple en fust abreuué : mais ie ne fus pas de ceste opinion : car ie leur dy, si nous mettons en action ces beaux mommonneurs, ou les apothicaires, qui auoient fait ceste belle composition, on nous dira chiquanoux de merde, on nous appellera foireux, on se moquera de nostre sentence. Dauantage, ie leur disois, qu'il n'y auoit rien de diagredé dans ceste composition : qu'il n'y entroit point d'antimoine, ne de nerprun, ne d'espurge, pour ce que tout cela n'a pas son operation si subite, & si ne la fait pas sans desuoyement d'estomach, & sans tranchees, comme auoit fait leur mommon : & quant à moy, que ie m'estois fort bien trouué de ceste purgation, sans esmotion, sans alteration aucune, & qu'il m'eust cousté plus de cent sols en Medecins & medecines, qui ne m'eussent pas si bien & doucement purgé. Or laissant ceste belle mascarade telle qu'elle est, & reuenans à nostre Seree des Rois & du Roy boit, & à la masquarade de ce iour, nostre Roy de la febue voyant que le iour estoit propre à parler des masques, en va faire le

premier conte : à la charge que chacun feroit le sien propre à ce iour. Vous sçavez, dit nostre Roy, que les masques ont de grands priuileges, comme vous les trouuerez bien au long aux Arrests d'Amour : & qu'à ceste cause bien souuent sous l'ombre & nom de masque, il se fait des marchez bien cornus, encores qu'ils soient l'un portant l'autre. Ce qui a occasionné les Anglois de defendre à toutes personnes de se masquer à peine de la vie : encores que les Canonistes permettent les masquarades, pourueu qu'on ne se desguise point en habit de Religieux ou de Religieuse, en habit de femme, estant defendu au Deuteronomie, & en diables. Les Italiens permettans aussi les masquarades, moyennant qu'elles n'ayent nulles armes, sinon vne petite verge, reduite à vne certaine mesure.

Or est-il arriué, adioust nostre Roy, n'y a pas long temps, que plusieurs Ians mariez, & autres, s'aduiferent apres le souper d'aller en vne assemblée, où la plus-part de leurs femmes estoient. Estans entrez, fort bien masquez & desguisez, en la salle où estoit le bal, les violons & la danse cessent. Les masques ioüent contre celles qui leur plaist : en ioüant, l'un gaigne, l'autre perd : & puis chacun des masques mene danser celle contre qui il a ioüé. Le bal acheué, les masques conduisent celles qu'ils auoient dansees à l'escart de toute la compagnie, tout le monde leur faisant place : car vous sçavez disoit nostre Roy, que par les arrests d'Amour, il est defendu à toute personne, tant grande, & de telle condition qu'elle soit, d'approcher douze pas du masque qui parle à vne Dame, & ont priuilege de deuifer avec elle secre-

tement, & en conseil estroit, tout bas, & à part, sans que le mary sache leur nom, & si n'oseroit le demander, & quand il le sçauroit, ne les oseroit nommer, le plus souvent les masques entrans les plus forts, avec bastons inuasibles, & inuisibles, qui ne faillent point à faire feu, que les maris craignent sur tout plus que tous les autres. Or l'un de ces masques sçachant bien le nom de la femme contre qui il auoit ioué, & le nom du mary de ceste femme, car c'estoit sa femme, la trouua iusqu'à vn coing de la salle, & là luy couure son mommon, & ayant fait ambezats, il se demasque : la femme voyant que c'estoit son mary, luy va dire, Maudite fois-ie si ie vous cognoissois, regardez si c'eust esté vn autre. Les autres disent, disoit notre Roy, qu'elle dist, Est ce vous mon mary ? pardonnez-moy, ie pensois bien que ce fust vn autre. La variété ne fait pas, adiousta nostre Roy, que le conte ne soit veritable : mais la faulte est venue de ceux qui l'ont rapporté diuerfement, l'un l'entendant d'une sorte, & l'autre de l'autre : à cause qu'ils estoient loing du masque, & n'osoient s'en approcher, comme vous sçavez qu'il est expressement defendu. Le mary toutesfois fut si sage & aduisé, va acheuer de dire nostre Roy, qu'il ne laissa pas de retourner en la danse avec les autres ses compagnons, apres toutesfois s'estre remasqué à grand'peine, à cause des cornes qui luy estoient cruës. Le Roy ayant mis fin à son conte, & iuré qu'il n'estoit pas de la mommerie, & de ces gens-là : quelqu'un luy va dire, N'en dites plus, qui se defend s'accuse aucunes fois. Ayant dit cela, il demande au Roy permission de declarer dont venoit ce mot de Mommon :

car il auoit esté arresté par Edi& Royal, que rien de serieux ne soit meslé avec les jeux & propos de ceste Seree : & qu'on n'alleguerait ni Grec ni Latin. Ayant obtenu licence de dire tout ce qu'il voudroit, il commença à dire que porter des masques auant le Mardy-gras, estoit venu des Bacchanales, qui se faisoient à Rome en ce temps-là, & de ce que les ioueurs d'instrumens auoient le treiziesme iour de Ianuier liberté d'aller par la ville desguisez en femmes, & aux Ides de Iuin se pouuoient masquer, & aller par la ville avec grandes robbes, & de ce que les grands Seigneurs Romains, quand ils vouloient aller par la ville, ou s'aller esbattre chez leurs amis, sans estre cogneus, ils prenoient les accoustremens de leurs serfs, libertins, & seruiteurs, & les seruiteurs les habillemens de leurs maistres : dont est venu le mot François mommon à *mutando* : & tel changement ou mutation s'appelloit *Synthesis*, *vide Nero synthesiatus*, parce que souuent il se desguisoit, prenant des habillemens d'une mesme couleur & liuree. Ou bien, va-il adiouter ce mot de Mommon vient du verbe Grec *mimomai*, *id est*, *imitari*, ou *imitando* : *vide Mimi* : comme on m'a dit. Ou bien il est venu de *mommo*, *id est*, *larua*, faux visage, masque, en François. Toutesfois à mon aduis, disoit-il, que mommon est *verbum fictitium* : pour autant que ceux qui portent des masques, n'osans parler de peur d'estre cogneus, & aussi que par la loy des masquarades ceux qui parlent perdent le mommon, ils disent mom, mon, *inde* mommon. Que si vous voulez que ce mot de mommon, & de mommeur vienne du Latin *Momus*, qui est à dire moqueur, ie le

veux bien : car nous voyons les Comediens Italiens, masquer leur Pantalon, & leur Zani de lehan Corneto, à fin de plus hardiment iouer, & se moquer, car le masque ne rougit point, & le François badin se barbouiller & fariner de farine, comme faisoient les premiers qui inuenterent les masques, qui se chafouroient de lie de vin, dont est venu maschurez, qu'on dit en Italien *Mascarati*. Vne Fesse-tondue va dire qu'il auoit grand' enuie de faire vn conte bien à propos des masquarades, n'estoit qu'il auoit peur en parlant Latin de payer l'amende, tant la coustume est vne autre nature. Quelqu'un s'auança de luy demander s'il sçauoit bien tant de Latin qu'il disoit. A qui il va respondre, i'en ay tant que ie veux, car i'ay le masle & la femelle. Apres auoir ry, on luy permet d'en faire tant qu'il voudroit avec son masle & sa femelle. Nostre Fesse-tondue reprenant son conte, commença ainsi : Puisque nous sommes au temps des masquarades, i'ay grand' enuie de faire vne masquarade avec ma maistresse : car on m'a asseuré que si elle est habillée de paille, & moy que ie soye vestu d'ambre, que les Latins appellent *succinum*, qu'en m'approchant d'elle, elle fera contraincte tout incontinent, vueille ou non, de se ioindre à moy, à cause de l'ambre dont ie feray vestu, qui attirera la paille dont elle fera couuerte, & ce par vne vertu latente, & grand secret de nature : & ferons tellement ioincts, que la separation en sera bien difficile, moyennant que l'ambre ne soit frotté d'huile, car cela empescheroit l'ambre d'attirer la paille : aussi bien que si parmy la paille il y auoit des tiges & feuilles de basilic : car au lieu que l'ambre attire toute sorte de

pailles, il chasseroit loing de soy les tiges du basilic, tant il y a de haine entre l'ambre & le basilic. Quelqu'un se moquant luy va demander : Et si ton amoureuse estoit vestue d'ambre, & toy de paille, ne seroit-ce pas tout vn ? Il me semble, disoit-il, que la paille te conuiendrait mieux, estant vn vray lambin, ayant la paille au cul, puis que tu crois cela se pouuoit faire. Cette Fesse-tondue voyant qu'on se moquoit de lui, & de sa masquarade, les va asseurer que naturellement cela se pouuoit faire, aussi bien que l'ambre pendu au col des petits enfants, en forme de collier, les pouuoit guerir de la squinance, des tonfiles, & de toutes fluxions. Et voicy ses raisons. L'ambre jaune ou blanc, adioustoit-il, attire le festu & la paille, à cause de son humeur gras & glutineux : lequel mis dehors, la chose seche, qui est la paille, desirant boire & estre humectee : est tiree vers la fontaine, qui est l'ambre : dont aucuns l'ont appellé *harpaga*, à *rapiendo*. Ou bien l'ambre attire la paille, comme le feu attire les choses seches : les choses seches prenans mouvement du feu pour euter le vuide, à fin que les choses seches prennent le lieu de l'air, qui est consumé par le feu. Ou bien, comme dit Scaliger (ornement de nostre siecle) la paille est attirée par l'ambre, d'autant que l'ambre est gardé par la paille, comme l'aymant est gardé par le fer. Et pour faire, adiusta-il que l'humeur de mon ambre, qui attire la paille, forte hors, & ait plus d'efficace à attirer la paille dont sera habillée ma maistresse, il faudra en frappant frotter & eschauffer mon ambre dequoy ie seray vestu, pour exciter la chaleur qui est en l'ambre. Quelqu'un luy va dire, ie te

conseille de m'appeller quand tu feras d'ambre, à fin que plus aisément tu puisses attirer ta maistresse de paille : car il ne tiendra pas à frotter ta hoppelande que ton ambre ne mette le feu en la paille, mais ie ne sçay si le pourrez facilement esteindre : pour le moins ce frottement te seruira de friction, qui seruoit aux anciens d'exercice, & par consequent pour la santé. Et me semble, adioust-il, que si vous estes si chaud & brulant, qu'il se faut bien donner garde d'approcher le feu si près de la paille, de peur de tomber au peril de la masquarade ardente que firent vne fois les Princes de France : lesquels n'eussent esté en danger du feu & des flambeaux, s'ils eussent frotté leurs habillemens de poil Gouldronné & poixé avec de l'alum. Le Roy commanda à ceste Fesse-tondue, le voyant ferme en son opinion, d'essayer ce qu'il asseuroit estre vray, & de luy en rapporter la verité, à fin qu'il fist de bonne heure prouision d'ambre : s'asseurant que si cela estoit vray, qu'on ne trouueroit pas à demy de matiere pour faire ces habillemens de masquarades. Puis nostre Roy reuenant à la piteuse masquarade des Princes, nous va dire, que si ces Princes eussent esté accoutrez d'une certaine mixtion d'oifelets, que ceux des Indes appellent Cucuies, ils n'eussent point esté en danger, car il n'eust point fallu apporter de flambeaux aupres d'eux pour les voir : s'il est vray, disoit-il, ce que dit Ouiede en l'histoire des Indes : que ceux de ce pays font vne composition d'oifelets, dont ils se frottent, és iours de leurs festes, les yeux & la poitrine : puis s'en vont ainsi accoustrez danfer, porter mommons, & faire masquarades, si bien qu'on pense que ce soient

fantosmes enflambez, sans avoir besoin de feu pour les voir & pour les conduire. Vous le croirez aisément, adiousta-il encores, s'il est vray que les Indiens se servent de ces oiselets pour chandelles : car on peut lire, & escrire, voir son chemin, se conduire, & en tenebres s'entre-cognoistre à la splendeur de telle clarté, qui est bien autre que celle de nos vers-luisans. Et m'esbahis que les grands Seigneurs de France, qui prennent si grand plaisir à porter des masquarades, & y dependent tant, ne font apporter de par deçà de cette mixtion des Indes, veu que le voyage en est aujourd'huy si frequent : car ce seroit de nuit vne chose estrange & monstrueuse & propre pour vn diable de la passion de Saumur. Et y a encores en la nouvelle Espagne vne sorte de moufche dite Cocoyum, qui reluit si fort, qu'à la lueur de ces bestes ils font de nuit toutes leurs operations. Il fut dit encores vn conte d'un masque, lequel dès l'entree estant cogneu de tous, luy fut dit, Monsieur le coqu, vous plaist-il pas vous demasquer ? nous cognoissons bien desia le reste de vostre troupe. Enfin il se demasqua & leur repliqua, Vous les cognoissez bien tous, hors mis moy. Vne Damoiselle luy respond, Pardonnez-moy, chacun vous a bien cogneu & nommé. Laissans les masquarades & retournans à nostre coustume de faire tous les ans vn Roy, il fut dit que cela estoit procedé des festes Saturnales des Romains, lesquelles se celebroident aux Calendes de Ianvier, où les maistres seruoient leurs seruiteurs : & que les Atheniens appelloient ces festes *Anthisteria* : durant lesquelles les seruiteurs se mettoient à table avec leurs maistres, exempts de tout labeur : mais que la fo-



lennité paffee, leurs maiftres les reuoquans au trauail accouftumé, crioient, *Foras Cares, non iam amplius Anthifteria* : c'est à dire, le mois Anthifterion facré à Bacchus, ne dure plus. Puis quelqu'un va demander pourquoy en iettant le fort (car celuy est Roy à qui la febue arriue) ont tire premierement pour Dieu. Nous nous regardions l'un l'autre, quand vn de la Seree va dire, que c'estoit pour corriger le Paganisme, que les Chrestiens faifans vn Roy tirent tout premier pour Dieu : parce que les Grecs mettans dans le vaisseau vne feuille d'oliue, qu'ils appeloient *Hermes*, c'est à dire, Mercure, en iettant les forts, tiroient tout premierement la feuille d'oliue. Et se fait ceste ceremonie le iour des Rois, pource qu'ils ont esté les premiers, qui nous ont monsté le Roy des Rois. Je ne trouue point, va repliquer quelqu'un, qui a commencé à crier le Roy-boit, & viue le Roy, si on n'a prins de Dion, que Commodus Empereur beuuant au Theatre, le peuple avec le Senat comença à crier, Bien te soit, vy long temps. Puis en continuant nous va dire qu'il trouuoit bien plus difficile de sçauoir la raison de ce qu'on met plustost vne febue au gasteau, qu'une autre chose : dautant que la febue est mise entre les choses funestes, & appartenans aux morts : & pour ceste raison anciennement, & encores en quelques pais aujourd'huy on mange des febues aux obseques des morts : car dessus les feuilles de ses fleurs, semblent estre certaines lettres & caracteres, qui representent le pleur, & sont signe & marque de douleur & tristesse. Et pour ceste cause, il fut dit, que les ames des morts alloient souuent se cacher dans les febues : parquoy

ces deux vers estoient communs en la bouche du vulgaire,

*Manger febues n'est moindre faute faire  
Que de manger la teste de son père.*

Et ie croy que c'est à cause que les febues sont du tout secondes & genitales : car si tu peles vne febue encores verte, tu verras qu'elle aura la figure toute semblable aux genitoires de l'homme : que si estans bouillies tu les laisses à la Lune par certaines nuits, tu en feras du sang.

Dont n'estoit loisible au Sacrificateur de Jupiter, non seulement d'en manger, mais il ne leur falloit pas aussi toucher, ni les nommer, non plus qu'ouïr les flutes funebres. Puis nous trouuons que Cerés donna aux hommes toutes sortes de legumes, hors mis des febues : parce que c'est vne legume impur, comme dit Pausanias, sans dire la cause, comme estant chose mystérieuse, & pleine de secret, lequel n'estoit loisible de diuulguer. Dauantage, adioustoit-il, Pythagoras sur tout defendoit les febues, & qu'il s'en falloit abstenir : parce, disoit-il, que manger des febues apporte sterilité, combien que Galien afferme apporter fécondité : ou pource qu'elles sentent la mort, aussi quand on veut tuer des pourceaux on leur en baille à manger, & anciennement aux ceremonies des morts & aux festins sepulchraux ils vsoient fort de febues, & si en chassoient les Dieux domestiques des maisons, que les Latins appellent *Lemures*, en leur jettant des febues noires, avec les mains nettes, & les pieds nuds : ou pource que la febue est dangereuse, prouoquant l'acte venerien par sa ventosité, troublant le

sommeil, faissant refuer, estant seche & flatueuse, engendrant des trenchees, inflations & choliques : ou bien Pythagoras defendant les febues, vouloit dire qu'il falloit laisser les choses tristes, lugubres, & de deuil : & pour faire souuenir aux hommes qu'il se falloit garder d'estre semblables aux morts pendant qu'ils sont encores en vie : ou bien defendoit les febues, pour se garder des affaires publiques, & d'estre des Magistrats, qui s'elisoient avec des febues. Ce qui est conforme à la Loy des Egyptiens, qui defendoient les aulx & les febues : par les aulx ils denotoient qu'il falloit fuir la guerre, car par l'ail ils signifioient la guerre, estant vne nourriture militaire : par les febues, qu'il falloit s'abstenir du gouuernement public. Ne seroit-ce point, repliqua quelqu'un, la cause pourquoy Pythagoras defendoit les febues, pource que par la febue il se fait & s'eslist vn Roy, la vigile des Rois, lequel on taxe, & faut qu'il paye sa Royauté, ce qui vient souuent à grands frais dequoy on se passeroit bien : & voilà pourquoy Pythagoras disoit, *d fabis abstineto*. Et non seulement, adiouta-il, les febues nuisent, mais seulement la senteur de leur fleur enteste d'une pesante vapeur ceux qui ont le cerueau debile, & plein d'humeur bilieuse & melancholique : ce qui fait qu'on menace les fols en ce temps-là, principalement les femmes, qui ont le cerueau plus debile que les hommes : si bien que quand les febues sont en fleur, les humeurs viennent à se desborder, & par fumees espoisses molestant le cerueau. Encores aujourd'huy, quand nous la trouuons au gasteau, nous la cachons tant que nous pouuons, & ne la voulons point trouuer : & par moquerie on dit, vous

diriez qu'il a trouué la febue au gasteau. Voilà beaucoup de choses qui deuoient empescher les anciens de mettre la febue en leurs gasteaux du Roy-boit. Si est-ce, va repliquer vn autre, que le Chameau, encores que ce soit vne grosse beste, ne laisse à aimer les febues : car Theuet dit que sur toutes choses il les aime. Et si a plus, disoit-il, dautant que les febues ont propriété & vertu qui les doit empescher d'estre reiettees, comme vous dites qu'elles ont esté. Quand on ne peut estancher le sang apres la morsure de la sangsue, il n'y a remede plus souuerain qu'appliquer dessus la moitié d'une febue pour retenir le sang. Si vous mettez des febues sous les cendres chaudes, elles guerissent les playes veneneuses, la morsure des chiens, & la piqueure des mouches. Et si trouuons par escrit que ceux qui vainquent font cuire des febues, lesquelles ils mangent avec grande feste & solennité. Et ne laisseray, adiouta-il, pour tout ce qu'auiez dit des febues, de vous conter ce qui arriua à vn Roy de la febue. C'est qu'un mien voisin fut Roy de la febue en sa maison, & faisant sa Royauté avec sa femme, & deux ou trois de ses amis, sa femme & luy entrèrent en quelque riote & querelle, si bien qu'elle ne voulut iamais crier le Roy-boit, quelque commandement & amende qu'on luy impoast. Dequoy son mary estant fâché, à cause de la compaignie, qui faisoit son Roy-boit avec luy, & eux encores plus, chacun se retira plustost que de coustume. Sur ceste cholere le mary & la femme se vont coucher sans parler ensemble. La fumeuse cholere de ceste femme estant passée, se resueillant il luy souuient de la fâcherie de son mary & d'elle, & sçachant bien qu'elle

auoit tort, elle veut se reconcilier avec luy, & commence à parler à luy, & le cherir : le mary estant encores fasché contre elle, luy dit, ie n'en feray rien. Laissez-moy, vous ne voulustes pas crier herfoir le Roy-boit. Or, respond sa femme, s'il ne tient qu'à cela, ie crieray tant que vous voudrez. Son mary lors luy va dire, Ouy bien, mais où boiray-ie ? Sa femme tournant son cul en vn autre sens, va faire deux ou trois gros pets (laissant aux femmes ceste vaine superstition de paroles) se prenant à crier le Roy-boit, le Roy-boit, si tres-haut que tous les voisins en furent abbreuuez & refueillez, & pensoient qu'ils fussent encores apres à faire le Roy-boit. Le Roy, & toutes ses gens, ayans ris de ce conte, vn autre va prendre la parole, & va conter vne Tragedie qui se ioüe tous les ans la vigile des Rois, qu'on fait le Roy-boit, entre vn mary & sa femme. Les ioüeurs, va-il dire, sont vn homme & vne femme, mariez ensemble il y a long temps. La femme est vne diableffe, le mary est vn bon homme, qui ne luy fait rien, ne demandant que patience. De la battre il n'ose, tant elle crie au meurtre, à l'aide, ce bourreau me tue : tellement qu'en la voulant battre, il a esté luy-mesme en grand danger de l'estre par les femmes qui venoient au secours, l'oyant ainsi despiteusement crier. Parquoy il s'aduifa que sans danger il la pourroit battre à tel iour qu'aujourd'huy qu'on crie le Roy-boit. Premièrement, les voisines ne viendront point au secours, crie tant qu'elle voudra, car elles penferont qu'on crie le Roy-boit : & tant plus elle ciera, tant plus on estimera que mieux on celebre la feste des Rois, comme ont fait nos peres anciens, iugeans ceste annee fertile, en laquelle on

trouue facilement la febue au gasteau. Secondement, les voisins n'en entendront rien, à cause du bruit que chacun fait en sa maison en criant le Roy-boit. En l'assurance de tout cela, ce mary ne faut point tous les ans à ce iour-là de payer à sa femme les arrerages de toute l'annee. Lors vn Drolle va dire qu'il auoit esté en grand'peine iusques à ceste heure icy, de sçauoir que vouloit dire ce qu'on auoit mis en vn Almanach, la vigile des Rois, où il y auoit, Bon battre sa femme : & qu'il n'auoit esté en si grand'peine d'entendre que vouloit dire, Plie le coude, qu'on auoit mis la vigile de saint Martin, ni Garde les yeux, le iour des Cendres. Il y eust vn des nostres qui dit qu'il ne se gouuernoit par l'Almanach, pour sçauoir quand il fait bon battre sa femme. Vn autre va repliquer que c'est à faire aux yurongnes de battre leurs femmes, & que les gens de bien ne les frappent iamais. A qui il fut respondu, que Plutarque en l'administration des femmes admet les coups de baston : & est bien vray ce qu'on dit, Qui bien aime, bien chastie : que si vne monture n'est bien estrillee, elle se porte mal, & ne fait chose qui vaille. Mesmes nous trouuons que saint Chrysostome donne trois moyens à vn mary pour se faire obeïr : le premier, qu'il admonneste sa femme : le second, qu'il la tance : le troisieme, qu'il luy baille force coups de poings, comme se traitent les amours de village. Toutesfois, repliqua vn autre, ie trouue que saint Chrysostome en autre lieu dit qu'il n'y a peché si grand qui doïue pouffer le mary à battre sa femme ? & se trouue aussi par escrit que les Gentils permettoient à la femme, qui auoit esté batuë de son mary, de ne

plus habiter avec luy, comme en estant indigne. Et n'estoient pas de l'opinion de ceux qui disent,

*Qui bat sa femme, il la fait braire,  
~ Qui la rebat, il la fait taire.*

Ne de ceux qui ont laissé par escrit :

*Les asnes, les femmes, les noix  
Porter plus de profit tu vois  
A celuy qui de grand'secousse,  
D'une main cruelle les pousse.*

On dit à celuy qui auoit allegué ces vers, qu'il n'auoit veu que le texte, mais non pas la glofe, qui dit :

*Celuy le Ciel offense, & viole amitié,  
Qui d'une fiere main bat sa douce moitié.*

Vn bon autheur neantmoins maintient, luy fut-il encores repliqué, que celuy qui chastie sa femme, la rend meilleure. On luy fit responce, que l'autheur ne s'estoit pas arresté là, ains auoit adiousté, que la suppliant il se rendoit meilleur soy-mesme : car en endurent de sa femme, il s'accoustume à endurer plus facilement les iniures du dehors : & qui peut corriger le vice de sa femme, il la rend meilleure : mais qui l'endure, il se rend meilleur luy-mesme. Or qu'il soit defendu de battre sa femme, va dire vn Tribun des femmes, les Anciens auoient vn Dieu domestique, qu'ils appelloient en nostre langue le Dieu du foyer : lequel estoit réputé de telle veneration, que si aucun se retiroit au foyer & maison de son ennemy, celuy qui luy vouloit mal, ne lui eust

osé faire aucune violence pendant qu'il y estoit, ce foyer luy estant vn lieu de franchise. Or ie vous prie, s'il estoit prohibé & tenu pour chose iniuste de quereller & outrager son ennemy, mesmes se retirant à son foyer, comment pensons-nous que ces Anciens tenoient pour chose infame de faire quelque violence à ceux qui sont d'un mesme foyer, principalement à la femme, qui est la principale personne du liét, de la table, & du foyer? Ces mesmes Anciens, adiousta-il, ont requis que les Esclaues fussent plustost corrigez de paroles que de batures, à plus forte raison la femme. Homere introduisant Iupiter, qui reprend sa femme, & la voyant rebelle, use de menace, & ne passe point outre. Mesmes Caton, ennemy mortel des femmes, ne frappa iamais la sienne, tenant cela pour vn grand sacrilege. Les Anciens qui sacrifioient à Iunon nopciere, ostoient le fiel de la victime, & le mettoient derriere l'autel : pour monstrier que le mariage deuoit estre esloigné de toute noife & courroux, & qu'il deuoit estre exempt de tout fiel, d'amertume, de cholere, de courroux, de rancune, & de toute fâcherie & ennuy. Et encores aujourd'huy il n'y a que les Barbares Mexiquains des Indes, qui traittent leurs femmes comme esclaves, & ceux de Darien, en ce temps appelé Castille d'or, qui vendent leurs femmes, & en font comme ils veulent. Quelqu'un de la Serree, voyant que chacun parloit de la foire comme il s'en trouuoit, va empescher ce discours, comme sortant hors de propos. A qui il fut respondu, qu'on n'en sortoit pas tant hors comme on pourroit dire, car criant le Roy-boit, le mary & la femme le plus souuent ne se cognoissent plus, &



aussi qu'il y en a qui ne battent leurs femmes qu'à ce iour-là, pour les caufes deffus dites. Parquoy reprenant nos febues, on va conter d'un capitaine de dix mille liures de rente, qui fut logé par son fourrier en vne maison, où ne trouua que des febues, dont il se contenta : mais ce fut le bon, car les ayant trouuees, il se met à la fenestre, & va crier à pleine teste, le Roy-boit, le Roy-boit : & quand on luy demanda qu'il auoit à crier le Roy-boit, il dit que c'estoit parce qu'il auoit trouué la febue, & que c'estoit signe de bonne annee quand on trouue aisément la febue, selon la prognostication Pantagrueline.

Le conte s'acheuoit, que voicy vne bande de bons ioueurs d'instrumens, & comme dit Froissard, vne belle Menestrandie, qui d'entree avec les haut-bois & cornets sonnerent la Pauanne, Si ie m'enuois : avec les violons, Bon iour m'amie : avec les flustes, Or combien : où la plus grand'part prenoit vn singulier plaisir : mais la ieunesse, & les Dames, avec leur conducteur Comus, qui n'ont autre plaisir qu'à danfer la volte, la courante, la fiffaye, & autres danfes dissoluës, nous les desbaucherent. Ce pendant qu'ils danfoient, ceux qui demorerent avec le Roy vont mettre en auant quelque propos de la danse, & non trop hors du sujet du Roy-boit : car ceste feste ne se passe gueres sans danfes. Aucuns blasmoient la danse, & ne vouloient danfer, de peur qu'il leur aduint comme il arriua de nostre temps à vn Loys Archeuesque de Magdebourg, qui dansa si gaillardement & legerement, qu'en danfant avec vne Dame, il se rompit le col. Les autres disoient les danfes

estre venuës de gens yures, lesquels par la chaleur du vin font incitez à diuers mouuemens : & que Cicero *pro Murena* monstroït bien la badinerie de la danse, quand il dit que iamais homme ne danfa à ieun, si d'aventure il n'est hors du sens. Aussi ils mettoient en auant que danfer, baller, & sauter, estoient actes de bouffons & bateleurs : qui anciennement (comme dit messire Baptiste Fulgose en son Contre-amour) recitans les fables aux Theatres, au nombre, & à la mesure de quelque instrument, introduirent le danfer, que les Latins appellent *Saltare*. Puis apres commencerent à danfer seulement les païsans aux jeux & sacrifices de Bacchus, qu'ils celebroyent masquez d'escorces d'arbres, danfans & chantans lasciuement, comme dit Virgile. Aussi tenoient-ils pour chose asseuree que le baller des Anciens n'estoit pas comme le nostre : car leurs danfes estoient accompanees de gestes, qui exprimoient naïfvement la chose que l'on vouloit representer, avec mesure & cadance : consistant en mines & gesticulations telles que nous voyons faire à des Matachins, ou aux Curetes & Corybantes, prestres sacrez à la Deesse Cybele. Il fut dit que Lucian parlant de la danse escrit qu'elle fait changer la personne en tant de sortes, qu'on peut dire qu'elle represente Empuse, qui estoit vne insigne danferesse, qui se changeoit en mille formes, sautant à vn pied, ce que le nom d'Empuse signifie, comme i'ay ouï dire. Et que Saluste semble la blasmer : quand il dit que Sempronia sçauoit les lettres Grecques & Latines, & au surplus dansoit & balloit plus mignardement qu'il n'estoit befoing à vne femme de bien. Outre tout cela, qui faisoit blâmer

la danse, estoit le baïser : or est-il que le baïser selon les anciens diminuoit la pudicité des femmes, si bien que si le vassal auoit baïsé la femme ou la fille de son seigneur, il perdoit son fief : le baïser approchant si près du reste, qu'Ouide dit,

*Qui a pris le baïser, & ne prend dauantage,*

*Il ne merite pas d'auoir tel aduantage.*

L'Empereur a bien faict si grand cas du baïser, disoient-ils, que si le promis mouroit auant qu'espouser, sa femme retenoit la moitié de ce qui luy auoit esté donné, s'il se trouuoit que son fiancé l'eust baïsee. La femme de Caton, trop superstitieuse, ne baïsa iamais son mary en l'em-brassant, sinon quand il tonnoit : dont il disoit par ieu, *Je suis heureux quand il tonne.* Triuulce estant Lieutenant du Roy à Milan, fit mourir vn François, pour auoir baïsé vne honneste Dame Italienne. La femme aussi qui se laisse baïser, perd son douaire, aussi bien que pour auoir commis adultere : dautant que le baïser approche & est vn eschantillon de l'adultere. Que si le baïser pour vn temps a esté permis à Rome, ce n'estoit qu'en salüant les parents, en signe de grand'amitié, ou bien, ce dit Caton, pour sçauoir si les femmes sentoient point le vin. Et à ce propos, saint Hierosme parlant aux femmes leur dit, *Ne sentez point le vin, de peur d'ouïr ce que dit le Philosophe, Ce n'est pas baïller vn baïser, mais c'est presenter du vin.* Mais puis apres, il fut defendu par Tybere Cesar de ne saluer plus en baïsent : tant le baïser estoit estimé impudique. Mesmes nous trouuons que Caton ietta de la Cour vn Senateur, pour auoir baïsé sa femme en presençe de sa fille.

Quelqu'un qui auoit voyagé iufques en Cornouaille, n'aimant pas la danfe, difoit, Ne fçauiez-vous pas que plufieurs femmes fe declareront pluftoft par fignes que par paroles? & qu'anciennement, & encores aujourd'huy, quand nous voulons fauorifer quelqu'un, nous luy ferrons le poulce? Ce qui fe fait aifément aux danfes; là où l'on s'entend par fignes & fans parler. Que fi mon confeil eftoit creu (adiouftoit celui qui auoit vne cornuë impreffion des danfes) iamais femme qui veut conferuer fon honneur, ne fe trouueroit en ces belles danfailleries, à caufe des bons & beaux tours qui s'y font. Vn de la Seree lors luy repliqua, qu'il faisoit tort à plufieurs Dames, qui pour fe trouuer au bal, ne danfent pas pourtant la danfe du loup. Ce Lunatic ne laiffa toutesfois à nous dire, que nos danfes eftoient plus lafciuës que celles des Ameriquains & fauuages de la terre du Brelil, encores qu'ils foient nuds, & ne facent autre chofe que danfer, foute-nans la cadence de leurs danfes par le fon de grandes cannes ouuertes par vn bout: dautant que les femmes & filles ne font iamais mefflées en danfant parmy les hommes: que fi elles veulent danfer, cela fe fera eftant à part.

Je fçay bien, repliqua quelqu'un, pourquoy les Sauuages ne danfent point mefflez avec les femmes, à caufe que les vns & les autres font tous nuds, comme ils font fortis du ventre de leur mere, & qu'il feroit dangereux approcher les eftoupes fi près du feu. Il y a dauantage, adioufta ce cheualier de Cornouailles, les Sorciers & Sorcieres ne font pas fi desbauchez & eshontez en leur danfe, qui leur eft commune en tous leurs Sabbaths,

que nous. Car ils font bien leur danse en rond comme nous, mais ils ont leur face tournée hors du rondeau, en forte que les hommes ne voyent point les femmes face à face, ni les femmes les hommes, comme nous faisons en nos branles ordinaires. Et, comme dit Bodin, les danses des Sorciers & Sorcieres rendent les hommes furieux, & font auorter les femmes : comme on peut dire, & à bon droit, que la volte, la courante, la fiffaye, que les Sorciers ont amenez d'Italie en France, outre les mouvemens infolens & impudiques, ont cela de malheur, qu'une infinité d'homicides & auortemens en aduiennent, faisant mourir & tuans ceux qui ne sont point en vie. Qui est une chose, comme dit Bodin, des plus considerables en une Republique, & qu'on deuroit defendre le plus rigoureusement. Outre tout cela, les Medecins disent, & la raison nous enseigne, que tous mouvemens & exercices vehemens apres le repas engendrent force maladies. L'aime tant la danse, adioustoit-il encores, que ie voudrois qu'on ne dansast que la danse que les anciens appelloient *saltatio pyrrhica*, où l'on dansoit armé, & se bailloit pour peine aux ieunes gens qui auoient delinqué : comme nous trouuons en la Loy *ad damnum. ff. de panis*. Quelqu'un qui n'estoit point marié, & aimoit la danse, va dire que de toute ancienneté la danse auoit esté en vŕage, & les danseurs loüez, & que la danse qui se fait pour l'exercice, ou pour demonŕtrer une grande ioye, n'estoit à blasmer. Que Dauid auoit dansé deuant l'arche, & Iudith aussi, ayant tué Holofernés. Que Pindare voulant loüer Apollon l'appelle *Orchestes*, c'est à dire, danseur : comme vous trouuerez Iupiter qui danse.

Aussi, disoit-il, quand nous voulons louer quelqu'un, nous disons, c'est un beau danseur. Athenée dit que les danseurs imitent les mouvemens qui se font en la guerre, & avec les armes, & que Socrate avoit écrit que les bons danseurs estoient communément bons gens-d'armes. Tous les sacrifices des Anciens, tous jeux & theatres, toutes leurs ceremonies & festes ne se faisoient sans danser. La danse servoit aux ieunes gens pour l'exercice de la guerre : & s'appelloit ceste danse, *Saltatio Pyrricha*, ou *Tripudium Castorium*, où l'on dançoit tout armé. Mesmes nous trouvons que les Lacedemoniens à ce bal & mesure, avec des flustes, estans près à combattre, commençoient la bataille. Les Lacedemoniens, qui ont esté des mieux advisez, & des plus sages, de l'institution de Lycurge, vivoient d'une danse qui s'appelloit *Trichoria saltatio*, ce dit Plutarque. Ceste danse estoit composee de gens vieux, qui en dansant chantoient, *Nos fuimus olim strenui iuenculi* : d'enfans, qui leur respondoient, *Præstantiores nos futuri olim sumus* : de ieunes, qui en dansant chantoient, *At nos sumus, vel experire, si velis*. Les Indiens adorent le Soleil en dansant. Les Sauvages ont leurs danses en si grande recommandation, qu'ils disent que les vertueux (c'est à leur dire, qui ont plus tué & mangé d'ennemis) apres leur mort iront derriere les hautes montagnes, où ils ne feront que danser. Les Ethiopiens prests à combattre ne tirent jamais leurs fleches sans avoir dansé. La danse Bacchique, celle des Satyres, des Corybantes, tenoit tout le peuple deux ou trois iours, qu'il ne faisoit autre chose qu'apres ces danses. Epaminondas, vaillant capitaine Thebain, a esté un

bon danſeur, & auoit opinion que la danſe rendoit les hommes plus habiles, legers & prompts à la guerre : ce qui eſt confirmé par Lucian. Socrate a eu la danſe entre les choſes ſerieuſes, qui ſert d'addreſſe & d'exercice. Les Loix ſemblent l'approuuer, quand ils diſent que ſi vn curateur a faiſt apprendre ſon mineur à danſer, moyennant qu'il ait du moyen, que cela fera alloüé en ſon compte. Nous trouuons bien dauantage, va adiouter quelque autre, c'eſt que la danſe guerit pluſieurs maladies : ce qui ſe fait ou par l'exercice, ou par l'harmonie de la muſique, qui pouſſe les malades à danſer par vne vertu latente & occulte. Et comme la corde d'un inſtrument touchée, fait mouuoir la corde d'un autre inſtrument tenduë en meſme ton, pourquoy eſt-ce que les eſprits qui ſont en noſtre cœur ne ſe mouueront & exciteront au mouuement d'un ſon ? Tellement que ſi quelques vns ſont mordus par vne Tarantule, dont les vns rient inceſſamment, les autres pleurent, les autres crient, les autres tremblent, les autres ſont furieux & maniaques, tout incontinent qu'ils entendent les inſtrumens qui ſonnent la muſique, ils ſe mettent à danſer tant & iuſques à ce que la vertu & puissance du venin ſoit fortie par les pores & pertuis du cuir, avec la fueur, & par ce moyen ſont gueris. En la Pouille & au Royaume de Naples, diſoit-il encores, il ſ'y engendre vne vermine terreſtre, dont les hommes meurent enragez quand ils en ſont piquez, ou mordus, s'ils ne ſont gueris par la danſe & harmonie de la muſique, ainſi qu'Amate Portugais teſmoigne l'auoir veu experimenter, dont Theophaſte a vſé contre les morſures de viperes : mais il dit qu'il faut vſer de pluſieurs fortes

de musique, & la sonner par diuerſes fortes d'inſtrumens : car quand on ſera venu au ſon ayant quelque ſymbolization & correſpondance à ce venin, les pauvres patiens ſe reſueillent comme d'un profond ſommeil, & par grande ioye ſe mettent à danſer : tellement que le grand exercice qu'ils font, fait conſumer le venin. Ceux auſſi, adiouſtoit-il, qui ſont mordus des phalanges, ſerpens veneneux, ſont gueris par la muſique, & par la danſe : la muſique les contraignant, par vne vertu diuine & occulte, de danſer de telle forte, qu'à cauſe de l'exercice du patient, la chaleur eſt augmentee : laquelle eſtant excitée, viuifie les eſprits, & eſtans fortifiez mettent plus facilement dehors le venin avec la fueur. Ce que Brodæus ſemble croire, quand il dit que les fluſtes, cornets & trompettes peuuent eſueiller les lethargiques & les inciter à danſer : mais que autrement la muſique puiſſe guerir les maladies, il ne le peut croire. Combien que monſieur Bodin die en ſa Demonomanie, que pour faire guerir les infeſtez, il ne faut pas les faire danſer de mouvement ſi vehement : mais au contraire il dit qu'il les faut faire danſer poſément, & en cadence peſante : comme on fait en Allemagne aux infeſtez, qui ſont frappez de la maladie de ſainct Vitus & Modestus. Dont aucuns ont voulu dire que la muſique les guerit auſſi bien que l'exercice. Et qui ne ſçait, adiouſta-il encores, qu'outre que la muſique eſmeut les vertus de l'ame, chaſſe les mauuaifes penſees, & adoucit les trauaux des humains, que c'eſt vne choſe ſi diuine, que par ſon harmonie elle offense le diable, comme nous trouuons de Dauid, qui prenant ſa harpe faiſoit ſortir le diable du



corps de Saul, lequel estoit appaisé & rendu plus doux par le moyen de la musique, qui luy adoucissoit l'ouye : tellement que quand Daud sonnoit de sa harpe, l'esprit tourmentant Saul se reposoit. Cela se fait, disoit-il, ou que la musique est vne chose diuine, & que le diable, qui n'aime que les discords, s'en offense : ou que l'harmonie conspirant avec l'ame, reduit la raison esgaree à son principe, comme les Anciens ont remarqué que la musique guerist les corps par le moyen de l'ame, tout ainsi que la medecine guerit l'ame par le corps. Il y a des medecins, repliqua quelqu'un, qui asseurent que la musique guerit aussi bien les maladies du corps que celles des esprits : mesmes que la goutte sciatique en est guerie, & qu'elle n'afflige point les membres principaux durant qu'on est ententif à l'harmonie de la musique, l'apprehension de la douleur estant diuertie par l'harmonie musicale : car nous trouuons que la lyre du Thebain Hysmenias guerissoit les sciatiques, & autres maladies, aussi bien que Terpandre : la douleur s'appaisant quand les esprits, qui baaillent & font cause du sentiment, sont transportez autre part, par la grande delectation qui procede des accords de la musique. Mais d'où vient, demanda quelque autre, que ceste harmonie nous plaist ? A qui il fut respondu, que cela se faisoit par le temperament de choses contraires, gardans vne chacune sa proportion, qui est vn ordre : or est-il que nostre nature aime ce qui est bien ordonné & compassé.

Et si y a bien plus en la musique, adiousta-il, car la passion des hommes se change selon la musique, aigue, graue, ou moyenne. Timothee iouant de son violon des

chançons graues & furieuses, passionnoit de telle façon Alexandre, qu'il luy faisoit prendre les armes : puis changeant son chant, le rendoit doux & paisible.

Et parce que tous n'ont pas veu monsieur Bodin en sa Republique, & que ce qu'il a dit n'est pas commun, ie ne craindray, disoit-il, à le vous remettre en la memoire, & de vous dire que la musique Phrygienne, qui est aiguë, anime & attriste : la Lydienne, qui est la moyenne, conserue en nous aussi vne mediocrité. Puis que la musique est vne chose si diuine, comme il a esté dit, ie me suis souuentefois esbahy, va dire vn de la Serée, pourquoy sainct Athanase de son temps defendoit la musique aux Eglises, & encores voyons-nous aujourd'huy plusieurs Eglises en France qui tiennent ceste defense, & là où on ne chante point en musique. Seroit-ce point, ce respondoit il luy-mesme, à cause du proverbe qui dit, Personne ne chante à ieun, & que les chantres aiment le vin ? Et pourtant lisez-vous en Ouide :

*Pareillement par le vin qui augmente  
Le bon esprit, des vers rimez on chante.*

Et Tibulle,

*Ceste liqueur enseigna diuers tons,  
Et à danser sous l'accord des chansons.*

Le Scythe Anacharsis, adiousta-il encores, estant en vn banquet, escoutant des chantres gringotans vne chanson, enquis s'il y auoit en Scythie de tels chantres, respondit, Il n'y a pas mesmes de vignes. Ou bien seroit-ce point que sainct Athanase defendant la musique a fuiuy en cela

Platon, & sa raison, qui dit que la musique en dilatant refiouit par trop? Et par ce Platon defend à la ieunesse la musique Ionique & Lydienne, dautant qu'elle amollit le cœur, & effemine les hommes : qui est cause, dit Diodore, que les vieux Egyptiens reiettent la musique, comme lasciuue, & effeminant les hommes. Et aussi que nous voyons auiourd'hui tous les branles de France estre Ioniques ou Lydiens, c'est à dire du cinq ou septiesme ton. Et quand saint Ambroise a remis la musique contre la defense de saint Athanase, qu'il n'entendoit permettre que la Dorique : car en la primitiue Eglise, & maintenant, il n'est permis que de chanter des Pseumes du premier ton, qui est Dorien, lequel est doux & graue.

Que la musique, va dire nostre Roy, nous rende doux ou passionnez, & selon qu'elle est, & que nous l'oyons, elle esmeut & incite les affections, ie n'en doute plus depuis que j'ai veu vn chameau, qui est l'une des grandes bestes du monde, danser tantost d'une forte, tantost de l'autre, incontinent qu'il entendoit le son de l'instrument, & quand le ioüeur cessoit de sonner, le chameau cessoit de danser. Et ne s'en faut gueres, adiousta-il, que ie ne pense estre veritable, ce qu'on dit des Elephans, qui sont encores plus grandes bestes, qu'ils peuuent apprendre le langage du país, ne voulans iamais passer la mer, que le maistre ne leur promette, par paroles expressees qu'ils entendent, de les repasser. Qui me fait croire que le chameau peut apprendre des choses que les autres bestes ne peuuent comprendre : c'est qu'il vit deux ou trois cents ans, & les autres n'en vivent pas la

moitié. Vn qui auoit esté au pais des grosses bestes, sans bouger du sien, va dire à nostre Roy, Ce n'est pas le grand aage du chameau, ne sa sagesse & entendement, qui le fait danser au son des instrumens. C'est qu'on le met en vn lieu où le paué est chaud, & tout aussitost qu'il y est, on sonne de quelque instrument : lors à cause de la chaleur, & non pas à cause du son, le chameau leue les pieds comme s'il dansoit, l'instrument sonnant tousiours iusques à ce qu'on l'oste de ce lieu chaud : car estant le chameau forty hors de ceste place, qui est chaude, on ne sonne plus de l'instrument, & aussitost il ne leue plus les pieds, ne sentant plus le paué chaud. Et est si accoustumé à ouïr sonner de l'instrument quand on le met sur ce paué chaud, qu'encores qu'il n'y soit plus, il ne laisse de leuer les pieds quand il entend sonner, pensant estre sur ce paué chaud. Et voilà, adiouta-il, comme on apprend à danser à ceste grosse beste, à fin d'arracher du peuple deux ou trois liards pour voir vne chose qui n'est sans merueille. Et pourtant, fut il repliqué, la merueille vient plustost par ignorance, que du merite de la chose. Mais ie pense qu'il est possible, sans aucun artifice, qu'une beste danse, & se resiouisse de la musique, si nous voulons croire Adrianus, qui recite auoir veu vn Elephant, lequel ayant deux cymbales pendues aux oreilles, les touchoit d'accord alternatiuement de son museau ou trompe, & dansoit selon la mesure de l'accord, & les autres le suiuiroient en dansant comme luy. Cependant que les vns parloient des grosses bestes, & les autres dansoient, voicy arriuer d'autres masques, qui iouent, & perdent, & font signe au Roy de permettre qu'on peust

rejouër. Il le permet, & nous conte, cependant qu'ils jouent, que c'estoit vne chose fascheuse de se retirer sur sa perte, & qu'il n'y auoit que ceux qui ont accoustumé de iouer qui le sceussent, comme ie le bailloy bien à entendre, nous dit nostre Roy, n'y a pas quatre iours : car trouuant mon laquais en iouant ses aiguillettes à la darde, que i'auois cherché tout le iour, ie commence à crier apres luy, lequel laissant le ieu me fuit : ma cholere passée, ie luy dy, si tu es en perte retourne, sachant l'ennuy qu'on a de se retirer sur sa perte. Le Roy ayant fait le premier conte du ieu, & des ioueurs, il fut permis d'en parler, sans gueres s'esloigner de nostre Seree, car il n'y a point iour là où l'on iouë plus qu'aux Rois. l'ay deux voisins, va dire quelqu'un, qui iouèrent si bien, qu'il fallut venir iusques aux robbes, tant que celui qui en auoit vne bonne, la changea avec la meschante de celui qui iouoit contre luy : & quand on luy demanda, Et que vous a tourné vn tel ? il respond, Il m'a tourné vn as de pique. Escoutez encores, va-il adiouter, ce qui aduint à ces deux mesmes : car iouans vn iour si longuement que la nuit les surprint, coucherent ensemble où ils auoient ioué. Le perdant en se couchant regarde où le gaignant mettoit sa bourse : & entendant les chiens iapper, & que son homme dormoit bien à son aise, met la main en sa bourse pour se recouurer de ses pertes : mais il ne sceut si bellement le faire, que ce gaigneur ne luy demandast, Que faites vous, mon voisin ? le perdant luy respond, Je me recouure. Et il disoit vray, car se leuant plus matin que son compagnon, il emporte & son argent qu'il auoit perdu, & celui du gaignant, qui

est à ceste heure le perdant. le croy, va dire vn autre, qu'il y a grand plaisir au ieu : car on lit qu'un Dieu s'adressa à vn sacrificateur d'Hercules, le conuiant à iouer aux dez : & en y a qui prennent si grand plaisir à iouer, qu'on ne les en sçauroit iamais chatier. Ne feroit. ce point, va-il dire, pour le frequent changement de perdre ou de gagner? dautant que si on perd vn iour, on gagne l'autre, & que celui qui a perdu se veut le lendemain recouurer de sa perte, & cherche tous moyens de retirer ce qu'il a perdu. Le Roy estant alteré d'auoir tant parlé, cependant que le bal, & les jeux continuoient, demanda à boire, & beuant ils ne s'oublierent point de crier le Roy-boit. Nostre Roy va dire en Latin, car il s'en aidoit à toutes mains, *Consuetudo altera natura*. Et à ce propos va faire vn tel conte.

Vous sçavez tous que l'annee passée nous fîmes les Rois en nostre maison, vous sçavez qui fut Roy, mais possible vous ne sçavez pas celui de mes gens qui le fut en leur table, ayans leur gasteau à part, & si leur Royauté dura plus que la nostre : car apres auoir crié & beu du meilleur, aussi bien que nous en leur petite Royauté, nous pensions qu'ils se fussent couchez & retirez comme nous : mais ayans les poulmons eschauffez de crier & de boire, mes gens descendent en la caue, & apres le buffard que j'auois percé ce iour-là. Le bon fut que leur Roy commençant le premier à boire, comme il luy appartenoit, sans penser en mal, ils vont crier à pleine teste le Roy-boit, le Roy-boit. Me refueillant en surfault, & ma femme aussi, commençâmes à crier à nostre force le Roy-boit aussi bien qu'eux, de peur de

l'amende : pensans estre encores à table. Ma femme reuenant à foy, se leue, & Dieu sçait si elle ne cria pas plus fort que tous eux ensemble, trouuant tous nos gens à table, les pots & les verres tous pleins du vin nouvellement percé, car elle en taïta, le ventre à la table, le dos au feu, en attendant les chastaïnes qui estoient dans le brasier, & la pie dessus. Le vous assure, adioustâ nostre Roy, que ie ne me pouuois tenir de rire, quand ma femme me contoït cela, & n'en bougeay point du liêt : car ie sçauois bien que ma femme crierait assez, encores qu'on ne fist point le Roy-boit. Il se faisoit tard, nostre Roy bailla congé de se retirer : tout s'estoit bien porté, finon qu'il se trouua à ceste Seree du Roy-boit, vn homme assez d'apparence, qui nous faisoit cest honneur de nous rechercher, & de se trouuer en toutes ces Bacchanales du Roy-boit. Le voyant lest, & accort, on fut d'aduis de luy bailler le bouquet, & de faït vne honneste Damoiselle en le baïfant le lui presente, au nom de toute la compagnie. Il le prend avec vne grande reuerence, il les remercie de l'honneur qu'on luy fait : mais il leur dit, qu'estant si petit compagnon, il craignoit fort qu'on ne luy feroit pas ce bien de se trouuer à son festin, & que pour en estre assuré, il les prie de luy donner quelque gage pour plus grande assurance : autrement qu'il se deffiera de leur promesse, & ne pensera point qu'on le vueille tant honorer & prifer que de se trouuer au lieu où il a grand'enuie de leur faire bonne chere. Il fait tant que pour s'assurer, il tire d'une Damoiselle vne chaine, de l'autre vn bracelet, d'une Dame vn anneau, de l'autre vn carquant : des hommes qui n'auoient point de

ioyaux, il tire de l'un vn double ducat, de l'autre vn escu, des autres des realles & testons : chacun s'efforçant à luy bailler des arres, tant on auoit grand'enuie de se trouuer à ce banquet : car il auoit dit qu'il ne feroit nul conte de ceux qui ne l'affeueroient point, & les prioit de n'y venir, parce qu'il ne les pourroit pas bien traicter, ne sçachant le nombre. Ceux qui n'auoient point de gages pour donner, estoient les plus fachez du monde, & empruntoient de leurs amis. Cestuy à qui on auoit baillé le bouquet ayant ces gages, il leur baille le iour, & le lieu où il deuoit faire son festin, & les prie de s'y trouuer, sans les enuoyer conuier : car, disoit-il, ie n'ay pas tant de seruiteurs. Il ne fault point de faire ses apprests, il marchande au petit More. Il conuient pour ce soir-là à tous les ioüeurs d'instrumens, & à des enfans sans soucy, avec leur badin, qui luy promirent de bien badiner. Toute la ville estoit asçauantee de ce grand banquet. Celuy qui auoit entrepris la charge de les festoyer, fait ses prouisions, & les appreste au lieu à ce dedié : les violons & cornets avec les farceurs tiennent leur promesse : celuy à qui on auoit baillé le bouquet, & qui deuoit faire tous les frais, s'y trouue tout le premier : les conuiez ne faillirent point à se rendre à l'heure du dîner, à fin de voir la magnificence, & retirer leurs gages. Estans arriuez, le maistre du conuy fit courir, & les remercie de l'honneur qu'il receuoit d'eux. Estans assis sans grande ceremonie, on les sert de telle sorte que tous disoient qu'ils n'auoient iamais veu ne nopces, ne receptions de marices, ne quelques autres festins, si magnifiques que cestuy-cy. Durant le banquet on n'en-



tend rien que cornets, violons, flustes, luths & espinettes : estant finy, voicy des matachins, voicy des farceurs & badins, qui redoublent la feste. Apres la badinerie finie, on commence à danfer, celuy qui les auoit inuitez menant la danse. Le branle finy, & le bal commencé, il remercie vn chacun de la courtoisie qu'on luy auoit faite, & qu'il demeuroit leur seruiteur à iamais, les priant de l'excuser s'ils n'auoient esté si bien traictez comme il leur appartenoit, & comme il en auoit bonne enuie. Durant le bal, il fait apporter la collation, où il ne manquoit rien. Quand il void tout le monde empesché, mesmes que les violons auoient cessé, & faisoient comme les autres, il se despestre de toute la compagnie, si bien qu'il esuanouït, & fait vn pertuis en l'air, dont il n'est point encores fortý.

Tous les conuiez le recherchent, tant pour le remercier, que pour r'auoir leurs gages, & se trouuerent bien estonnez qu'on n'en sçauoit aucunes nouuelles : mais ils le furent bien encores plus quand ceux qui auoient entrepris le banquet ne les vouloient laisser sortir qu'on ne baillast vn escu pour teste, comme il auoit esté conuenu entr'eux & celuy qui leur auoit fait apprester le festin. Ce fut le meilleur, & ne me pu tenir de rire, quand ie vy qu'on contraignoit les tabourineurs à payer leur escot, qui ne l'ont pas accoustumé, & que le Badin ne put si bien badiner qu'il en eust meilleur marché que les autres. Je vous laisse à penser si ceux qui auoient baillé de bons gages n'auoient pas bien payé leurs escots? Et pour nous fascher dauantage, la ville en estant toute asçauantee, on venoit de toutes parts au

deuant de nous, & demandoient, Et bien, Messieurs, & bien, mes Dames, auez-vous pas esté bien traîtez pour vostre argent? Voilà comment ceux qui veulent mettre les autres en despense, bien souuent y tombent eux-mêmes, dont ils ne se doiuent plaindre : autrement eux mêmes s'accuseroient s'ils reputoient à offense ce qu'ils voudroient bien commettre à l'endroit d'autrui.





## CINQVIESME SEREE.

*Des nouvellement mariez & mariees.*

**L**A plus-part de ceste Seree ayant dîné à des nopces, où il n'y auoit gueres de violons, mais où estoit la grand' bande des cornets, ne se peurent passer, & durant le souper & apres, de reprendre la superfluité des festins & nopces, & l'excès & despense des habillemens, principalement pour le regard des femmes : & comme pour cela les Atheniens auoient certains Magistrats, qu'ils appelloient *Gyneconores*, comme les Romains auoient leurs Censeurs, qui auoient mesme charge : & que la Loy Oppie auoit esté faite aussi sur le reiglement des habits des femmes. Il fut adiousté que Seleucus ordonna pour corriger les Locriens de superfluité, que la femme de condition libre ne pourroit porter ioyaux d'or, ne robbe enrichie de broderie, si elle n'estoit publique : ne mener apres elle plus d'une chambriere, sinon lors qu'elle seroit yure : diuertissans par ces exceptions honteuses les personnes des superfluitez pernicieuses. L'ordonnance de Philippes le Bel ne fut oubliee, par laquelle il estoit defendu à tous seigneurs, fussent Comtes ou Barons, de porter robbe de plus de vingt & cinq

folz, à l'aulne de Paris, & à leurs femmes autant : & les simples Gentils-hommes, & leurs femmes, ne pouuoient faire robbe de plus de dix folz l'aulne. Mais le bourgeois qui auoit deux mille liures tournois en valeur, pouuoit faire robbe iufques à douze folz neuf deniers l'aulne, & leurs femmes iufques à feize. Denys le Syracufien pardonnoit à ceux qui estoient larrons de vestemens, à fin que les Syracufains s'abstinffent de superfluité de robbes. Nous trouuons auffi que le bon Roy Henry fecond ne se chauffa onques de bas de chauffes de foye, si nous voulons croire à monsieur de la Nouë. Il fut auffi dit que Strabo conte que la modestie de ceux de Marseille fut si grande, que le plus grand dot estoit de cent escus, que la robbe n'excedoit point cinq escus, & les ioyaux ne montoient point dauantage. Nous lifons, adioustoit-il, en vn historien François, que du temps du Roy Charles fixiefme, la Noblesse de France commit deux perfonnages pour luy aller faire remonftrance du changement qui estoit quant à l'estat du Royaume, depuis le temps de son feu pere Charles cinquiefme : & entre autres points, ils se plaignoient de ce que le Chancelier auoit pour vn an despendu en habits deux cents francs, fournis des deniers du Roy. Et trouuoit-on ceste faute si grande, que ce Chancelier craignant la punition, abandonna le país. Quelqu'un conta auoir veu vne femme, qui n'estoit que des moindres, laquelle se despoüilla & vestit sept fois pour vn iour de diuers habillemens : estant en doute si elle estoit bien ou mal pour aller à vn banquet. Et si nous asseura qu'apres la defense des draps d'or & d'argent, il se trouua en France

des Dames qui portoient des robbes faites à Milan du prix de cinq cens escus la façon, sans or, ni pierreries. Ce qu'il excusa toutesfois par Plaute, qui dit qu'il y a deux choses qu'on ne sçauroit trop reparer & orner, la femme & vn nauire. Et tous ceux-cy qui sont ainsi braues, le plus souuent semblent le limaçon, portans leurs maisons sur le dos. Puis se mit à reprendre la despenſe superflue qu'on fait aux nopces & banquets de maintenant : & à nous conter que le Duc de Milan Galeace fit vn si magnifique banquet aux nopces de son fils qu'il maria avec Isabelle, sœur du Roy Charles cinquiesme, & au festin des nopces de sa fille, qu'il maria avec Leonatus de Clarence, fils du Roy d'Angleterre, qu'il demeura du reste du banquet pour subſtancer dix mille hommes, comme il auoit trouué en Iouius en la vie de Galeace. Et puis loua la frugalité des Romains, eſtant defendu au peuple, par la Loy de Craſſus, de despendre aux festins nuptiaux plus de deux cents aſſes, qui font deux escus, ſelon la computation de Budé. Il eſt vray, dit-il, que Ceſar puis apres, à cauſe de l'abondance de l'argent, permit de despendre iuſques à vingt & cinq escus de noſtre monnoye. Il eſtoit defendu aux Naucratiens, meſmes és nopces, de bailler de la deſſerte faictie d'œufs & de miel. Ils ne deuoient eſtre en leurs banquets nuptiaux, qui ne pouoient durer que deux iours, que dix hommes, & dix femmes. Aucuns toutesfois defendoient ce qu'ils auoient veu aux nopces : diſans que la modeſtie des Romains arguoit la pauureté du temps paſſé, ſi meſme l'on vouloit faire comparaïſon des Romains en leur plus grande ri cheſſe à noſtre temps. Qu'il ſoit ainſi, diſoient-ils, on ne

donna à la fille de Scipion en mariage, encores aux despens de la chose-publique, que mille d'airain, qui ne valoient que sept cens liures tournois, & aujourd'huy ce n'est pas pour fournir à la moindre partie des frais. Et aussi voyons-nous, repliquoient les autres, que les mariez & les mariees, le plus souuent, s'endebtent pour toute leur vie : ou bien purgent le peché d'orgueil avec abstinence de la bouche. Ceux de la Seree ayans tous parlé du general des nopces, vn chacun commença à parler du particulier. Et le premier se va prendre à la mariee, en reprenant son fard, qui estoit en espaisseur & corps mal feant à toutes femmes, ne differans gueres leurs vifages de masques : & outre cela, ce fard leur estant dommageable, corrompant l'haleine, gastant la veuë & les yeux, pourrissant & noircissant les dents, & qui est plus, la santé en est souuent endommagée. Combien qu'il sembloit approuuer les fards liquides & sans corps aucunement, desquels on se pouuoit seruir sans qu'on s'en aduise, & sans qu'on en soit offensé.

Mais quant aux autres, adioustoit-il, les femmes qui en sont fardees n'oseroient s'approcher du feu, ne de l'ardeur du Soleil, de peur de faire fondre l'onguent : & si n'effuyent iamais la sueur avec leur mouchoüer, ny ne chassent les mouches qu'avec vn ventail : & si elles auront les dents ternies, le poil grison, comme les doreurs & orfeures. Il y en eut vn de nostre Seree, qui haïssoit tant les fards, qu'il ne se put tenir de dire : Je ne scaurois auoir bonne opinion de ces femmes qui se fardent, car tout ainsi qu'elles ont des couleurs feintes sur la face, ie croy aussi qu'elles ont leurs pensees simulees, trai-

stresses au cœur, & qu'il ne faut d'elles attendre vne bonne & loyale affection, & si n'en sont pas plus belles : car quand le Toscan veut louer sa Dame Laure il appelle sa beauté naturelle : y ayant autant de difference entre la femme fardée & vermeillonnée, & celle qui a sa naïfue couleur, qu'il y a à celle que le peintre contrefait, à l'égard de ce que nature fait. Et puis nous assura que pour decouvrir le fard, qu'il ne falloit que tenir en sa bouche du safran, & puis que veniez à halener vne femme fardée, son fard n'aura pas si tost senty ce safran, qu'il tombera de luy mesme. Et osa bien dire avec les Ethniques, que les femmes qui se fardent font plus de mal que si elles paillardoient : par le fard la nature estant offensée, par la paillardise, seulement la pudicité : tous les fards ne valans rien, il n'y a qu'à laver son visage d'une eau absterfiue, & vn peu mordante. Et à la verité, adiousta-il encores, les femmes qui se fardent, se deuroient contenter de leurs propres & naturelles richesses & beautez : elles cachent & courent leurs beautez sous des beautez estrangeres : estant grande simpleffe d'estouffer sa clarté pour luire d'une beauté empruntée. C'est qu'elles ne se cognoissent pas assez : le monde n'a rien de plus beau : il ne faut qu'esueillir leurs beautez. Le second se print au marié, disant qu'il estoit bien ieune, avec cela qu'il n'estoit gueres sage. Quant à la sagesse, il n'en fut gueres rien dit : d'autant qu'il fut respondu, que si on attendoit qu'un homme fust sage avant que le marier, qu'il ne s'en mariroit gueres, & que ce sont les fols qu'on marie le plus tost, pour les rendre sages, & pour les arrester ; & que nous

volerions iufques au Ciel, fi cest arrest ne nous retenoit. Quant à l'aage de ceux qu'on marie, quelqu'un va dire qu'on auoit en ces nopces mal obserué ce que tient Aristote : qui est que le mary doit auoir plus que la femme d'environ vingt ans, à fin qu'en vn mefme temps le mary cesse d'engendrer, qui est à soixante & dix ans, quand la femme cesse de conceuoir, qui est à cinquante ans. Vn autre va afferuer, qu'il faudroit pour faire vn bon mariage, & bien esgal, que l'homme pour le moins eust trente ans, & la femme dixhuit. S'ils font mariez plus ieunes, disoit-il, le plus fouuent ne font point bon mefnage ensemble, & si les enfans qui en prouiennent seront maladijs, fort debiles, imparfaits, & de petite stature : aussi on dit qu'il n'est que vieille fille mariee pour faire de beaux enfans. Que si vous mariez vne fille ieune & de bas aage, & qu'elle vienne à engrosser à douze ou à treze ans, comme on void fouuent, ou à neuf ans, comme escrit Sauonarola, elle fera en grand danger à son accouchement, & si ne fera le plus fouuent gueres pudique, & si elle l'est, pour le moins elle aimera fort le plaisir : à cause que leurs conduits se dilatent si bien estans mariees ieunes, que leur corps en est rendu plus lubrique. Et si celuy qui la prendra si ieune, n'ayant encores esprouué les forces d'amour, lors qu'elle les sentira fera en danger de n'estre aimé : pource que son amour par vne certaine repugnance d'esprits, venant de la difference des aages, ne s'accordera pas avec le sien. Mais aussi, fut-il repliqué, il est à craindre que si elle est d'aage, & qu'elle sçache desia que c'est d'aimer, elle en aime vn autre. Lycurgus, repliqua vn



de la Seree, ne voulut point qu'on mariaſt les filles, qu'elles ne fuſſent toutes faiçtes, & toutes meures, à fin que la compagnie de l'homme, leur eſtant baillee au temps que la nature demande, leur fuſt commencement de plaifir & d'amour, non pas de crainte & de haine : & à fin auſſi que leurs corps en fuſſent plus robuſtes pour porter leurs enfans, & ſouſtenir les trauaux de l'enfante-ment. Mais les Romains au contraire les marioient à douze ans, & encores plus ieunes, diſans que par ce moyen le corps & les mœurs ſont entierement à ceux qui les eſpouſent, ſans qu'autre y puiſſe auoir aucunement touché, leur donnant le ply des conditions que l'on veut qu'elles retiennent tout le temps de leur vie : Heſiode ayant eſcrit, que la fille eſt preſte à marier à quatorze ans, & qu'à quinze luy faut donner mary. Vn autre prenant la parole va dire qu'il ne pouuoit approuuer la couſtume de marier les filles à douze ans : quoy que les Iuriſconſultes ayent conſtitué le temps de puberté, & l'vſage des nopces au douzième an pour les filles, & pour les hommes au quatorzième : parce que beaucoup de malheurs ſouuent prouiennent des mariages qu'on fait entre les perſonnes de ſi peu de iugement. Mais auſſi, diſoit-il, ie ne me puis tenir de blaſmer les peres qui gardent leurs filles à graine, que s'ils les gardent paſſé vingt-cinq ans, & elles viennent à faire quelque folie, ou ſe marient d'elles-mêmes, l'Empereur en l'authentique *Sed ſi.* dit que les peres ne les peuuent exhereder : ce qui eſt confirmé par Ediçt du Roy Henry ſecond. Que s'il aduient que par peu de ſoing d'aucuns peres les filles s'oublient, eux-mêmes en font la princi-

pale cause : comme l'Empereur Charlemagne, à qui aduint pareil accident en sa fille, n'en donna coulepe à autre qu'à soy-mesme, essayant de couvrir la faulte au mieux qu'il put, comme vous entendrez par ceste histoire. Charlemagne, commença-il à dire, prenoit plaisir en l'Astrologie, & en se leuant souuent de nuict pour contempler les Astres, il vid vne fois sa fille qui portoit vn de ses Secretaires par vne court couuerte de neige, au corps d'hostel des Dames, que les Grecs appellent *Gynacium* : & le portoit ceste fille, à fin qu'on ne peust recognoistre autre vestige & trace que de femme, qui fust pour aller en ce lieu reculé, où les femmes seules habitent. Charlemagne marry, enuoya querir sa fille, & ce Secretaire, lesquels il maria ensemble, disant, Eghinard (ainsi auoit nom ce Secretaire) ie te donne ta porteuse pour legitime espouse, sans faire autre semblant de courroux, sinon que ietter toute la coulepe sur soy de n'auoir marié sa fille auant vingt & cinq ans. Je concluray donc, acheua de dire celuy qui auoit fait ce conte, qu'on doit marier les filles du seiziesme au dix-huictiesme an, si on peut, & pour le plus tard, au dix-huictiesme : le quel aage les Iurifconsultes ont appellé pleine & entiere puberté.

Quelqu'un ne trouuant pas bonne l'opinion d'Aristote touchant la conformité des aages, parla ainsi : Il fustit que l'homme soit plus vieil que sa femme de dix ans, à fin que les mœurs & vouloirs soient plus conformes : dautant que les aages fort differents causent de grandes inimitiez en mariage, la diuersité des mœurs empeschant l'amitié : & à ceste cause les Latins appellent le mariage

*Vinculum coniugale & coniugium*, qui denote qu'ils doiuent d'un pareil effort trauailler : comme les bœufs, qui labourent, & tirent sous mesme ioug, doiuent tirer de mesme force, s'ils sont bien accouplez : à ceste cause luno est dicte *Iugalis* par les Latins. Que si en accouplant l'homme & la femme sous mesme ioug, on pouuoit bailler aduantage à la partie la plus foible, comme on fait quand on accouple deux bœufs ou deux mules, qui ne sont pas de mesme force, encores pourroit-on remedier à ces mariages qui sont si differents en force & vertu.

Aussi, adioustoit-il, les anciens Allemans auoient entre eux vne façon de faire quand ils se vouloient marier, qui estoit d'enuoyer, au lieu du douaire, des bœufs accouplez à la fiancée, à ce qu'elle fust aduertie, comme dit Tacite, par ce commencement & entrée de mariage, qu'on l'espousoit pour estre compagne à son mary en la participation de la peine. Or si l'un est plus ieune & plus foible que l'autre, on sçait assez que iamais ne tireront bien ensemble, n'estans pas bien appariez. Il n'y a rien, commença à dire vn autre, si nous voulons croire Guazzo Monferradois, qui gaste plus les mariages que l'inegalité de l'age : car, comme il dit, il semble mal conuenable de voir vne fillette mariee à vn qui aye plustost la face d'un pere que d'un mary : croyant que les filles vont vers vn tel mary, tout ainsi que qui les conduiroit au tombeau : car elles deuiennent vefues, leurs maris estans encores en vie : outre ce que celles qui l'ont esprouué sçauent bien combien est mal-plaisant vn mary vieillard à vne ieune femme : & ce qui est le pis,

adiouste Monferradois, ces femmes sont si malheureuses, que pour honnestes & vertueuses qu'elles puissent estre en leur cœur & deportemens, si est-ce que la barbe blanche de leurs maris est cause qu'on soupçonne leur fragilité : & ne sçauois dire lequel des maux est le plus grand, ou la ialousie que le mari en conçoit, ou le soupçon que la femme donne aux autres. Et tout ainsi que Saturne & Venus se font la guerre, de mesme, ieunesse & vieillesse ne se peuuent bien accorder. A la verité, confessa vn de la Seree, il faut bien auoir esgard à la conformité des aages, qui doiuent estre entre le mary & la femme : mais quant à l'aage que doit auoir le fils ou la fille, quand on les marie, on n'en peut bailler reigle : car il s'est trouué des femmes qui ont engendré à dix ans : & se peut faire qu'auant la puberté, qui commence à douze ans, vne fille s'auancera, & sera plus nourrie à neuf, & aura ses parties plus capables à la conception, qu'une autre à vingt. Dont, disoit-il, si la complexion est telle à dix ans à vne fille, qu'à vne autre à vingt, qui empeschera que ce qui peut aduenir à vingt ans n'aduienne à dix ? Comme des esprits qui sont aussi grands en aucuns à dix, qu'aux autres à vingt. Combien que les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche d'auoir eu accointance de fille auant l'aage de vingt ans. Et Cesar parlant des Allemans dit, que ceux qui demeurent le plus longuement à cognoistre les femmes, sont les mieux estimez entr'eux : ayans opinion que ceste continence serue à nourrir la vigueur, la taille, & au renforcement des nerfs. Quelqu'un prenant la parole va conter d'un sien voisin, de qui on pourchaffoit la fille,

puis apres il s'en defista, pource, disoit ce poursuivant, qu'elle estoit trop ieune : auquel le pere va dire en'cholere, Elle est plus meure que tu ne penfes : car elle a defia fait deux ou trois enfans. Et par mesme raison, adioustoit-il, on ne peut bailler reigle aux gens vieux iusques à quel aage ils se peuuent marier : car il y a des vieillards plus dispos que des ieunes, & des personnes aussi qui ont plus de force à vne partie de leur corps qu'à l'autre. Constance, adiousta-il, fille de Roger de Sicile, & sœur de Guillaume aussi Roy de Sicile, fut tiree par le Pape Celestin hors d'une Abbaye de Nonains de la ville de Palerne & dispensee de se marier : Henry fils de l'Empereur Frideric l'espousa, & aagée de cinquante cinq ans conceut & enfanta vn fils nommé Frederic second, qui fut Empereur. Et à fin qu'on ne dist que ce fust vn enfant supposé, ceste Imperatrice accoucha en vn pauillon fait pour cela, en vn lieu public, où vn chacun pouuoit venir à son accouchement. Et qui fut cause de la grosseffe de ceste Imperatrice en l'aage où elle estoit, ce fut la ieunesse de son mary : comme au contraire, si vous donnez à vn homme vieil vne ieune fille, la disposition de sa matrice chaude & seche, pourra alterer & corriger la semence du vieillard, encores qu'elle soit froide. Mais s'ils sont tous deux vieux, vous verrez leurs enfans maladifs, ayans la face toute ridee, & les yeux enfoncez : car là où la vertu du cœur est hebetee, elle retraict la peau, ce qui signifie que les membres principaux sont debiles. Les gens vieux engendrans communément des enfans tristes, facheux & rechinez, petits, foibles, de peu d'esprit, & maladifs :

à cause que la nature n'a plus de force : & pource que leurs esprits defaillans en eux, ils sont vuides d'humours sanguins, ayans toutes les forces naturelles foibles : ce qui aduient tout au contraire aux ieunes, comme vous trouuerez au quatriefme chapitre d'Esdras.

Laiffans là ces bonnes gens du temps passé, on se remet sur les ieunes nouvellement mariez. Que s'il y a quelques choses libres, pensez que ceste Seree est toute nuptiale : & qu'aux iours nuptiaux, dont il est parlé en Catulle, il estoit permis, mesmes aux enfans, de dire quelque chose de ioyeux : moyennant que les enfans laiffassent leur robbe brodee, & de pourpre, de peur de violer leur honneur : lequel habillement les aduertissoit de la honte & vergongne que cest aage se deuoit proposer. Et voicy comment quelqu'un commença. Il n'y a pas long temps qu'il fut marié vn ieune enfant sortant du college. La premiere nuit de ses nopces, il harangua sa femme en ceste sorte, comme a esté fidelement rapporté par ceux qu'on auoit mis en sentinelle : Puis qu'il a pleu à Dieu, ma maistresse, & à nos parents, que foyons liez ensemble en vn S. mariage, ie me repaute bien heureux d'auoir vne femme & amie si sage, si bonne, si vertueuse, si chaste & pudique que vous estes : m'assurant tant de vostre pudicité, que ie ne doute point que ne m'ayez gardé vostre virginité & pucelage, comme ie vous ay apporté le mien, que ie vous dedie & voue, vous assurant, & vous prie le croire, que ie n'eus iamais à faire à femme ne à fille de ce monde, & que ie suis aussi puceau comme vn enfant qui vient de naistre. A grand'peine auoit-il acheué sa

belle harangue, qu'après auoir inuoqué Virgineufe, & voulant deftacher la ceinture de laine de brebis, attachee & nouée du neud d'Herculés, & s'approcher de fa nouvelle femme, & luy bailler ce qu'il iuroit luy auoir gardé, qu'elle le recufe, en luy difant, ie ne vous en eftime pas mieux, reculez-vous, ie n'en feray rien : vous ne ferez point icy vofre apprentiffage. Les fentinelle & efcoutes fe prindrent fi fort à rire, qu'ils furent contraints de fe retirer à leur corps de garde, & raconter au Caporal, & puis à la ronde, tout ce qu'ils auoient apprins & ouy eftans en sentinelle : ne fçachant comme puis apres ils s'accorderent, & s'il a fallu que ce puceau foit allé ailleurs faire fon apprentiffage, & coup d'effay, en chofe plus groffiere, auant que befongner en fi bon attelier, & en ouurage fi delicat, que mefmes les maiftres iurez y euſſent eſté bien empeschez. Si ce nouveau marié, repliqua quelqu'un, euſt eſté bien aduiſé, comme eſtoient les anciens, on ne fe fuſt pas moqué de luy ne de fa femme. Car anciennement on reſpandoit des noix le ſoir des nopces par toute la maifon, à fin qu'on n'ouïſt point d'autre bruit, hors mis celui que les noix faifoient en tombant par terre, & que les enfans faifoient en les recueillans : & auffi à fin qu'on n'entendiſt point le cry qu'aucunes mariees font, quand on leur defnoue certaine bande de laine nouée par le neud d'Herculés. Vne Feſſetondue va dire, qu'il ne falloit plus reſpandre des noix, & que ceſte ceremonie n'auoit plus de lieu maintenant, que les nouvelles mariees ne ſe plaignent point, & qu'on ne les entend plus crier : que ſi elles crient, c'eſt pour aſſeurer leur virginité. Si eſt-ce, luy va reſpondre vn

autre, que c'est vne force & violence qu'on fait à vne fille, crie ou ne crie pas. A cause dequoy les anciens, ce dit Macrobe, defendoient expressement d'espouser & se marier à vn iour de feste avec vne fille, toute violence & force estant prohibee au iour de feste : mais il estoit bien loisible & permis au iour de feste d'espouser vne femme vesue, dautant qu'on n'y commet nulle force. Ce qui est confirmé, ce me semble, par Varro, qui dit que par le droict des Pontifes il estoit permis à iour de feste de netoier, purger, vider & curer les vieilles fosses, & de long temps faictes, mais qu'il n'estoit pas permis aux iours de feste d'en faire de nouvelles. Vn autre luy va dire, que la cause pourquoy on ne permettoit aux filles de se marier au iour de feste, mais oüy bien aux vesues, estoit pource que le peuple és iours de feste estant occupé ailleurs, il n'estoit point de besoin qu'il vid le mariage des vesues, mais oüy bien celuy des filles & vierges, qui se faisoit vn iour ouurable, affin que le peuple sceust & peust veoir le mariage des filles, n'estant empesché & distraict par les festiages & autres ieux qui se faisoient le iour des festes : & voilà pourquoy le iour de feste est plus conuenable & propre pour marier les vesues que les filles : combien qu'aujourd'huy le contraire se pratique. Et ayant dit cecy, il adiousta vn petit conte d'un ieune marié, & d'une ieune mariee, qui auoient bien esté vn mois mariez ensemble sans se toucher. Or lors ceste pauvre fille pensant estre trompee d'outre moitié de iuste prix, & qu'on luy eust donné vne bourse où il n'y eust rien dedans, se retire à ses parents, lesquels demanderent au marié pourquoy il



ne s'approchoit plus près de sa femme : il leur respond, qu'il ne lui osoit toucher de peur que sa femme ne l'allast dire à sa mere.

Quelqu'un prenant la parole va dire à ceux de la Seree, puis qu'avez creu ce conte, parce qu'il est nouveau, & que cognoissez les deux qui sont mariez, ie m'assure que l'antiquité du mien fera qu'on le trouuera veritable : & aussi que c'est vn procès enregistré au greffe de l'officialité, de ce que le mary n'auoit eu affaire à sa femme, & si auoit long temps qu'ils estoient mariez. Le Iuge, la femme presente, interroge le mary de ce qu'il n'auoit eu la compagnie de sa femme, luy demandant s'il estoit point des froides queuës, & de *frigidis & maleficiatis*, que s'il estoit tel, disoit-il, les Canons permettoient separation : puis luy demanda si l'esguillette n'estoit point nouëe. Le mary, qui sçauoit quelque peu, met la main en sa braguette, disant à l'official, Monsieur, ie m'en-uois vous monstrier le fondement de mariage, & tire vn certain liure, qui parloit de l'obeïssance que doit la femme à son mari. Sa femme, qui auoit honte de ce procès, auoit caché son sac sous sa robbe : & la leuant, va dire, Monsieur le Iuge, ie vous prie de voir mes pieces. Le mary, apres auoir iuré de dire verité, parlant au Iuge, va dire, Monsieur, ce n'est point que ie ne foye homme, & que l'esguillette nous ait esté nouëe, Dieu mercy : mais c'est que ma femme & moy nous bouffames dès la premiere nuit des nopces : de ce qu'elle ne vouloit prendre mon cas, & le mettre au sien, dautant que c'estoit la nuit, & il faisoit fort noir, & si estois bleffé en vne main : estant tout prest, si elle ne

veut point estre opiniaſtre, de faire le deuoir & acte d'homme & de mary. Ceste nouuelle mariee ayant peur de perdre ſon procès, va dire au Iuge, Au moins, Monsieur, ſi ie ſuis contraincte de l'y mettre, que ie ne ſoye point condamnée de l'oſter : vous aſſurant, que ſi ie ſuis condamnée de l'oſter, d'en appeller par deuant la grimace.

Aucuns diſent, que contemnant le Magiſtrat, elle dit au Iuge, Vous auez beau me condamner à le mettre, car reſolument ie ne l'oſteray pas. Ie vous laiſſe à penſer, diſoit celuy qui faiſoit ce conte, ſi le Iuge, encores qu'il fuſt d'Egliſe, & tous les Promoteurs, ſe peurent tenir de rire : veu que vous, qui ne l'auez qu' ouy dire, en riez ſi fort. Les femmes ſe reculerent vn peu de celuy qui leur diſoit en auoir veu le regiſtre, diſans qu'elles s'inſcriuoient en faux contre tous ces regiſtres, & qu'elles ne croiroient iamais que cela fuſt vray, quand meſmes Cato l'auroit dit. La cholere des femmes paſſée, qui auoient prins leurs maſques, faiſans ſemblant de s'en vouloir aller, vne de la Seree voyant qu'elles s'en eſtoient accouſtrees, à fin de rire plus librement, & à leur aïſe, leur va conter vn autre proces d'vne ieune fille qui ſe diſoit auoir eſté engroſſée en nom de mariage, par vn ieune garçon : lequel le nioit, diſant qu'il eſtoit impoſſible que ce fuſt luy, veu ſa ieuneſſe, & la petiteſſe de ſon cas, & en diſant cela, fait exhibition. La complainante va dire au Iuge, Monsieur, faites luy commandement de l'enſler, & vous verrez bien autre choſe. A ce coup les femmes s'en alloient, n'eût eſté qu'on ſe va mettre ſur les nouëurs d'eſguillette, &

fur les coniurations & enforcellemens des nouueaux mariez & mariées principalement. L'un disoit que ce n'estoit point du iourd'huy qu'on enforcelloit les nouueaux mariez, veu qu'anciennement on donnoit à Priapus l'autorité de guerir les enchantez, luy sacrifiant vn asne avec vne escuellee de lait chaud. Et qu'on lisoit en Herodote que le Roy d'Egypte Amasis, fut lié & empesché de cognoistre Laodice sa femme, iusques à ce qu'il fust deslié par autres charmes. Et en cas semblable les concubines de Theodoric vsèrent de mesmes ligatures enuers Hermamberge, comme on lit en Paul Æmile. L'autre disoit, que si les Sorciers peuuent corrompre la santé de l'homme, amollir ses nerfs, troubler ses humeurs internes, qu'ils pouuoient bien aussi assoupir ceste vertu generatiue, tant par le refroidissement des parties & vaisseaux feminaires, que par vne apprehension & desgoustement qu'ils donnent à ceux ausquels ils ont noué l'esguillette : le Diable faisant cela, ce dit Iean Vier, pour semer des discordes entre ceux qui doiuent viure en paix. Et se doiuent bien garder les nouueaux mariez d'auoir du commencement quelque discord & diffention : considerans que les pieces de bois, ce dit Plutarque, freschement collees & assemblees, se desloignent facilement : mais celles qui le sont de long temps, avec grand'peine. Quelque autre confirmant ceste opinion, va dire qu'il estoit de l'aduis de monsieur Bodin, qui assure qu'on peut nouer l'esguillette : combien que parauant il auoit tousiours pensé que cela ne se faisoit par magie : mais que l'experience le contraignoit à croire du contraire. Si on ne pouuoit, disoit-il, enfor-

celler & empescher la copulation des nouveaux mariez, à quelle raison eussent les anciens vŕé de tant de contr'-enchantemens & contre-charmes contre les ligatures & enforcellemens? Le temps passé à cause de ces charmes, on inuoquoit Iunon és mariages, l'appellant Soci-gene, qui conioinct par mariage les femelles avec les mâles : Iugue & Populonienne, parce que par la conioction de la chair avec la chair, elle entretient & augmente les peuples : Pronube, estant la maistresse des mariages : Cinzie, qui fait laisser aux mariees la ceinture de leur virginité : Vnxie, à cause qu'auant que la mariee entraist en la maison du mary, l'on greffoit les gonds des portes de greffe de loup, pour empescher les coniurations. Ils ne faisoient iamais nopces, adioustoit-il, sans appeller les corneilles pour vn bon augure de concorde, foy, & amitié, la concorde estant signifiee par les corneilles : leur societé estant si grande, que si l'vne est morte, sa compagne demeurera toute sa vie vefue, & ne s'accouplera iamais à autre. Mais auiourd'huy, que tout va au rebours, si vous appelez les corneilles, vous ferez tout esbahy que des cocus y viendront. Et aussi à fin que le mariage fust heureux, on inuoquoit souuent Hymenee pour vn bon augure, repliquant ce mot de Thalasse le iour des nopces. Avec cela ils mettoient à la porte le museau d'un loup : parce que l'on ne peut enforceller aucun de la maison, à la porte de laquelle il sera attaché : ce qui se fait bien encores auioud'huy. Aucuns avec tout cela empeschoient les Sorciers & Magiciens de rendre malheureux vn mariage, enuironnans les portes, où se faisoient les nopces, tout à l'entour de

bandes, ou fil de laine, en engraiſſant les gonds d'icelles avec greſſe de pourceau, & de bouc, dont eſt venu *vxor*, pour remede à tous enchantemens : leſquels eſtoient faiçts ſouuent aux nouueaux eſpouſez quand le bruit des gonds eſtoit ouy en ouurant ou fermant les portes. Et ſi ne laiſſoit la nouuelle mariee de porter ſoubs ſa robbe vn chapeau de fleurs de veruaine cueillies de ſa main, de peur des illuſions magiques, & d'eſtre charmee, & pource que le mot *fascinum* ſignifie charme, & le membre honteux de Priape, comme rapporte S. Auguſtin, & Priape eſtoit adoré és champs comme Dieu des ſemences, & garde-iardin, auſſi eſtoit-il inuouqué és nopces, de peur que la fertilité d'enfans fuſt empeſchee par quelque fascination. A propos dequoy Pompeius Feſtus eſcrit que les vers Falcennins, qui ſe chantoient és nopçages, peuuent auoir emprunté leur nom de là : pource que telles chanſons oſtoient & empeſchoient la force de la fascination. Il ſ'en trouua vn en la Seree tout contraire à ces deux, qui nioit & ſemoquoit de ces charmes, que craignent tant les nouueaux mariez, diſant que ce n'eſtoit que la peur & apprehenſion qu'on prenoit de ceſte ligature charmee, & que les precautions & remedes ne ſeruoient à rien. Car, diſoit-il, quand celuy qui ſe marie imagine que telle choſe ſe peut faire, & eſt vraye, & qu'on le peut empeſcher d'auoir conionction avec celle qu'il aime, à l'heure la vertu imaginative meut tellement la chaleur naturelle, & les eſprits, qu'il ſe fait vne reale tranſmutation au corps, la vertu naturelle acquieſçant & obeïſſant à la vertu imaginative, iuſques à ce qu'avec le

temps ceste imagination ait prins fin, & que la vertu naturelle se soit entierement faicte superieure & maistrresse. Car combien en voyez-vous, disoit-il, à qui l'esguillette se denoüe d'elle-mesme, la vertu imaginative ayant faict son cours? A d'autres elle est desnoüee par la seule apprehension & persuasion qu'on leur en donne : car nous en voyons beaucoup qui ont recours à des personnes qu'ils pensent forciers, ou desnoüeurs d'esguillette, à des Egyptiens & Bohemiens, qui ne font autre chose que des ceremonies externes, pour les asseurer qu'elle est desnoüee, & que hardiment ils retournent à leurs femmes : sur ceste assurance, ils trouvent, & leurs femmes aussi, que l'esguillette est desnoüee. Car tout ainsi que par vne meschante & fausse croyance il aduient qu'on est rendu impotent & offensé, pourquoy ne pourra-l'on estre soulagé par le moyen de la mesme croyance? Comme il arriua à vn gentil-homme, lequel ayant entendu par le liure de Cleopatre, que si ceux qui sont liez s'oignent tout le corps de fiel de corbeau, & d'huile de iugioline, sont desliez : se confiant es paroles du liure, il ne faillit de le faire, & incontinent il fut guery, non pas que la recepte eust telle vertu, mais parce que l'imagination estoit preoccupee de fausse opinion, il fut guery par ce remede qu'il pensoit estre bon pour son enchantement. Ceux qui tenoient l'opinion de Bodin luy demandent : mais venez çà, que direz vous qu'encores auourd'huy aussi bien qu'anciennement, on pratique des contre-forcelleries? Vous trouuerez, luy disent-ils, qu'en la plus-part d'Italie on gresse la maison avec le fiel d'un chien tout noir, & que l'espousee

fortant de chez son pere, & entrant en la maison de son mary, ne touche à l'effueil des portes, mais est portée : à fin qu'elle ne soit offensée par les choses enforçees, que les Magiciens mettent aux entrees des portes, pour semer vne discorde & inimitié entre les mariez, & les rendre inhabiles à la generation. Et aussi parce qu'anciennement l'entree des portes estoit vne chose si S. que la porte, que les Latins appellent *ianua*, estoit en la garde du Dieu Ianus, & les gonds, nommez *cardines*, dediez à la Deesse Cardea, le fueil de la porte à Vesta : parquoy on faisoit conscience de laisser toucher le fueil de la porte aux pieds de la nouvelle mariee, tant ce lieu leur estoit saint & venerable, tellement que les anciens pensoient desplaire à leurs Dieux, si estans aux portes ils eussent parlé ensemble. A ceste cause, ils ne vouloient pas que leurs mariees commençassent par vn sacrilege à laisser leur virginité. Ceste ceremonie voulant signifier que la mariee entroit par force au lieu où elle deuoit perdre sa virginité : comme l'autre ceremonie que fait le marié prenant sa femme par les aisselles, en entrant, luy faisant frapper de la teste au dessus de la porte, sans qu'elle touche de ses pieds le linteau de la porte, denote par la douleur du coup receu, de ne sortir souuent hors de la maison, si elle veut auoir bruit & renom de femme honneste.

Celuy qui contrarioit à Bodin, replique, qu'on prend les espouses comme par force d'entre les mains de leurs parents, & les fait-on entrer au logis de l'espoux, sans qu'elles touchent des pieds au fueil de la porte, à fin de monstrier qu'elles ne vont point de leur consentement

en la maison de leurs maris, & non point pour la sainteté des portes, ne pour eüter les enchantemens : car il n'y a que ceux qui se desfient de leurs forces & vertus, qui croient en ces enchantemens, & qui en ont peur. Le seigneur de Montagne est bien de ceste opinion : mais auant que de sçauoir ce qu'il en dit, ie veux vous conter ce qui arriua à vne nouuellement mariee, estant à sa porte vn iour de feste, qui sans y penser tenoit les iambes entr'ouuertes. Son mary voyant cela, luy manda qu'elle fermaist la boutique, veu qu'il estoit feste, & qu'il ne falloit pas l'ouurir. A quoy elle respondit, c'est luy qui en est cause, qui en portant la clef ne la ferme point, comme il deust faire.

Celuy qui faisoit ce conte empescha de rire ceux de la Serree, leur disant qu'ils le feroient oublier ce que dit de Montagne des ligatures : qui dit que les noueurs d'esguillette sont impreffions de l'apprehension & de la crainte, & non point enchantemens : car souuent leur faisant à croire des contr'enchantemens ils sont gueris. Et comme il dit, cela n'arriue gueres qu'aux premieres accointances, & non apres qu'on a esté long temps en mariage, dautant que les premiers abordemens sont plus ardens & aspres, & que lors en ceste premiere cognoissance qu'on donne de foy, on craint beaucoup de faillir : & celuy à qui l'imagination a faict vne fois souffrir ceste honte, ayant mal commencé, il entre en si grand'fâcherie, que la frayeur s'en augmente & redouble. Et à ce propos, saint Augustin dit que telle action ne depend ny de nostre esprit, ny de nostre corps : de forte que les parties, qui sont destinees à telle action,



n'obeissent à nostre volonté, comme les autres membres. Que si cela arriue à quelqu'un, il ne faut pas faire comme fit vn nouveau marié, lequel ne se trouuant dispos, coupa la partie, l'indisposition de laquelle l'auoit frustré de son esperance, se despitant contre soy-mesme. Et m'esbahis, adioust de Montagne, d'où est venu ce congrez, & quelle assurance on y peut auoir pour rompre vn mariage : car quelque assurance que tout homme se puisse promettre, il confessera qu'il n'est en sa puissance de se faire paroistre capable du mariage en presence de la iustice, des Medecins, Chirurgiens, & matrones, que l'on craint, & auecques vne femme que l'on tient pour son ennemie : veu que telles actions d'elles mesmes requierent vne assurance, & vn secret, & vne amitié, & qu'elles sont hors de la puissance & de l'esprit & du corps. Ce congrez mesmes est reprouué par les Cyniques Philosophes en l'approbation de Bagoas, comme dit Lucian. Que si i'estois accusé, adioustoit Franc-à-tripe, d'estre des froides queües, & qu'on me voulust visiter, ie requerrois estre visité quand il geleroit, selon ce quatrain :

*On deuoit visiter pendant qu'il geloit tant  
Petit Iean qui ne peut, tant sa nature est froide :  
La glace qui roidit, qui bande, & qui estent,  
Eut, peut-estre, rendu son instrument plus roide.*

Et pour monstrier qu'il faut en ces affaires en vsier avec honnesteté & vergongne, les anciens nous l'ont exprimé soubz l'image de Venus cachee en vn antre. Et les Meliastes bastirent à Venus vne chapelle qui estoit toute noire :

pour declarer ceste honneſte vergongne, qui doit eſtre maintenue en tenebres. Meſmes on tient que l'Elephant, qui eſt vne groſſe beſte, ne ſe couple iamais avec ſa femelle qu'en ſecret. Plutarque dit que les Romains n'approchoient pas de leur nouvelle eſpouſe, la premiere fois, tant qu'il y euſt de la lumiere, ains en tenebres : à fin d'adiouſter quelque honte en l'aſſemblee de l'homme & de la femme, encores qu'elle ſoit legitime. A ce propos, adiouſtoit-il, ſainct Auguſtin dit en la Cité de Dieu, qu'un homme auroit plus de honte d'auoir affaire à ſa propre femme, en lieu public, & deuant tout le monde, qu'il n'auroit pas de tuer un homme en vne grande aſſemblee de perſonnes. Et ſi trouuons que les Atheniens eſtoient en cecy ſi ſages, qu'ils ne vouloient pas deſcouvrir les amours de l'homme & de la femme : ne permettans pas qu'on ouuriſt vne miſſiue du Roy Philippes, leur ennemi, qui eſtoit ſubſcrite, à la Roine Olympiade ſa femme, de peur que le ſecret d'amours & de mariage d'un mary eſcriuant à ſa femme, fut publié. Et ſi ne vouloient pas les Atheniens, quand on recherchoit quelques malfaiſteurs, qu'on viſitaſt la maiſon d'un nouveau marié.

Auant que ſortir de ce congrez, on va conter qu'en un procès de ſeparation, à cauſe de l'impuiffance du mary, il auoit eſté ordonné qu'un Medecin, un Chirurgien, avec vne matrone, viſiteroient le mary, puis ſeroient preſens à ce congrez. Ayans faiſt approcher l'homme & la femme, la matrone voyant que le cas du mary baiſſoit autant qu'elle le pouuoit leuer, en frappant deſſus, va dire, Hé ! de l'inſtrument : la mercy-

Dieu l'empeschera bien, disoit-elle, que personne en soit iamais trompé : & tirant son cousteau, à toute force luy vouloit couper, n'eust esté que le Medecin & le Chirurgien l'en empeschèrent. Elle eust bien fait, fut il repliqué, car il ne faut iamais se moquer de la mariee. Vne Fesse tondue s'entremeslant en ces disputes, va dire que ces nouveaux mariez ne doiuent point auoir crainte de faillir, veu qu'ils se doiuent asseurer d'auoir vne femme chaste & pudique, qui ne sçait si l'esguillette est nouée, ou si elle ne l'est pas : pourtant elle ne cognoistra pas s'il y a faute ou non : que si elle le sçait, sa sagesse & pudicité doit suppleer à la crainte ou desfiance que son mary a de soy-mesme, & possible à la trop grand'amour qu'il porte à sa nouuelle espouse : car puis que ces ligatures arriuent le plus souuent à ceux qui aiment bien, & ont peur de n'estre pas aimez reciproquement, c'est la trop grand'amour qui empesche l'acte Venerien, la volonté retirant les esprits aux parties superieures, l'homme ne pouuant faire deux choses ensemble. Ou bien cela vient de la trop grande ioye des amoureux, par laquelle les esprits demeurent si transportez, que l'aïse leur fait oublier leur deuoir : car le corps estant abbattu & languissant d'amour, engendre par fois la defaillance fortuite, qui surprend les amoureux si hors de saison, qu'il les saisit d'une glace au milieu de la iouissance, les rendant stupides, & sans action, toutes passions qui se laissent gouter & digerer n'estans que mediocres. Vne Fesse-tondue lors va repliquer ainsi : Si la trop grand' amour qu'on porte à vne femme empesche qu'on ne puisse bander à l'attelier de Venus,

ie vous puis asseurer que i'aime donc bien ma femme : car estant aupres d'elle, ie ne me sens esmeu en forte du monde, & si c'est aupres d'une autre, tant qu'on voudra. Et à ce propos, adiousta nostre Fesse-tondue, ie vous feray vn petit conte d'un pauvre marié passionné & craintif, qui disoit à sa promise, tant il auoit peur de faillir, ie voudrois auoir couché desia avec vous, ie voudrois auoir fait cecy, ie voudrois auoir fait cela : qui luy va dire, sans considerer à quelle intention il le disoit, le crain fort, Monsieur mon amy, que vous aimiez bien besongne faite. On commençoit à rire, quand quelqu'un nous asseura l'empeschement des nouveaux mariez prouenir à cause que ceux qui ont ce qu'ils demandent à leur plaisir, n'ont pas l'imagination si excitee que ceux qui trouuent quelque resistance : Venus estant prompte à ceux qui font violence, parce qu'elle dilate les esprits, qui s'enflamment par la repugnance, dautant que la vertu d'imagination en est excitee. Nonobstant toutes ces raisons, la plus-part de ceux de la Seree ayans veu Bodin, tenoient que l'esguillette se pouuoit nouer par art magique & diabolique : & qui les en asseuroit, c'estoit que cela estoit si commun, qu'il n'en falloit plus douter. Pour mieux asseurer leur opinion mettoient en ieu Spiranger, qui a escrit auoir veu vn homme à Spire, qu'on auoit si bien enforcélé, qu'il pensoit estre priué de ses parties viriles, & se faisant visiter par Medecins & Chirurgiens, ne luy trouuerent rien à dire, ne blessure quelconque : & que depuis ayant appaisé la Sorciere, qu'il auoit offensee, il fut restitué. Je sçay bien, repliqua vn autre, comme on se gardera des Sor-

ciers & nouëurs d'esguillette : car si vous les pouuez cognoistre, & vous desfier d'eux, ils ne sçauroient vous nuire. Regardez donc bien quand vn homme ou vne femme crachent : car vn Nigromantien & Sorcier ne crachera iamais deuant luy, ne au costé droit ; parquoy s'il se treuve quelqu'un qui crache tousiours à gauche, doutez-vous de luy. Arnaldus à Villanoua, avec Argelatés, va dire vn de la Seree, asseurent qu'on ne sçauroit nouër l'esguillette, si le mary pisse à trauers l'anneau nuptial.

Vn Drolle asseura qu'il sçauoit bien vne recepte plus asseuree, & bien experimentee, contre les enchantemens de l'esguillette. C'est, disoit-il, que si ceux qui se veulent marier, ou sont promis, ou en fiançailles, peuuent prendre vn pain ou deux sur la fournee auant que d'espouser, on ne les sçauroit lier, garroter, ne cheuiller, ny à la Messe, ny à Vespres, ny en quelque forte que ce soit les rendre ineptes à la generation : eussent-ils apprins leur magie en l'eschole de Toledé, & de Salamanque, soubz Picatrix leur grand maistre : & i'en despité toutes les Sorcieres de monsieur Bodin, & le diable des Sauvages de l'Amerique, qu'ils nomment Aignan. Et ie m'asseure, adioust-il, que les promises & fiancees ne refuseront point de cela leurs promis & maris futurs, quand elles sçauront qu'on le fait pour vne si bonne fin & intention. l'aurois grand'peur, repliqua vn de la Seree, que le commencement & la fin ne fussent qu'un : car iamais vne femme n'abandonne son honneur pour vne fois, & pour vn homme seul, & qui ne le peut garder deuant qu'auoir la douceur du ieu, ne le gardera iamais y estant affriandee.

Nostre Fesse-tondue va dire qu'il aimeroit mieux se fier à vne femme de sa ville qu'il cognoist, qui auant que faire vn mariage, elle essaye si le mary n'est point charmé, & s'il est point des froides queües, puis elle en assure les parents de la fille, & la fille mesme, si elle entend raison. Et si elle n'a esté appelée au commencement (car elle a grand'presse) elle est si singuliere aux charmes & ligatures, qu'ayant interrogé les parties, & productions faictes des deux conioincts, & le tout mis en droit, si possible est, vous verrez les parties contentes. Et si me souuient, qu'apres auoir assuré vne mariee de la suffisance du mary qu'on luy vouloit bailler, qu'elle demanda à ceste fille le lendemain de ses nopces, si le marié luy auoit bien fait le cas, & qu'elle luy auoit respondu qu'il luy auoit fait autant qu'un bon Chrestien peut faire.

Mais, demanda quelqu'un, qui se plaint le premier du charme, ou le marié ou la mariee ? Car j'ay tousiours veu, disoit il, qu'on le sçait plustost du costé de la mariee, que du marié. Et vrayement ie croy bien, fust-il repliqué, car le mary s'accuseroit soy-mesme, en alleguant son defaut & impuissance. Si me suis-ie souuent esbahy pourtant, adiousta-il, comme vne ieune fille peut sçauoir quand l'esguillette est nouée, qui luy a appris à le cognoistre, & comment elle s'ose plaindre, encore qu'elle le sçache : veu mesmement que les femmes vesues qui se remarient n'en disent mot : combien qu'elles doiuent mieux sçauoir s'il y a du charme que les filles, qui n'en parlent que par ouï dire : vous assurant qu'il y a des filles & des femmes qui se plaignent à

tort : comme fit dernièrement la fille d'une de mes voisines sans rien nommer, qui asseuroit l'esguillette estre nouée, parce, disoit-elle à sa mere, que son mary ne la baïsoit toute la nuit que cinq ou six fois : apres vous auoir dit qu'on trouue estrange quand une fille se plaint de ce qu'apres l'auoir perdu, elle le regrette, & s'en fasche : car Plin dit que l'homme & la femme sont seuls qui ont regret à leur pucelage. Dauantage, fut-il dit, dequoy se plaint une ieune fille ? que sçait-elle qui defaut en mariage ? comment cognoist-elle une chose quand elle ne sçait que c'est, & dequoy a faite son mary ? Il y en a aussi, replica quelqu'un, qui ne se plaignent sans occasion, leur estant difficile de le celer, comme vous entendrez. Il a esté marié ces iours passez, commença-il à nous dire, un ieune & bon garçon, qui se fia en son beau pere de l'argent de son mariage. Pourtant le pere, apres les nopces sept ou huit iours, conuie les parents, tant les siens que ceux de son gendre, à fin de payer ce qu'il auoit promis en mariage. La nouvelle mariee voyant que son mary ne parloit point à son pere ne à sa mere, luy va dire, He-dea, mon mary, vous ne faites compte de mon pere ne de ma mere : le mary luy respond, ie n'en fais compte vraiment, car ie n'en ay point fait de recepte. Sa femme qui estoit de bon esprit, sçachant ce qu'il vouloit dire, fit tant que son pere & sa mere s'accordent de payer le mariage, & que leur gendre entreroit en recepte. Mais ainsi qu'on comptoit l'argent, la nouvelle mariee, leur fille, ne se put tenir de dire : Mon pere, ie vous prie de ne payer & bailler l'argent à mon mary, car ie vous assure que

nostre besongne n'est pas encores faicte. Son pere, encores qu'il rougist vn peu, ne se put tenir de rire, non plus que tous les autres parents, qui contestèrent sur le payement. Les parents de la fille tenoient fort & ferme avec elle, que puis que la besongne n'estoit pas faicte, que le marié ne deuoit estre payé. Le marié, & ses parents disoient, que si, pour le moins en baillant caution : le mary les asseurant qu'il feroit tant, avec l'aide de Dieu, & de ses amis, que la besongne seroit faicte. Ce nouveau marié, pourtant se vantoit d'auoir faict de grandes preuues de sa personne, & offroit en donner bons tesmoings : quand ceste nouuelle mariee luy va dire, Et qu'auons-nous affaire de tesmoings? fais icy le semblable, & n'y aura personne de nous qui ne le croye. Si i'estois Magistrat, va dire vn Drolle, à fin qu'on ne se moquast point de la mariee, tous ceux qui sont legers de deux grains, ou qui sont froids en queue, seroient tenus de le venir declarer : que s'ils se venoient à marier & fussent trouuez chaponnez, ou ne pouuans bander & racler, ils seroient griefuement punis, pour s'estre moquez de la mariee : à l'imitation des Scythes qui ne peuuent engendrer : lesquels se habillent en femmes, & font les ceuures des femmes, par là confessans estre effeminez, & pour les cognoistre des autres. Et appellent ce mal, maladie de femme, qui leur vient des gouttes qu'ils ont d'auoir cheuauché sans estriers, les iambes pendantes. Et pour guerir, se font seigner des veines qui sont deffous les deux oreilles, remedians à ces gouttes par ce moyen : & c'est cela qui les rend steriles totalement, & fait qu'ils sont tenus de confesser



leur insuffisance de bander à l'atelier de Venus. Mais, repliqua quelqu'un, n'est-il pas permis à l'homme de se desmarier, si sa femme a quelque défaut en elle, ou qu'elle n'ait point de cela ou qu'elle en ait trop peu? Il luy fut respondu, que ce cas n'arriuoit gueres, & qu'elles en ont tousiours plus que peu, & qu'il n'auoit iamais ouy parler que d'une chambriere, qui se nommoit la Mau-percee, parce qu'elle n'auoit point de cela. Or ceste pauvre fille estant faschee de ce nom, & qu'allant parmy la ville on la monstroît au doigt, disant, Voilà la fille qui n'a point de cela, tout le monde le trouuant bien estrange, & aussi que sa maistresse la vouloit laisser, parce qu'elle ne l'osoit mener apres elle par la ville, tant il y auoit de presse à voir sa chambriere, ceste pauvre seruante se sentant mal-heureuse comme vne femme qui n'a point de ie ne sçay comment a nom, eut enuie de se marier, pensant que son mary luy en trouueroit bien vn, comme font les autres, que s'il ne luy en pouuoit trouuer vn, qu'il luy en feroit bien vn, comme font les autres, & par ainsi qu'on ne se moqueroit plus d'elle. Auant qu'estre mariez, son mary fut bien aduertý du tout, & qui ne laissa à se marier avec elle, & disoit qu'on disoit par raillerie ceste raillerie, le mary l'interpretant tout au contraire. Je vous laisse à penser s'il se trouua à la Messe nuptiale des femmes & des hommes : l'un desquels, prenant son chapeau en la main, s'en va parmy les femmes, leur disant, Mes Dames, ayez pitié de ceste pauvre fille, & luy donnez ce que vous avez de trop, vos maris n'en seront pas marris. Le soir venu son mary ne luy pouuant trouuer son calibistris, ne luy en faire

vn, comme sa femme imaginoit, cogneut bien qu'on luy auoit dict la verité, & que la mariee s'estoit moquee de luy, en lieu que bien souuent les hommes se moquoient de la mariee, & non gueres les femmes du marié. Parquoy ce marié se plaignant que sa femme n'auoit point ce dequoy les autres n'ont que trop, fait citer sa femme : laquelle estant visitée par gents experts, & à ce cognoissans, fut permis à ce marié de laisser sa femme, & permis à luy de se pourvoir comme bon luy sembleroit, & defendu à sa femme de se remarier, attendu qu'elle n'auoit point le principal outil & fondement de mariage. Ceste pauvre fille bien esbahie & fâchée, pria sa maistresse de la reprendre, & que pour le moins elle n'auoit point cause d'estre ialouse d'elle & de son mary, qui estoit roide vn peu du deuant. La maistresse luy respond, qu'elle ne l'oseroit prendre, veu mesmes qu'ayant prins vne autre chambriere, ils la monstroient avec le doigt, & crioient, Voicy la fille qui n'a point de cela. Ceste nouuelle seruante fâchée de cela, & que personne ne s'adressoit à elle, & pour se defaire de ces importuns qui crioient, Venez voir la fille qui n'a point de cela, leur va dire en riant, Ce n'est pas moy, i'en ay bien vn Dieu mercy.

Toute la Seree trouua si bons ces contes, qu'vn d'icelle afferma qu'il y auoit prins plus de plaisir qu'aux Comedies de Messer Pantalon, avec son Zani de Ian Cornetto, qu'il auoit veu iouer l'apref-dinee. Vous prendrez bien encores plus de passe-temps, va dire vn autre, mais que m'ayez entendu conter ce qui s'est passé n'y a pas long temps.

Vn pere, commença-il à conter, mariant sa fille, promet à son futur gendre vne bonne somme d'argent, dans la benediction nuptiale, oultre ce que l'oncle de la fille promettoit de luy bailler cinq cents escus, mais qu'il ne vouloit pas que sa niepce, ne son pere, ne sa mere, ne personne du monde en sceust rien. Le beau pere ne pouuant accomplir ce qu'il auoit promis de bailler à l'anneau, fait tant que son gendre ne laisse à espouser sa fille, avec promesse que trois mois apres le mariage consommé, il ne faudroit à leur bailler ce qu'il leur auoit promis. L'oncle aussi les assure des cinq cents escus : moyennant que le pere, la mere, le mary, ny la femme, ny le Notaire, ne personne n'en sceust rien. Les trois mois passez, le marié & la mariee s'en vont chez leur pere, & le prient de leur bailler ce qu'il auoit promis en mariage : & qu'estans tous deux ieunes, sans grands moyens, ils ne pouuoient soutenir le faix & charge de mariage : & aussi que le marié disoit que ses amis luy auoient dict qu'il seroit tenu du douaire de sa femme s'il ne le demandoit. Le beau-pere & la belle-mere iurent, qu'il leur est impossible pour lors de bailler de l'argent, & le prient d'attendre, & auoir vn peu de patience. Le gendre fasché tout ce qu'il se peut, & estant en grande cholere, leur va dire, que s'ils ne luy bailloient presentement l'argent de leur mariage, qu'il feroit tant cela à sa femme, leur fille, qu'ils s'en repentiroient, & elle aussi. Le beau pere & la belle mere bien faschez, aduertirent leur gendre de ne s'eschauffer pas tant, que venant apres à se refroidir il amassast quelque maladie. Ce mary estant en cholere, fit bien assez long

temps ce qu'il auoit promis, tenant sa promesse deux ou trois mois : mais ne pouuant continuer, & sa cholere paffee, la femme vne nuit luy va dire, voyant qu'il ne faisoit plus rien de ce qu'il auoit promis & iuré, Mon mary, ie croy que mon pere vous a payé? Ce fut assez di& : le mary entendit bien ce qu'elle vouloit dire, ie croy que si faites vous.

Les femmes protesterent de ne se trouuer plus en ces Serees, tant pource qu'on y contoit des choses trop libres, & que les autres les faisoient tant rire, que cela seroit cause de les rendre plustost vieilles : car vne d'entre elles les aßeuroit, que la bouche en s'ouurant fait maintes rides & plis au visage, lequel à la longue, comme la peau se desseche, par la continuation du plier en mesme lieu, retient imprimees les mesmes rides : qui est cause, disoit-elle, qu'on defend aux filles de trop rire. Vn autre se va adresser à ces femmes, & leur va dire qu'elles n'estoient pas où elles pensoient, & que s'il y auoit quelque chose vn peu libre, faites semblant, leur disoit-il, de coudre, & en destournant les yeux, ouurez les oreilles, & reservez de rire quand ferez à part vous. Mais quand il voulut dire quelque chose, il fut empesché par les femmes, parce qu'il estoit vn peu libre à son parler. Et cela fut cause qu'il commen& à louer la coutume des Grecs, qui n'admettoient iamais les filles à leurs conuiues, & aussi les hommes n'alloient point aux festins des filles ne des femmes mariees.

Les Perfes ne voulurent iamais que leurs femmes assistassent en leurs conuiues, à cause de quelques paroles libres, qui eschappent parmy le vin & les viandes.

Car, difoit-il à ces femmes, fi vous n'estiez icy, nos foupers & nos Serees feroient bien autres : & ne feruez que d'empescher nostre liberté, estans tousiours en crainte d'offenser la pudicité des femmes. Vrayement, repliqua quelqu'un, ie trouue bonne l'honnesteté des Grecs : parce que, comme dit monsieur Muret en interpretant Ifæus, les hommes parlent plus librement & joyeusement és festins & banquets qu'és autres lieux : & n'y a homme si sage, si discret, si retiré, & fevere, qui entre le vin & les viandes ne se dispenfe de dire & escouter quelques propos pour rire & resiouir toute la compagnie. Et ne se peut faire, adioust Muret, qu'il n'eschappe à ceux qui veulent rire, & auoir du passe-temps, lors qu'ils ont l'esprit deliure de soucy, quelque mot lascif, qui meriteroit reprehension, s'il estoit dit ailleurs. Il luy fut repliqué, que si on ostoit les femmes des banquets d'auec leurs maris, il aduiendroit qu'on feroit les conuiues auec des concubines, comme firent les Parthes : dautant que ceux qui ne voyent pas volontiers leurs femmes beuans & mangeans auec eux, leur enfeignent à se traicter à leur aise quand elles seront seules : comme de mesmes ceux qui ne prennent pas plaisir de coucher auec leurs femmes, & qui ne leur font point de part de leur passe-temps, & du rire, leur apprennent de chercher ailleurs, sans eux, leurs plaisirs & voluptez. Et que les Romains, exemplaires de toute vertu, n'auoient point separé les femmes de leur table, & que seulement ils l'auoient defendue aux filles, les anciens n'ayans iamais voulu que les vierges sceussent rien des affaires de Venus la nopciere : & si ont dit en vne de leurs Loix, qui

se commence *Consensa, C. de Repud. mulier.* que si vne femme contre le vouloir de son mary, ou ne le sçachant pas, est allée à vn conuy avec des estrangers, que le mary la peut iustement repudier : car les banquets, ce dit Accurse en la Loy *Quod ait, ff. ad L. Iul. de adult.* ne font que vn prelude & auant-ieu de Venus. Celuy qui faisoit ce discours, voyant qu'on l'escoutoit, va commencer à dire : Il n'y a pas long temps que ie me trouuay aux nopces d'une assez belle mariee, & rebelle, car toutes les matrones, & parentes du marié, & de la mariee, furent bien empeschées à la faire condescendre de s'aller coucher : & croy que sans vne tante qui parla à elle des grosses dents, qu'elle fust encores pucelle. Mais apres luy auoir dit, Et bien m'amie, que voulez-vous dire ? vous faites bien la sotte, vous voilà bien estonnee, vous faites bien l'estroicte, vous ne sçauéz volontiers que c'est, voulez-vous estre la fable de tout le peuple, & que demain tout le voisinage soit asçauanté de vostre simpleesse & follie ? Pensez-vous qu'on vous en estime dauantage ? Ayant dit cela, elle la prend, & la porte dans la chambre de son mary, fermant la porte sur eux. Le mary ayant ouï tout ce discours, & estant fâché d'attendre tant, s'estoit couché : qui prie bien fort la mariee de se venir coucher : voyant qu'elle n'en vouloit rien faire, il se leue, & la veut deshabiller, elle fait encores plus la fâcheuse, dont il fut contrainct de se remettre au liect, & de venir plus que iamais aux prieres, qui n'y seruirent de rien. Parquoy en fin il luy va dire, Et m'amie que ne vous venez-vous coucher ? vous ne faites que vous morfondre : ie vous promets que ie ne vous feray

rien. Il fut tout esbahy que ceste mariee luy va respondre, Et que iray-ie donc faire? Le marié despuis m'a dict, que ceste replique le fist plus rire que tout le reste de la nuit. Quelques vns vouloient rire, mais il va continuer, à fin que les femmes ne s'en allassent pas. le vous laisse à penser, adiousta-il, s'il tardoit à nostre nouveau marié, veu que tout le iour mesmes il ne pouuoit demeurer en vn lieu, & les Dames le blasmoient fort d'inconstance & legereté, de ce qu'il estoit si endemené, qu'il ne se faisoit que mouuoir & remuer. Aufquelles il auoit respondu franchement, qu'il auoit ie ne sçay quoy entre les iambes, qui en estoit cause, que si elles l'auoient entre les leurs, qu'elles se remueroient bien encores plus fort. Escoutez, commença à dire vn Drolle, d'un marié qui n'estoit pas si aspre la premiere nuit de ses nopces que cestuy-cy : encores qu'il se mit en son effort de consommer le mariage : mais la mariee ne le vouloit laisser approcher, si bien qu'en fin eschappant elle s'enfuit du liêt. Luy fâché de ces sottises, la laissa là, & ne craignant point qu'elle se morfonde, comme l'autre mary, se met à reposer, & luy laisse prendre le frais à son aise. Elle pensant que son mary l'allast querir, & voyant qu'il n'en tenoit conte, se resolut, & dit à son mary, le gage que ne me sçauriez trouuer. Or notez qu'elle n'estoit fuyee gueres loing, estant cachee à la ruelle du liêt : les femmes de ce temps couchant au liêt du costé de la ruelle, aussi bien que les Romaines : voilà pourquoy, ce dit de Montagne, on appelloit Cefar, *spondam Regis Nicomedis*. Vn autre de la Seree va commencer à dire, l'ay enuie de vous reciter ce qui arriua à vne ieune

mariee, qui n'estoit pas vn brin fascheuse à se coucher, mais pour estre deuotieuse fust frustree toute la nuit de ce à quoy elle s'attendoit en bonne deuotion. C'est qu'estant couchee aupres de son mary, qui vouloit commencer à bien faire, elle entend le refueilleur, qui incite ceux qui sont couchez à prier Dieu pour les pauvres trespassez : à ceste cause elle prie son nouveau marié de la laisser, iusques à ce qu'elle eust dict son oraison : ce qu'il luy octroya, ne la voulant pas refuser de sa premiere requeste. Le mary qui auoit esté de la feste, & qui auoit accoustumé de s'endormir en disant ses audinos, se met à faire aussi sa priere, & en la faisant s'endort iusques au lendemain matin : nonobstant que la mariee fust toute la nuit à luy dire, Mon amy, i'ay dict, allons, allons, mon amy, i'ay acheué mon oraison, il y a long temps que le refueilleur est passé : mais pour parler ne pour pouffer, il ne fut iamais possible à ceste mariee de le refueillir.

Les femmes firent semblant de n'auoir point ouï tous ces contes, mais ie vous laisse à penser si elles rioient dans le corps. Qui fut cause que sans estre interrompu, il va pourfuiure ainsi. Ce n'est pas de maintenant que les filles sont ainsi les fascheuses : car anciennement le nouveau mary appelloit pour son aide la Deesse Virgineuse, dautant qu'on estimoit qu'elle auoit la charge de faire que la bande, que les vierges portoient tout le temps qu'elles demeuroient vierges, fut desnoüee heureusement, soudain qu'elles seroient mariees. Et les anciens, comme recite saint Augustin avec l'autorité de Varron, auoient coustume de porter ceste Deesse en



la chambre où deuoient estre ensemble la premiere nuit les nouueaux mariez, à fin qu'à son aide, l'espoux eust plus aisément le fruit de la fleur qu'il desiroit, & à fin aussi que l'espouse ne l'empeschast point, & de mettre au cœur de l'espousee de ne faire aucune resistance voyant des Dieux aupres d'elle. Escoutez, ie vous prie, va dire vne Fesse-tondue, vn petit conte d'une ieune mariee qui n'auoit point peur du soir de ses nopces, & ne luy falloit point porter en sa chambre la Deesse nopciere. C'est, disoit-il, que durant tout le dîner, aucuns beuuoiert à ceste mariee, les autres parloient à elle, & luy demandoient quelque chose propre pour ce iour des nopces, mais ceste mariee pensant bien ailleurs, ne respondoit ny bien ny mal, & ne faisoit autre chose que rire. Tant plus sa grand'mere la blafme de rire, tant plus elle rit : ce qui contrainct dauantage ceste grand'mere de luy demander, Et mais ma fille qu'as-tu à rire si fort? Ceste mariee luy dit franchement, ie me ris de ce soir, ma mere.

La mere combien qu'elle fust des plus pudiques, si ne se put-elle tenir de rire, voyant la simplicité & ieunesse de sa fille. Ceux qui estoient de la feste, non contents de rire vne fois, la voyans tousiours rire, luy demandoient, Et Madame la mariee, dites-nous dequoy vous riez tant. Elle leur respondoit, comme deuant, ie me ris de ce soir. Vous asseurant, disoit-il, que de force de rire le ventre me fit si grand mal, que tout le iour ie n'en fus point à mon aise : à cause que par le rire le diaphragme & autres muscles auoient esté si fort agitez par l'esmotion & eslargissement du cœur, qui se dilate,

pressant les boyaux par vne colligance, qu'il s'estoit faict vne si grande tension qu'elle approchoit du deschiement.

Quelque autre luy va repliquer, que s'il se fust trouué à vne autre nopce, là où il estoit, & eust ouy ce qu'auoit dit vne autre mariee, puis qu'il se trouuoit mal de trop rire, qu'il y eust eu danger de rendre par les yeux toute l'humidité radicale. Il aduint, commença-il à dire, qu'une mariee, apres dîner, que l'on danse, qu'on iouë, qu'on follaistre, vint à monstrier son ie ne sçay comment a nom : & ie m'en croy, car ie le vy. Les femmes luy dirent, Et m'amie, cachez vostre petit cas. Nostre mariee, sans s'estonner, leur va dire, Et pourquoy le cacheray-ie, puis qu'on me le trouuera bien à ce soir? Celuy qui faisoit le conte ne le pouuoit quasi acheuer, tant il auoit enuie de rire : mesmes les femmes ne s'en pouuoient garder, combien qu'elles dissent que c'estoient des mariees de village. Apres les auoir asseurees qu'elles estoient de ville, & d'assez bonne famille, & riche, ils se vont mettre à faire des contes des mariees villageoises, qui ne font point tant les farousches & les succees que celles des villes, quand il est question de laisser son pucelage. Car de mere à fille ils sçauent ce qu'a escrit Antiphanés en vn Epigramme Grec, qui ne le tient que du commun. C'est qu'une ieune fille fuyant son mary la premiere nuit de ses nopces, fut mise en pieces par des chiens. Et les filles s'asseurent que c'estoit vne punition enuoyee de Dieu à ceste pauvre mariee, n'osent plus bouger de la place où les matrones les ont couchees la premiere nuit de leurs nopces. Auioird'huy si elles

ne le veulent croire, & qu'elles disent que ce sont dits de vieilles, on leur dit que c'est vn grand mal-heur en mariage, si la mariee se laisse descoiffer la premiere nuit de ses nopces : parquoy les matrones leur commandent de mettre leurs deux mains sur leurs coiffures, afin que leur couure-chef ou escosion de nuit ne bouge de dessus leur teste. Qui rend les nouvelles mariees ainsi facheuses, va repliquer vn de la Seree, ie croi que c'est que les nouvelles mariees leur font peur, leur disans, toutefois en se moquans, qu'elles ont enduré grand mal la premiere nuit de leurs nopces, principalement à la premiere rencontre : mais pour tout cela elles ne laissent point à le vouloir sçauoir & essayer : & me souuient d'une fille qui demanda à sa cousine, le lendemain de ses nopces, si on luy auoit fait grand mal : & luy ayant asseuré qu'ouy, elle ne laissa de lui dire : Encores qu'il me deust faire plus de mal, si faut-il que ie l'essaye.

Le premier conte de village, fut d'une pauvre mariee, qui estoit si simple, que cinq ou six iours apres ses nopces, trouuant la chambriere avec son mary, elle ne luy fit que dire, M'amie, ie feray bien cela, allez faire autre chose : pensant que ce fut vne besongne, que tous ceux de la maison deussent faire.

Le second parla d'une chambriere, qui fit entendre à sa mere que resolument elle vouloit estre mariee. Sa mere luy dissuadoit tant qu'elle pouuoit : luy disant, Vous estes en vne si honneste & bonne maison, regardez bien que voulez faire, vous ne ferez iamais si à vostre aise. Si vous sçauiez que c'est de mariage, comme moy, vous ne vous hasteriez pas tant : l'experience d'une de vos

cousines, & de plusieurs autres vos compagnes, deuroit vous rendre sage.

La fille à qui il eschappoit de se marier, & qui sentoit les esguillons & pointures de la chair (telles filles estans appelees par les Grecs, à ce qu'on m'a dit, *Andromanes*, c'est à dire, enrageans d'avoir le malle) va dire à sa mere, que celles qui sont chez ces grandes Dames n'ont jamais aucune recreation en ce monde, ne frequentans jamais leurs parentes, ny leurs pareilles, avec lesquelles elles puissent dire privément toi pour toi : & qu'elle fut vne fois tant tanfee d'avoir demandé à vne autre chambriere, Montre-moy ton seruiteur : combien y a-il que tu ne le vis ? t'aime il autant que tu l'aimes ? Et si ne faut avoir à la bouche, disoit ceste chambriere à sa mere, que ce mot de Madame, qui me poise tant sur l'espaule, que ie ne puis plus l'endurer. Et comme l'on ne sçait de quel costé le chien se doit coucher tandis qu'il fait ses tours, aussi ne sçait la seruante comme servir deüement sa maistresse, eu esgard à la varieté de leurs esprits & à leurs delicatesses : puis on ne peut pas toujours complaire & au maistre & à la maistresse. Le plus grand honneur que nous ayons, c'est d'estre messageres de Madame à Madame, sans que jamais elles nous appellent par nostre propre nom : mais seulement, Putain fais cela : où vas-tu, teigneuse ? que n'as-tu fait cecy, truye ? pourquoy as-tu mangé cecy, gourmande ? comment est failly vne telle chose, larronneffe ? tu l'as donnee à ton ruffien. Qu'est devenue la poule ? Si tu ne la trouues, ie te la rabattrai sur tes gages. Voyant ce traictement, disoit ceste seruante à sa mere, quand ie

luy dy que ie m'en veux aller, & que ie me veux marier, & luy demande mes seruices, c'est à m'iniurier, & m'appeller larronneffe : que i'ay fait cecy, que i'ay fait cela, que ie me suis iouée au maistre & au valet : & pensant en fortir mariee, vous fortirez chargée d'iniures. Et qui me tourmente le plus, c'est que ie ne puis pas complaire à Monsieur & à Madame. La mere apres auoir entendu les raisons de sa fille, à qui toutesfois il ne demangeoit pas là, fut tellement persuadée, qu'elle luy cherche vn mary, qui se trouua quasi d'accord avec la mere & la fille, sinon qu'on ne vouloit pas tant bailler de bled que celuy qui demandoit ceste fille en vouloit auoir.

La fille à qui le gars plaifoit, & qui le pourchassoit, & en estoit amoureuse, voyant qu'ils ne se pouuoient accorder touchant le bled, va dire à celuy qu'on luy vouloit donner, Mon amy, ne laissez pas pour le bled à vous accorder : car ie vous assure de boire tousiours vn pot de vin avec vn petit morceau de pain. Ie ne sçay si ce qu'elle disoit estoit vray, ou si l'enuie d'estre mariee, ou l'amour, la fit ainsi parler : les filles appetans plus les hommes que les mariees, pensans auoir plus de plaisir à ce qu'elles n'ont iamais essayé ne sceu. Quelqu'un notant ce qu'on auoit dict, que ceste fille estoit amoureuse, va dire, femme ou fille qui confesse ouuertement qu'elle est amoureuse, l'homme la doit fuir & haïr : puis qu'elle commence son mariage par vne si honteuse continence. Et c'est aujourd'huy celles que nous aimons mieux prendre en mariage : pensans que l'amitié qu'elles nous portent auant qu'estre mariez, continuë iusques à

la fin du mariage. Mais voicy qu'il arriua quand on la menoit espouser à la Parroisse, c'est qu'elle eust enuie d'aller à ses affaires : là où on la laisse aller, & fortant du chemin se met vn peu à l'escart pour seruir son maître. Les menestriers & hault-bois vouloient cesser la note, mais pour sauuer l'honneur de la mariee, & qu'on n'en sceust rien, on leur cria, soufflez tousiours : l'un leur disant, soufflez ici, l'autre, soufflez là. Leur soufflerie ne put pourtant empescher que toute la nopce n'en fust abbreuuee : parce que quand elle eut fait, & qu'on l'appella, elle leur va respondre, Que les menours donc & les menestriers me venant querre (ainsi parle le Poiteuin) & que les ioueurs de veze venant souffler icy. Tellement que ceste mariee ne voulut iamais bouger de là où elle estoit, que les menours ne l'allassent prendre, & que les piboleux & vezeurs n'eussent soufflé là. Je ne sçay, va dire vn autre, pourquoy les nopces ne se font gueres sans menestriers & ioueurs d'instrumens, & pour quoy il y faut tousiours danser & faulter, combien que ce soit contre le Synode Ilerdense, qui defend la danse aux nopces des Chrestiens : que si le mary n'est tousiours le premier à gambader & faulter, il n'est point habile. N'est-ce point, luy fut-il repliqué, comme aux cheureaux, qui commencent à sauter & bondir quand les cornes leur viennent premierement à poindre ? Quelqu'un se prenant à rire, s'adressant à celui qui auoit fait le dernier conte, luy va dire : Puis que vous nous avez tant baillé à souffler, ie m'en vois aussi vous conter ce qui arriua à vne autre mariee de village, là où vous trouuez bien plus à souffler : car il y a du feu. C'est que

nostre mariee estant de retour de la Parroisse où elle auoit espousé, ayant froid, tant pource qu'il faisoit froid, & aussi qu'elle auoit des habillemens de mariee, qui sont frisques & gaillards, elle s'approche du feu, où l'on faisoit le festin, si près que le feu se print à sa chemise, qui estoit toute fretaillee de filets, ayant leué ses habillemens de mariee, de peur de les bruffer. Sus cela, on la vient prendre, & la met-on au plus beau lieu de la table. Estant assise, le feu s'augmente de peu à peu, comme vous voyez qu'il fait en vn drapeau de fusil, principalement quand on souffle : si bien qu'elle ne pouuoit demeurer en vn lieu, & si ne sçauoit quelle contenance tenir : car tant plus elle le sentoit, tant plus elle se remuoit, & si ne se pouuoit tenir d'y mettre la main : qui fit demander à la mariee par vne de ses tantes : Mais mon Dieu, qu'auuez-vous, ma niepce ? Elle va respondre, tant le mal la preffoit, Que voulez-vous que j'aye, ma tante ? l'ay le feu au cul, puis qu'il faut l'appeller par son nom. Tous ceux de la nopce n'en firent que rire, & pensans à autre chose, où la mariee ne songeoit point, dirent seulement aux menestriers & hault-bois, soufflez, soufflez. Celle qui au soir la mena coucher, & la despouilla, m'a asseuré depuis qu'elle auoit si bien le feu au cul, que vous eussiez beau souffler là, auant que le pouuoir esteindre, & qu'elle luy auoit encores trouué ce soir-là, du drapeau mort au cul. Outre me dit qu'elle n'auoit voulu que ceste mariee changeast de chemise, à fin que ce linge brulé peust seruir à la mariee, si d'auenture elle perdoit du sang, pour le luy estancher, qui par le premier effort a accoustumé de se resprendre des pucelles, comme asseu-

rent les habitans de Fez, qui n'estiment leurs femmes vierges, ce dit Leon l'Africain, si la premiere nuit on ne monstre à tous ceux de la nopce vn linge tout plein de sang. Que si elle ne se trouue vierge, le mariage est defaict, & la mariee est renuoyee chez ses parents. Par là, repliqua quelqu'un, il faut conclure que les habitans de Fez marient leurs filles bien ieunes à des hommes parfaicts, ou leur cas n'est pas bien proportionné : car si cela auoit lieu entre nous, la plus grand' part de nos mariages seroient rompus, & ne dureroient que bien petit de temps, & iusques à ce que la matrone eust mis au vent son drapeau. Pour oster au mary (adiousta vn de la Seree) le doute & la curiosité de chercher en ce premier essay si sa femme vient à lui vierge, il y a vne certaine nation, là où le prestre ouure le pas à l'espousee le iour des nopces. Escoutez la responce de ceste nouvelle mariee : c'est qu'une Damoiselle de sa parroisse la preschant, luy demandoit vn petit auant souper, Et ma petite tu me fais grand' pitié, & que feras-tu tantost, pensant à la nuit : la mariee qui ne pensoit qu'au souper, Que ie feray? Ie feray bonne chere, mais qu'il y ait assez de chair & de viande. La Damoiselle l'ayant conté à toute la nopce, leur appresta à rire, & la farce fut iouee auant souper.

Vous auez parlé de ce qui arriua à vne mariee, commença à dire vn autre, escoutez comme on rembarra vn marié, qui se vançoit vn second Hercule : aux nopces duquel il y auoit beaucoup plus de cornets que de violons. Le lendemain de ses nopces, l'un demandoit à ce nouveau marié, qui faisoit tant du fendant, combien



valoit l'auoine, l'autre comment se portoit la mariee, & s'il auoit fait ce dequoy il se vantoit de faire. Le nouveau marié, se faisant volontiers plus vaillant qu'il n'estoit, les va asseurer qu'il auoit si bien fait, que la nouuelle mariee auoit esté contrainte de quitter la place.

Quelqu'un luy va repliquer, qu'il le croyoit bien, parce qu'elle estoit volontiers mal enuitaillee. On fut long temps sans mot dire, tant vn chacun estoit empeché à rire. Et nonobstant que celuy qui auoit fait le conte les asseuraist qu'il y auoit encores quelque chose à dire de ce marié, si ne se pouuoient-ils garder de l'interrompre de force de rire, quand il leur va conter que ce forceur de places s'alloit tous les iours plaindre à son beau-pere, qui portoit le bonnet cornu, & la cornette, aussi bien que son gendre, des bons tours que luy ioüoit sa fille. Il alleguoit des Loix à son beau-pere, par lesquelles celuy qui est trompé de plus de moitié du iuste prix est releué. Le beau-pere, qui estoit chiquanoux comme luy, respond qu'il est permis par les mesmes Loix se tromper l'un l'autre és contrats. Et estant fâché de l'importunité de son gendre, en fin luy dit : Que voulez-vous que i'y face ? en ay-ie pas bien autant enduré de ma femme vostre belle-mere ? Mon fils, tu t'y romprois la teste en la cuidant changer : attens encores cinq ou six ans, que ce feu soit passé, comme ie fus contraint ainsi faire à sa mere : laquelle est à present assez femme de bien.

Vous me faites souuenir de ce que ie vois vous conter, va dire vn de la Seree. C'est aussi d'un ieune marié, qui se plaignoit souuent aux parents de sa femme : les-

quels au lieu de le prier de supporter les imperfections de leur fille, & de la blâmer, luy vont dire qu'il estoit trop heureux d'avoir vne telle femme, encores qu'il n'eust eu que son corps tout nud.

Le mary leur va respondre, ouï bien, si ie n'eusse eu que son corps, mais i'ay aussi la teste. Ce conte fut cause que les femmes dirent que le plus souuent les maris se plaignoient de peu de chose, aussi bien que les femmes : & que la femme estoit plus foulée en mariage que l'homme, & que l'anneau, appelé par Tertullian pronube, que donnoit le promis à sa femme future, denotoit quelque seruitude à celle qui le prenoit, & que pour cela Pythagoras auoit defendu de porter vn anneau qui ferraist : l'anneau estant vne marque de lien, & vn hieroglyphique de seruitude : & c'est pourquoy le mary le donne à sa femme. Et à ce propos va reciter quatre vers d'un des plus renommez de ce temps :

*Malencontreux lien ! qui bien souuent assemble  
Deux contraires humeurs à tout iamais ensemble :  
Et pour vn petit mot promis legerement,  
Fait viure la personne à iamais en tourment.*

L'anneau que le mary donnoit à sa femme, repliqua vn autre, estant de fer, par le fer estoit signifié la constance : de ce qu'il estoit sans pierre, cela denotoit la simplicité : & la forme de l'anneau, qui est ronde, demonstroit vne perpetuelle conionction. Vn qui parloit de la foire comme il s'en estoit trouué, respondoit aux femmes que l'homme estoit le plus interessé du mariage : & que non sans cause entre les Romains, la femme pretentoit au mary

de l'eau en vne main, & du feu de l'autre : signifiant par ceste contrarieté d'elemens, les diffentions, les riotés, les querelles & murmures qui souuent se trouuent en mariage : le mary & la femme estans contraires comme le feu & l'eau. Ce que G. de la Pierriere nous a bien exprimé en ces vers :

*Pourquoy est-il que ceste belle Dame  
Porte le feu & l'eau à son espoux?  
C'est pour monstrier qu'entre mary & femme  
N'est ris sans pleurs, ne plaisir sans courroux.*

Si est-ce, fut-il repliqué, que les Egyptiens en leurs sacrees lettres entendent par le feu l'amour, ainsi on donne le flambeau à Cupidon : il est vray que par les eaux ils entendent la haine. Vn qui s'estoit bien trouué de la foire, disoit qu'en ce lieu-là, le feu & l'eau ne signifioient point les mal-heurs de mariage, & que ce n'estoit pas à dire qu'on s'en deuoit donner de garde comme du feu & de l'eau, estant vn mal necessaire, auquel si on ne s'y noie, on s'y eschaude : mais disoit que le feu & l'eau qu'on offroit anciennement le iour des nopces, ne signifioient autre chose sinon que de chaleur & humidité toutes choses s'engendroient. Et parce que les Anciens pensoient l'eau estre l'element de toutes choses, & le feu la forme : l'eau & le feu mis à l'entree estoient touchez par la main du marié & de la mariee, laquelle estoit aspergee de ceste eau, & de ce feu estoient allumees par les *Ædiles* les torches cereales & nuptiales. Et par ceste mesme raison on institua que les alliances nuptiales fussent approuuees par sermens faicts sur le feu

& l'eau. N'est-ce point, replica quelqu'un, que la femme porte le feu pour esmouvoir l'appetit charnel, & l'eau pour l'esteindre? Et non pas que le mary & la femme soient contraires comme le feu & l'eau. Si ay-ie leu, replica quelqu'un, que le flambeau representoit les nopces, & que les anciens furent si superstitieux en cela, que les amis des deux parties remportoient le flambeau dont on auoit mené la mariee, craignans que la femme, pour quelque despit, ne le mist sous le lit de son mary, ou que le mary ne le fit bruler au sepulchre: car ainsi ils presupposoient que cela eust fait mourir l'un ou l'autre bien tost. En la solennité des nopces, va dire quelqu'un, on presentoit à la nouvelle mariee du feu & de l'eau, qu'on portoit deuant elle, pour demonstrier que la femme doit estre pure & chaste. Ou bien, disoit-il, le feu & l'eau representoient la necessité, laquelle veut qu'on prenne femme, qui est vn mal necessaire: comme nous le trouuons au propos du Censeur M. Numidicus, lequel disoit aux Romains; Messieurs si nous pouuions estre sans femmes, nous serions exempts de beaucoup de facheries: mais dautant que nature a voulu que nous ne pouuons viure ne trop commodément avec elles, ny aucunement sans elles, il faut plustost obeïr à la necessité qu'à vne briefue volupté. Que ce soit vn mal d'estre marié, les anciens ont-ils pas appellé ceux qui ne le sont point *calibes*, *quasi calites*, estans ainsi appelez, de ce que Saturne chastra le Ciel? A ceste cause Mofellanus dit que les Grecs ont appellé *Itherus*, *calibes iuuenes*, ayans prins ce nom de la vie des Dieux. Quelque autre de la Serée, qui pensoit pour le moins auoir vne

bonne femme, soustenoit au contraire, & disoit que le mariage estoit vne si bonne chose, que les Atheniens auoient accoustumé de representer en leurs mariages vn enfant couronné d'espines, & de branches garnies de gland, portant en ses mains vn panier plein de pain, & disant, *Inueni bonum, effugi malum*. Et pour confirmer son dire, il adioustoit, que les Dames de Grece ne comptoient les ans de leur vie, sinon du iour de leur mariage : tant elles estimoient le mariage. Ou bien c'est, adioustoit-il encores, que le feu & l'eau, qui ont donné commencement à la vie des hommes, sont consacrez par le mariage : & comme il n'y a rien en ce monde plus plaissant que le feu, ny chose plus vtile que l'eau, on entend par eux le plaisir qui est en la familiarité & concorde de mariage. Encores que les images des Dieux, repliqua vn autre, disent qu'on peint Mariage ayant vn ioug sur le col, & les fers aux pieds, ayant vn autel où alloient les nouueaux espousez, qui estoient liez ensemble par le Sacrificateur, avec certains nœuds, ce n'estoit pas pour tant vn seruage : mais cela donnoit à entendre, que leurs volonteز doiuent estre vnies ensemble, comme les corps estoient pour lors liez avec ces nœuds : le joug & les fers voulans signifier comme le mary & la femme doiuent demeurer ioincts ensemble. Aussi Venus a pris son nom Latin de *Vinculum* : pourautant qu'elle lie : & le laqs ou lien signifie l'amour hieroglyphiquement. On lit dans Pausanie d'une statuë de Venus, qui est liee & garrottee. Il n'y a pas long temps, commença à dire vn de la Seree, qu'un mien parent ayant enuie de faire sa fille religieuse, luy mit deuant les yeux tout ce qu'avez dict cy dessus

des charges de mariage. Le pere voyant que sa fille n'estoit point degoustee du mariage pour tout cela, commence à la prescher, & louer la virginité tant qu'il pouvoit, alleguant saint Paul, qui dit, Qui se marie fait bien, mais celui qui ne se marie point, fait encores mieux. La fille va lors dire à son pere : Bien donc, mon pere, ie feray le bien de saint Paul, face le mieux qui voudra. Ils eussent ris de la repliche, n'eust esté qu'il print enuie à vn des nostres de parler du mariage d'une femme vesue. Et commença en ceste sorte.

Vous sçavez quel aage a vne mienne voisine, qui est si vieille qu'elle ne se peut plus recognoistre dans vn miroir, vous sçavez combien il y a que son mary est mort : ie vous assure que dès le lendemain bien matin qu'elle fut vesue, ie vais parler à elle pour la remarier. Entre autres choses, il me souvient que ie luy dy, que là où il n'y auoit point d'homme, tout bien defailloit : avec ceste raison i'adioustay de la rime :

*Le fuseau ne peut bien aller,  
Où l'on n'oit point barbe parler.*

L'ayant vn peu haranguee, ie luy dy, que ce n'estoit qu'une fote superstition d'une des Loix de Numa Pompilius, d'attendre à la femme le dixiesme mois apres la mort de son mary, auant que se remarier : & qu'on notoit d'infamie celle qui s'estoit mariee auant ce temps, & qu'il falloit pour la purger, immoler vne vache plaine. Et que tout cela n'estoit qu'une Loy payenne, aussi bien que la Loy des Indes : où les vesues qui se marient auant que l'an entier apres la mort de leurs maris soit expiré,

perdent leur douaire ; dequoy on n'vloit plus. Et ce qui fait, luy disois-ie, appeller à Dido les secondes nopces, faute, c'estoit que les secondes nopces n'estoient pour lors permises, & qu'on estimoit vne femme lubrique, qui ne se contentoit d'avoir esté mariee vne fois, mesmes qu'en ce temps-là on coronnoit les vefues, à la mort, tout ainsi qu'on fait les vierges & pucelles. Mais qu'aujourd'huy le mariage est vne si sainte chose, qu'il se peut repeter sans offense. A la fin ayant ouï sa response, ie cogneu bien qu'il ne falloit alleguer ny rime ny raison pour luy persuader à se remarier, & conuoler aux secondes nopces : car luy ayant dit que ie la voulois marier à vn tel, elle me va asseurer que i'estois venu trop tard, & qu'elle auoit desia promis à vn autre : dont ie fus bien esbahy, veu que c'estoit dés le matin du lendemain de la mort de son mary : & si ne vy iamais femme tant pleurer mary le iour de son enterrement : mais ie cogneu que les femmes n'ayans en leur affliction recours à autre chose qu'aux pleurs, leur mal, quelque vehement qu'il soit, se resoult & fond avec l'humeur, que sans cesse elles espuisent de leur cerueau.

Il ne faut point trouuer cela estrange, repliqua quelqu'un, si tu as veu Bocace, qui raconte d'un Lombart qui s'en alla à la guerre de Turquie, & laissa à sa femme la moitié de son anneau, à la condition que s'il ne reuenoit dans trois ans, il estoit loisible à sa femme de se remarier. Estant prins prisonnier, puis retenu au service du Sultan, luy souuenant de ce qu'il auoit accordé avec sa femme, & qu'il ne pouuoit estre en son pais dans les trois ans, le Sultan luy bailla vn Magicien,

qui le rend dedans Pauie le dernier iour, auquel iour elle auoit promis dés le lendemain de prendre vn second mary.

Vn autre prenant la parole va dire, que ces vefues, qui se remarient si tost, ont peur de payer vn tribut que prend le Turc en l'isle de Chio sur les vefues qui veulent demeurer ainfi, & ne se veulent remarier, que certains Publicains veulent mettre sus. Car en ceste Isle, disoit-il, les femmes vefues qui demeurent en viduité, payent vne certaine dace, que la Seigneurie contrainct payer, qui s'appelle *Argomoniatico*, qui est autant à dire, en bon François, que cas repofé & inutile. Mais ces inuenteurs de mal-toutes, publicains, & gabelloux, ne gaigneroient gueres en ce temps : dautant que les vefues ne laissent gueres reposer leur chose que le moins qu'elles peuuent : & ne laissent à trouuer mary, à cause qu'on ne laisse point d'aller demeurer en vne maison où plusieurs ont habité, & estre porté en vn nauires où plusieurs ont passé la mer.

Vn Drolle repliqua ainfi : Si vous estimez vefues les femmes qui ont des maris inutiles & froides queuës, comme fait Accurse, & qu'on leur fist payer comme en Chio la gabelle *Argomoniatico*, vous trouueriez que tel subside se monteroit beaucoup, si la crainte de payer tel impost ne les empeschoit de dire la verité. Et vrayement, repliqua vne de la Seree, ce ne feroit pas la raison que ces vefues d'Accurse payassent quelque chose : dautant que celles qui ont des maris refroidis, sont de pire condition que les vefues & vierges, parce que l'atouchement & compagnee d'un homme esueille la cha-



leur, qui demeureroit plus paisible si elles n'auoient point d'hommes. A ceste fin & consideration, Boleffaus & sa femme vouïerent d'un commun accord, couchez ensemble, leur virginité, pour rendre leur chasteté plus meritoire. Et pour vous monstrier que les vefues, tant vieilles soient-elles, ne veulent point de ces froides queües, quelque chose qu'elles dient quand elles se veulent remarier : nous auons vne vefue qui pria sa voisine qu'elle luy trouuast vn mary, encores qu'elle ait les dents à masche-coulis, le haut defendant le bas : non, dit-elle, que ie me foucie des embrassemens des hommes, ne de leurs badineries : car ie voudrois sur ma foy, ce disoit-elle, que le mariage se peust passer sans ces follies : mais ce qui m'incite au mariage, est pour auoir vn homme qui ait le foucy de mes biens, & de mes affaires : car ce n'est rien d'une pauvre femme seule.

Ceste voisine vint quelques iours apres trouuer ceste vefue, luy disant auoir trouué vn mary tel qu'elle le demandoit, sage & aduisé, & bon mesnager : mais au reste il estoit monsieur de *Non sunt*, encores qu'il ne fust monsieur sans queuë. La vefue qui auoit changé de visage, & non de volonté, se faschant, luy va dire, Allez au diable avec vostre chastré : & s'il suruenoit quelque querelle entre nous, qui diable feroit l'appoinctement ? Et à la verité, va-il adiouster, ie croy que de ces froides queües, & de ces refroidis & maleficz, & de ces messieurs de *Non sunt*, qui sont legers de deux grains, est venu le prouerbe tant vité en ce païs, c'est se moquer de la mariee. Les femmes faisoient semblant de se facher de ces contes, & nous vouloient laisser,

quand vn de leurs maris, qu'elles estimoient bien sage en propos, leur va conter comme vn fiancé ne voulant point se moquer & tromper la mariee, dit vn iour à sa promise, qu'il ne luy vouloit rien celler de ses affaires, à fin que quand ils seroient mariez, il n'entreuint quelque debat entr'eux, encores qu'il eust dequoy faire l'accord. Auec autres choses, il luy va dire, qu'il auoit eu autresfois vne amie, à qui il auoit fait vn beau fils, la priant de ne le trouuer point mauuais, & que pour l'amour de luy elle fist bon traictement à ce petit innocent, qu'il aimoit bien fort, & ne pouuoit mais de son pere ne de sa mere, lesquels s'estoient oubliez.

Elle respond à son fiancé, que tant s'en falloit qu'elle en fust marrie, qu'au contraire elle en estoit bien aise : ayant aussi vne fille, qu'elle aimoit autant comme il faisoit son fils, que luy auoit fait autresfois vn sien amy, & qu'elle le prioit aussi d'aimer sa fille, comme il vouloit qu'elle aimast son fils : & qu'à fin que l'amitié & alliance fust plus grande entr'eux deux, & plus estroite, qu'il faudroit marier son fils avec sa fille.

Le croy, repliqua quelqu'un, que le mary s'est bien trouué de ceste femme, si le proverbe, qui dit, Sage ami & sote amie, est veritable : car d'une amie fine vous n'en auez iamais bon compte. Que ceste mariee fust sotte, adiouta-il, voicy qui le donna à cognoistre. C'est que le mary la premiere nuit des nopces la louant beaucoup de ce qu'elle n'auoit iamais voulu condescendre à ce qu'il luy demandoit durant les fiançailles, sinon apres les espousailles, elle luy auoit repondu, Vrayement, mon amy, ie n'auois garde de me laisser aller, nonob-

stant que fussiez bien en ma grace, car on m'y auoit trop souuent affinee.

Ce propos acheué, non sans rire, on se va remettre sur les vefues : & fut dit que c'estoit vne chose facheuse d'espouser vne vefue : parce qu'en premier lieu, il conuient faire oublier à la vefue les façons de son premier mary, puis l'accoustumer aux humeurs de celuy qui l'espouse en secondes nopces. Et fut dit aussi que les secondes nopces auoient le gouft & faueur de choux rechauffez : & que tant plus grand ennuy apportent elles, si toutes les deux parties ont desia esprouué le fardeau de mariage. Mesmes que l'Androgyne de Platon nous enseigne que les secondes nopces ne se peuuent jamais bien approprier. Il y auoit en ceste Seree quelqu'un qui s'estoit marié à vne corniere de la ville, qui disoit qu'on deuoit plustost se marier à vne vefue qu'à vne fille. Dautant, disoit-il, qu'on peut mieux sçauoir les complexions d'une vefue, & comme elle s'est gouvernee avec son premier mary, que le deportement des filles : le mary n'estant pas si foudieux de cacher ses vices, comme sont les parents des filles : & les filles mesmes contraignent bien plus leur naturel estans à marier, que quand elles le font. Je diray bien dauantage, que celuy qui se marie, & sçait bien les complexions de sa femme auant que la prendre, & comme elle s'est gouvernee, il a cela de bon, pour le moins, qu'il n'est point trompé, ce qui n'arriue gueres aux autres : & aussi que la femme qui a fait vne faute en cela, est plus humble, & obeït, & sert mieux à son mary qu'une autre, & veut recompenser tant qu'elle peut, par bien-faits, si elle s'est oubliée.

Si doit-on bien regarder à qui on se marie : dautant que les Lacedemoniens punissoient non seulement ceux qui ne se marioient point, mais aussi ceux qui s'estoient mariez avec vne mauuaise & lubrique femme. Mais, repliqua vn de la Seree, on ne fait pas si grand cas des femmes qui se marient avec vn chetif mary, & on n'y regarde pas de si près : comme pourrez apprendre d'une Damoiselle, qui se maria ces iours passez avec vn honneste Gentilhomme, sauf vne chose, c'est qu'il estoit bas du deuant. Ce qu'on ne cela point à ceste Damoiselle : car la voulant marier au mary qu'elle a maintenant, on luy dit, Mademoiselle, c'est vn fort honneste homme, & n'a que ce vice, qu'il aime les putains. Laquelle respond à ce faiseur de mariage, Cela n'est rien, & ne laisseray à le prendre, s'il n'y a autre chose : car s'il aime bien les putains, à plus forte raison il aimera vne femme de bien & honneste.

Vn autre prenant la parole nous va conter d'un homme veuf, & d'une femme veue, qui estans remariez tous deux ensemble estoient tombez en grande contestation, encores que l'un & l'autre se cogneussent bien en leur premier mariage. Si bien qu'en disant la femme par mespris, & en despit du mary, donne la moitié de la chair, qui est sur la table, à vn pauvre, en luy disant, le te la donne pour l'ame de mon premier mary : & le mary prenant ce qui restoit, le distribuë encor à ce pauvre, luy disant que c'est pour le salut de l'ame de sa premiere femme : & ainsi le plus souuent disnent avec le beau pain sec. Et me semble, adioust-il, que la femme veue eust mieux fait pour son defunct mary, puis qu'elle

l'aimoit tant, si elle ne se fust point remariée : au moins si nous voulons croire le paragraphe *Nos igitur*, en l'Authent. *de Nuptiis*, qui dit que l'ame du mary defunct est contristée par les secondes nopces de sa femme. Et ce qui le plus souuent met la noife entre le mary & la femme remariez, c'est que la femme reprochera à son second mary le bon traitement de son premier mary, quand son premier mary auroit esté vn diable, & que le second fust vn Saint.

Quelqu'un va dire qu'il n'y auoit pas tant de mal en mariage comme on dit, veu qu'on n'en est pas si tost fort qu'on y veut r'entrer : pour le moins le mal & le foucy, qui sont des appannages de mariage, ne peuuent empêcher que chacun ne se veule marier, & remarier : les nopces & la vieilleffe marchans d'un pas esgal : pour autant que nous desirons tous d'y venir, & le gouter, & y estans paruenus, nous en sommes marris. Quelques uns sur la fin de la Seree mirent en auant, si pour estre plus à son aise en mariage, on se doit marier à vne riche ou à vne pauvre, à vne ieune ou à vne vieille, à vne esgale en parenté & richesse, ou à vne autre qui surpasse de beaucoup. Lesquels on renuoya à ce que dit Pittaque (qui est assez commun) à vn ieune homme, qui luy en demandoit conseil, quand il luy dit qu'il s'en allast avec les enfans & disciples, qui estoient allez iouer à l'escrime, & qu'ils luy conseilleroient ce qu'il auoit à faire. Ce qu'il fit, & comme il approchoit de ces enfans, ils se commencent à mettre teste à teste pour escrimer : car voyans venir ce ieune homme, qui les passoit en force & grandeur, pensans qu'il voulust escrimer avec eux, di-

rent tout haut : Chacun se prenne à son pareil. Ce que deuroient bien noter ceux qui recherchent plus aux femmes la richesse que la vertu : & qui ont ces deux vers toujours en la bouche,

*Outre son gré prendre femme il conuient  
Contre son cœur, où le profit en vient.*

Et remarquer aussi ce que respondit la femme de Caton, interroguée pourquoy elle ne se remarioit, quand elle dit, pource que ie ne trouue homme qui m'aime plus que mon bien. A propos de ceux qui cherchent les richesses, & ne demandent que les grandes alliances, & la grandeur, quelqu'un commença à nous faire vn petit conte en ceste forte. l'eus vne fois enuie de me marier avec vne honneste fille : or craignant d'estre refusé, ie n'y voulus employer personne, & m'en allay à sa mere, qui estoit vefue, & d'assez bon aage. Mais elle me renuoya bien loing, me contant l'inegalité de sa fille & de moy : me disant, Ma maison est faicte de si grands Seigneurs : & qui a faict la vostre ? le luy responds, que c'estoit vn maïsson & vn charpentier. Et si elle me repetoit souuent, Si vous scauiez le grand & honneste lieu dont ma fille est sortie, vous ne vous adresseriez pas à elle. le ne me peu tenir de dire à ceste mere : Et de grace, ie vous prie me monstrier ce tant grand & honneste lieu dont vostre fille est sortie

Elle ne se put empescher de rougir, & si demeura court : dont i'eus loisir de m'oster de là sans responce. Parquoy, adiousta-il, ne pouuant auoir les filles que ie voulois bien auoir, i'ay delibéré de me marier avec des vefues, encores qu'elles soient vieilles, puis que les filles

ne veulent point de moy. Il se trouua là vn de ses amis qui luy desconseilla, & luy dit que la ieune cheure mange le fel, mais que la vieille mange & fel & sac tout ensemble. Et fut allegué vne vieille histoire d'un qui se maria premierement à vne vieille, qui luy ostoit les poils noirs, à fin qu'il semblaist estre vieux comme elle : puis se remariant à vne ieune, elle luy arracha les cheveux blancs, pour le faire paroistre ieune comme elle estoit : mais il aduint qu'à la fin il demeura pelé, pour complaire à l'une & à l'autre de ses femmes. Puis apres fut dit que conuerfer avec vne vieille nuisoit fort à l'homme, qui en deuient plus vieil, & la femme en prolonge sa vie, ce que veult dire le Philosophe quand il dit : *Vetulam non cognoui*, & Menandre parlant du ieune, qui auoit espousé vne femme vieille pour ses richesses, luy fait dire, souhaitant sa mort, ie vy mort entre les viuans. Et que les anciens ont tousiours tenu pour vne chose louable, de se marier avec vne fille vierge : mesme que Hesiodé le commande, & Homere baille tousiours cest epithete aux mariees : Estant ieune & vierge, non vieille, ne veufue, s'est mariee avec vn homme. Et les prestres Israélites ne se marioient qu'avec des vierges : & ceux qui se sont mariez avec vne veufue, aujourd'huy sont priez de toute administration Ecclesiastique.

Quelqu'un va repliquer ainsi : Vous en direz ce que vous voudrez, mais ie m'assure que les ieunes femmes abreuient plustost la vie aux ieunes & vieux, que les vieilles. Et ne me sçauriez noter vne maladie qui se puisse guerir par les ieunes femmes, & les Medecins disent que les vieilles seruent à ceux qui ont vne grand'

ardeur d'vrine. Et puis vous sçavez, adioustoit-il, que si les vieilles ont ieune mary, comme elles le traittent & l'aiment. Nostre voisine, quand son mary l'a baïsee, elle ne fault iamais à luy dire, Grand mercy, mon bon amy, de ce que vous honorez & prizez tant vieilleſſe : Dieu multipliera vos anneés, & à tous ceux qui ne meſpriſent vieilleſſe. Mais, repliqua quelqu'un, penſez-vous que les vieilles femmes ſe ſoucient de ce que vous penſez ? A qui il fut reſpondu, que les femmes tant vieilles puiſſent-elles eſtre, ne reſuſent iamais les hommes, non plus que la cheure, qui tout le temps de ſa vie va au bouc : & qu'encores qu'il n'y ait point de feu en vn foyer, il reſte quelque chaleur : apres la fieure, il reſte encores quelque demeurant d'eſmotion & chaleur.

Vn Drolle va dire, qu'il ne ſe ſoucioit pas de prendre vne femme vieille ou ieune, laide ou belle, moyennant qu'elle fuſt riche. Si elle eſt bien riche, luy fut-il reſpondu, elle ſera glorieuſe, & vous meſpriſera : & ie croy que c'eſt pour cela qu'une des Ordonnances de nos Rois limite leur dot, auſſi bien que la Loy des Venitiens. Que ſi elle eſt pauvre, & qu'elle n'apporte rien, cela engendrera de mauuais effets : car ces amoureux ayans eſpouſé vne nuë beauté de viſage, & rien autre choſe, ſont ſouuent eſuanouiſ ceſt amour, & marris de leur faulté, la tiennent comme ſervante. Auſſi voyons-nous, qu'à preſent les belles ſans douaire trouvent plus d'amis que de maris, & qu'on reſuſe la chair ſi elle n'a ſa ſaveur, & qu'on leur dit :

*Portes avecques toy*

*Si tu veux viure avec moy.*



Parquoy Guazzo de Monferradois confeille de fuiure vne voye moyenne : ne choiffant point l'efpoufe riche, ny pauure du tout : dautant qu'ordinairement la pauure apporte neceffité en la maifon du mary, & la riche y caufe la ruïne, voulant eftre la Dame, & que fon mary foit feruiteur. Mais luy demanda vn Franc-à-tripe, lequel malheur eft plus grand, ou auoir vne femme laide, ou pauure? Il luy respond, vous le fçaurez à lors qu'aurez goufté quel eft le pire, ou de mal fouper, ou de mal coucher. Mais ie vous diray : le mal de la pauure eft incurable, là où à celui de la laide, on donne quelque remede.

Ce n'eft point d'aujourd'huy, repliqua quelqu'un, que la miserable condition du fexe feminin eft astringée à ceste dure Loy de porter de grandes richesses pour acquerir vn mary : car anciennement l'efpoufee portoit trois pieces de monnoye, qu'il appelloient *affes*, dont elle tenoit l'une en la main, & comme fi elle achetaft l'homme, la donnoit au mary. Auquel propos dit Euripide en sa Medee,

*De tout ce que la terre produit, qui eut ame  
Vegetante, & fenfible, il n'est rien que la femme  
Ne furpaffe en misere : il luy faut grands biens mettre  
En l'achept d'un mary, qui soit de son corps maistre.*

le trouue, adiouta-il, bonne la coustume des Samnites, qui fans auoir efgard aux richesses, mais à la feule vertu, marient les plus vertueux avec les plus vertueuses : estimans que celui fera le meilleur, & plus industrieux parfonnier, qui apporte le plus en la focieté : que si l'un

ou l'autre deuient vicieux, ils feront separez. Et trouue cest vfage meilleur que celuy des Lacedemoniens, qui mettoient autant d'adolescens que de filles en vn lieu fort obscur, & celle que rencontroit vn des adolescens, estoit sa femme, sans aucun dōsire : & ne leur estoit permis de changer leur fortune, qu'ils prenoient patiemment, puis que cela estoit arriué par hazard. Ainsi les pauvres & les laides estoient aussi bien mariees que les autres. Et cela se faisoit à fin que les pauvres, & les laides, qui demeuroient bien souuent sans mary, fussent pourueuës. Et par mesme raïson les Venitiens autresfois mettoient en public leurs belles filles, & les bailloient en mariage à ceux qui en donnoient le plus, & de cest argent ils en marioient les laides, les mediocres estans baillées sans argent. Encores auourd'huy celles qui sont pauvres sont instituees du public, & si elles ne trouuent personne qui les vueille en mariage, à cause de leur deformité, on les marie aux despens de la Republique. Encores auourd'huy il y a des monts de pitié à Florence, à Luques & à Siene, où celuy qui a vne fille, au iour de sa naissance met cent escus, à la charge d'en auoir mil pour la marier quand elle aura dix-huict ans. Que si la fille meurt auparauant, les cent escus sont au mont, si le pere n'auoit d'autres filles. On va mettre en auant, s'il valloit mieux se marier à vne ieune fillette, qu'espouser vne fille ia meure.

Aucuns tenoient qu'il estoit bien meilleur de se marier à vne ieune fille, qu'à vne fille qui a desia de l'aage : à laquelle mal-aisément peut-on faire changer vne longue habitude qu'elle auroit prinse en ses façons de viure : là

où à vne fillette, verte, & aïsee à ployer, & aidée de son bon naturel, on la pourra aisément redresser, comme vne plante nouvelle, & reformer son esprit, avec l'infusion de plus grandes pensées & meures façons de vie.

Les autres s'esloignans de cest aduis, estimoient moins l'ennuy pour prendre pour femme celle qui est aagée de discretion, & sçache que c'est que gouverner vne maison, qu'une de ces fillettes, tirées presque du lait : desquelles ou il faut estre le gouverneur, ou luy donner vne gouvernante. Et vraiment ie mourrois de honte, disoit-il, si ayant à recevoir & honorer vn mien amy en ma maison, il falloit que ie me sentisse enuélépé en la simplicité d'une de ces creatures sans sel, ny sens : laquelle ne sceust demander, ny respondre, & en discourant se monstrier femme de bon esprit : car n'estant telle, j'aimerois mieux la tenir cachée, pour n'encourir vergongne & blafme. A qui vn autre va respondre, que la diuerse opinion des maris, & la diuerse coustume des païs, font qu'aucuns font contens & glorieux d'auoir des femmes qui sçachent bien parler, & recueillir, & entretenir les amis suruenans en leur maison : les autres s'estimeroient deshonorés si leurs femmes sçauoient faire autre cas que de coudre & filer : que s'il leur suruenient des amis, les maris les vont recueillir, & enuoyent dire à leurs femmes qu'elles se cachent : ce qu'elles font tout ainsi que les poucins dès qu'ils voyent le Milan leur approcher. Et font de l'opinion de celui qui disoit que la plus grande vertu de la femme estoit de n'estre cogneue que de son mary : la louange d'icelle, disoit Argee, en vne bouche estrangere, n'estant autre chose qu'un

blafme fecret. Que la diuerfe opinion des maris, adiouſtoit-il, & la diuerſe couſtume du païs, ſoient cauſe que l'un trouue bon ce que l'autre trouue mauuais, vous le pourrez voir és couſtumes des citoyens de Siene avec celle des Romains, ſi vous conſiderez que de tout temps les Sienois pour mieux & honorablement receuoir les eſtrangers, ils leur enuoyent leurs femmes, pour les careſſer, comme la choſe la plus precieufe qu'ils ayent en ce monde : & au contraire les Romains font viure ſi eſtroictement les femmes, qu'elles font ainſi que Nonettes. Par tout cela, il concludoit qu'il falloit obeïr à l'vſage, lequel eſt gardé inuiolablement comme Loy, ſans diſputer laquelle couſtume eſt la meilleure.

Sur la fin de ceſte Seree, on en va reprendre le commencement, & fut noté par vn de ceux qui eſtoient à ces nopces, où eſtoit la grand' bande des cornets, qu'une femme auoit trouué le banquet des nopces fort magnifique, excepté qu'il n'y auoit point de faiſant, diſant de ſa part qu'elle aimeroit mieux vn bon faiſant, que tout ce qu'on luy ſçaurroit bailler : & pour la deſſerte qu'elle ne voudroit que de l'hypocras, dautant qu'elle aimoit fort le meſtier. Il me ſouuient auſſi que quelqu'un raconta, qu'en ces nopces il auoit eſté diſputé de la perfection de l'homme & de la femme, & qu'une femme aſſeuroid les femmes plus parfaites & accomplies, ayans eſté faiſtes de l'homme, & l'homme du limon de la terre : ce qui luy fut nié par vn bon Phyſicien, diſant en la femme n'y auoir nulle perfection, parce qu'il y a touſiours à beſongner : la femme & la nauire n'eſtans iamais ſi completes, qu'on n'y trouue touſiours de la beſongne à faire.

On n'eut pas le loisir de rire, à cause d'aucuns qui vont dire qu'ils auoient remarqué à ceste nopce, Athenee estre veritable, quand il dit, que c'est vn bon preface aux filles amoureuses quand les fleurs tombent de leurs chapeaux : celles-là estans amoureuses dont les chapeaux se rompent & dissipent le iour d'une nopce : assurens que les quatre filles à qui les chapeaux s'estoient brisez, estoient amoureuses sans doute : & que cela n'aduient qu'à celles qui viuoient sous les loix d'Amour : lequel rompt & gaste ce chapeau de triomphe, voulant dire que c'est luy mesme qui est vainqueur : ou bien c'est que ceux qui s'entr'aiment se rompent & s'ostent leurs chapeaux & bouquets. Aussi ils auoient bien noté à ceste nopce, qu'on auoit baillé à la mariee vn chapeau d'asperge sauuage, dont on s'esmerueilloit : n'eust esté quelqu'un qui dit que ce n'estoit sans mystere, & que Scaliger en sa poësie disoit qu'elle auoit vertu de dompter & appriuoiser ceux qui la portent : là où les Alle-mans font les chapeaux de leurs mariees de Veruaine, comme dediee à Venus, à-fin d'estre heureuses en leurs mariages. De mesme humeur ils auoient remarqué les nopces auoir esté au mois de May : combien que par vne superstition ancienne ce mois estoit tenu infortuné pour les nopces, & pour ceux qui s'y marient : alleguans Ouide qui dit,

*Menſe malas Maio nubere vulgus ait.*

Et que ceux qui se marient en ce mois estoient subiects ou à ialousie, ou à faire mauuais meſnage, ou à mourir bien tost : à cause, disoient les Anciens, qu'en ce mois on

sacrifioit pour les parents trespassez : ou bien pource qu'en ce temps les Romains auoient accoustumé de ietter du pont dans le Tybre quelques effigies d'hommes : ou bien que *Maius* vient à *natu maioribus*, comme *Iunius* à *iunioribus* : estant mal-seant aux vieux de se marier. Venus estant ennemie de vieillesse, & courroucée aux vieillards : & comme dit Euripide,

*Ou vieillesse est de Venus peu amie,*  
*Ou Venus est de vieillesse ennemie.*

Et ailleurs,

*Dame Venus, nostre belle Deesse,*  
*R'enuoye encore arriere nostre vieillesse.*

Toutesfois vn de la Seree assez vieux ne se put tenir de dire, que le vieillard ne laissoit à estre amoureux, & qu'estant fort & né de la conionction amoureuse, son amour dure autant en luy que sa vie : voire que moins y a de raizon de le chasser de la possession tant plus elle est ancienne, comme de droit prescript & acquis par laps de temps : & aussi que l'aage meur vse plus discrettement de l'amour, que ne fait la ieunesse : telles amours procedans du Ciel, & des Genies, estans de semblable nature. Puis, adioustoit-il, qui ne sçait qu'il est neceffaire que les estoupes seches se brulent entre les braizes, & le bois verd fume entre les flammes ? Qui voudra nier, qu'encores qu'on oste le bois du feu, & qu'on amortisse les braizes, qu'il ne demeure au foyer & es pierres quelque chaleur ?

Dont quelques vns de la Seree s'esmerueilloient ce

mois de May estre malheureux pour les mariez & mariees, veu que par le passé ce mois estoit plein d'esbats & ieux, comme se trouue en la Loy *Vnde. de Maiuma* : & que ces ieux s'appelloient *Maia*, de la mere de Mercure, dont a prins son nom le mois de May : & qu'il n'y a saison plus douce, plaifante & temperee que le Prin-temps, ne qui excite plus l'amour, ne plus encline à la generation : & comme dit Virgile, *Vere calor redit offibus*, & en vn autre lieu, *Vere Venus gaudet, florentibus aurea fertis*. Aussi les peintres ont tousiours ioinct Venus & le Prin-temps. Ces discours des nouuelles mariees, mit tellement en allarme ceux de la Seree, & leurs femmes, qu'il leur print enuie de se retirer pour s'en aller coucher ensemble. Remettans à la prochaine Seree, qui se trouuoit à vn iour maigre, à traicter du poiffon apres la chair.





## LES SEREES QVI SONT

contenuës en ce premier  
Liure.

I. <i>Du Vin</i>	Feuillet	1
II. <i>De l'Eau</i>		62
III. <i>Des Femmes &amp; des Filles</i>		84
IIII. <i>Des Roys qu'on crie le Roy-boit</i>		131
V. <i>Des nouuellement mariez &amp; mariees</i>		169







